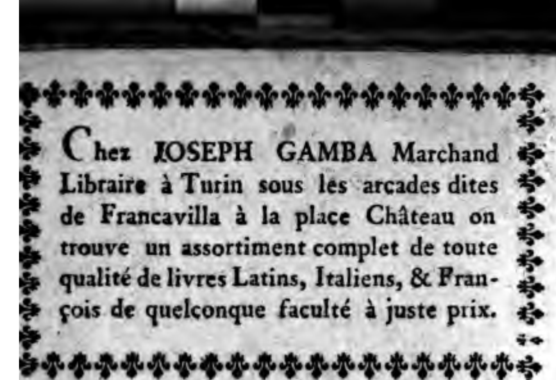




Chez JOSEPH GAMBA Marchand Libraire à Turin sous les arcades dites de Francavilla à la place Château on trouve un assortiment complet de toute qualité de livres Latins, Italiens, & François de quelconque faculté à juste prix.



HISTOIRE
DE MADEMOISELLE DE LA CHARCE,
DE LA MAISON DE LA TOUR DUPIN, EN DAUPHINÉ :

OU

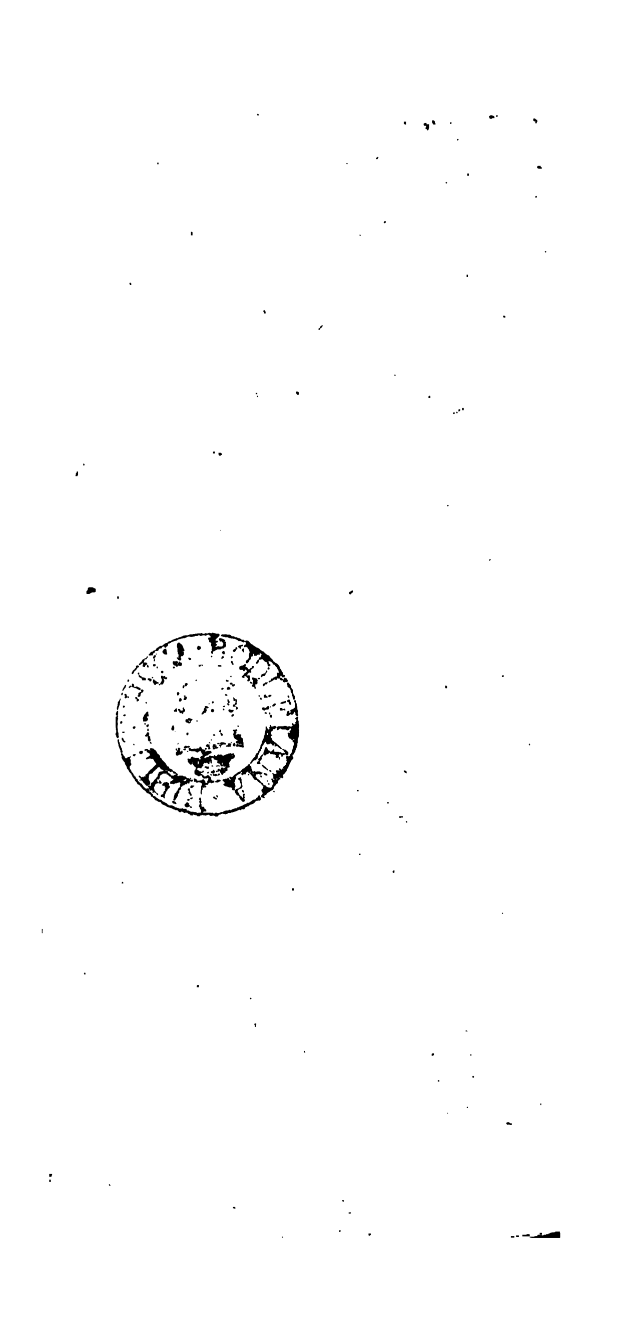
MEMOIRES
DE CE QUI S'EST PASSÉ SOUS LE REGNE DE LOUIS XIV.



A PARIS,
Chez PIERRE GANDOUIN, Quai des Auguſtins, à la Belle Image.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre : *Histoire de Mademoiselle de la Charce*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris le 29. Mai 1730. DE BEAUCHAMPS.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE GANDOUIN, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qui lui auroit été mis en main l'*Histoire de la Kataynoise, & de celle de Mademoiselle de la Charce de la Province de Dauphiné, sous le Regne de feu notre très honoré Seigneur & Bisayeul Louis XIV.* qu'il souhaiteroit faire imprimer & dónner au Public ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contrescel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdites Histoires ci-dessus specifiées, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separement, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit Contrescel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de notre obéïssance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesd. Histoires ci-dessus énoncées, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit du-

dit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant ; & de tous dépens, dommages & interests : A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725 : & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles Nous vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses Ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est nôtre plaisir. Donné à Paris le 23. Juin 1730. & de nôtre Regne le quinziéme. Par le Roi en son Conseil, NOBLET.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N. 606. fol. 564. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 11. Juillet 1730. P. A. LE MERCIER, Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve DELAULNE.



HISTOIRE
DE MADEMOISELLE
DE LA CHARCE.

VOus grondez, Madame, vous vous gendarmez, vous voulez enfin à toute force lire l'Histoire dont je vous ai parlé : hé bien il faut vous satisfaire. L'envie que j'ai toujours témoigné de vous plaire, vous promettoit sans doute une complaisance plus prompte de ma part. D'où vient que j'en ai manqué ? Eh d'où vient que vous avez le goût infiniment délicat, & que j'ai un peu d'amour propre ? J'ai craint pour vous l'ennui d'une lecture

peu amuſante, & pour moi le deſagrément d'avoir écrit quelque choſe qui ne vous plût pas. Eh! qui ne le craindroit, quand on a l'honneur de vous connoître? Tenez-moi compte, Madame, de la violence que je me fais. Il y a de la générosité à ſacrifier à votre curioſité la bonne opinion que vous avez de moi.

L'Hiſtoire que je vous envoie, eſt une Avanture de galanterie aſſez peu chargée d'événemens conſidérables. Mais ne peut-on rien écrire d'intéreſſant, ſans y mêler du merveilleux? J'aime mieux ne dire rien que de vra

Les liaiſons étroites que j'a eues avec Mademoiſelle de Charce, qui étoit d'ailleurs n compatriote, m'ont mis à port de ſçavoir exactement tout qui regarde les perſonnes in reſſées dans cette Hiſtoire vous me connoiſſez aſſez pour

pas me ſoupçonner de l'avoir alterée.

Peu de perſonnes ont ſçû au vrai la cauſe de l'héroïque action qui a fait tant d'honneur dans le monde à Mademoiſelle de la Charce, & qui lui a procuré la protection & les bienfaits du feu Roi Louis le Grand, de glorieuſe mémoire.

Peutêtre trouvera-t-on qu'en découvrant les motifs qui ont fait agir ce grand Prince, je diminue le prix du ſervice que notre Héroïne a rendu à l'Etat. L'Amour eſt une paſſion qui paroît mépriſable à ceux à qui la nature a refuſé un cœur tendre, ou le pouvoir d'en faire quelque uſage, ſoit qu'elle les ait privez d'aſſez de charmes pour plaire, ſoit que leur tems ne ſoit pas encore venu : cependant qu'on examine avec attention tous les événemens conſidérables qui ſont

arrivez, si l'on veut, depuis l'époque du monde ; & je m'assure qu'on trouvera que la plus grande partie des choses remarquables qui se sont passées dans tous les tems, doit son origine à cette passion. Elle a causé des bouleversemens de bien des façons, des destructions de Monarchies, des fondemens d'Empires ; elle a produit des Héros qui seroient peutêtre demeurez dans l'obscurité, s'ils n'avoient été animez par ses feux. Que l'on ne blâme donc pas Mademoiselle de la Charce, de n'avoir pû en garantir son cœur ; elle s'est toujours conduite de maniere, qu'elle n'a dérangé ni son devoir, ni même la vertu la plus austere : les critiques ne pourront exercer leurs satyres sur ce qu'ils apprendront de sa vie.

La naissance de Mademoiselle de la Charce est des plus illustre

de la Province de Dauphiné, & même du Royaume : le nom de sa Maison est la Tour-du-Pin ; celle de Madame de la Charce n'est pas moins distinguée. Monsieur de la Charce a toujours fait une figure considérable en Dauphiné, ils ont eu deux fils & deux filles ; notre Héroïne (je peux lui donner ce titre, puisque toute la France, & même le Roi, ne le lui a pas refusé) étoit l'aînée des filles. Ce n'étoit point une beauté singuliere, mais sa personne composoit un assemblage de graces, de bonne mine, & de majesté ; elle n'avoit ni l'air de délicatesse, ni celui de minauderie, dont la plûpart des femmes font leurs ornemens. On peut dire qu'elle auroit eu nombre de Partisans à la Cour d'Auguste, étant ce que l'on appelle une Beauté Romaine. Son cœur avoit beaucoup de raport à ceux

des anciennes Romaines ; il étoit élevé, exempt de foiblesse, & rempli de sentimens qui lui attiroient l'estime de tous ceux qui la connoissoient. Il ne faut point oublier ici Mademoiselle d'Aleyrac sa sœur cadette ; comme elles ont toujours été ensemble, je serai obligé d'en parler souvent. Celle-ci étoit fort aimable, elle avoit moins de majesté, un air de douceur prévenoit en sa faveur : elle avoit beaucoup de goût pour les Sciences ; la Poësie l'occupoit agréablement, elle s'y étoit adonnée dès son enfance, & avoit si bien réussi, qu'il nous reste nombres de ses ouvrages, lesquels vous avez approuvez quelquefois.

Environ l'âge de douze ans, Madame de la Charce se priva du plaisir d'avoir ses filles auprès d'elle. Quoiqu'elle n'oubliât rien pour leur donner une éducation

ıe de leur naiſſance, & du
u naturel dont on voioit déja
preuves, elle crut qu'il faloit
ɔindre les inſtructions d'un
ıvent; elle choiſit la fameuſe
ɔayïe de Mont-Fleury près de
noble. Ces deux jeunes per-
ıes y firent l'admiration de
e la maiſon: pluſieurs Dames
:hées de leur mérite, ſouhai-
nt que leurs freres ou leurs
:ux fuſſent aſſez heureux pour
re à ces aimables filles. Ma-
ıe de la Charce s'étant ap-
;ûe du deſſein de ces Dames
la foule des jeunes hommes
étoient tous les jours à Mont-
ıry, les retira cinq ans après
y avoir miſes. Il y en eut
ucoup qui voulurent tenter
:ontinuer leurs viſites dans la
re où Madame de la Charce
oit ſon ſejour avec ſa famille;
s ni la mere, ni les filles ne
nt d'humeur à recevoir ceux

qui venoient ſur le pied d'Amans, quoiqu'aucun n'euſſe oſé concevoir d'autres ſentimens que ceux qu'inſpiroit deſlors la vertu dont ces jeunes perſonnes faiſoient déja profeſſion. On voioit bien qu'elles cherchoient à mériter l'eſtime du public ; mais elles ne demandoient point d'amour, le moment de ſenſibilité n'étoit pas arrivé pour Mademoiſelle de la Charce, comme on verra par la ſuite. Une partie des ſoupirans ſe dégouta de l'air froid & ſerieux avec lequel la mere & les filles les recevoient, quoiqu'elles ne manquaſſent à aucunes des regles de la politeſſe. Il n'y eut que le Marquis de Cremieux qui s'étoit laiſſé aller au penchant qu'il ſentoit pour Mademoiſelle de la Charce, flaté par les eſpérances que ſa tante Madame de Rivieux, Dame de Mont-Fleury, lui avoit données de lui aider à

gagner le cœur de Mademoiſelle de la Charce. Cette Dame avoit eu ſes vûes, ſitôt qu'elle avoit connu le mérite de cette charmante perſonne ; quoiqu'elle fût extrémement jeune lorſqu'elle entra dans l'Abbayïe, & qu'elle en fût ſortie à ſeize ans, elle ne laiſſoit pas de paroître déja très-capable de faire le honheur d'un honnête homme : c'eſt ce qui engagea Madame de Rivieux à lier une étroite amitié avec elle, quoique la difference des âges fût conſidérable ; dans la penſée que ſi le goût de Mademoiſelle de la Charce n'étoit pas favorable à ſon neveu, la tendreſſe qu'elle auroit pour elle pût l'engager à aimer par complaiſance, ſi elle n'aimoit pas par inclination. Le jeune Cavalier étoit fait de maniere à ne pas craindre que ſa perſonne dût rebuter : ſa figure le pouvoit diſputer à tout autre,

la naiſſance & les biens convenoient ; on ne craignoit que l'éloignement que Mademoiſelle de la Charce marquoit pour un engagement, parce qu'elle connoiſſoit l'étendue de tous les devoirs qui le ſuivent, & auſquels elle s'étoit fait une loi de ne rien retrancher lorſqu'elle ſeroit obligée de s'y ſoumettre ; ce qui lui perſuadoit de retarder autant qu'il lui ſeroit poſſible ; & ſi elle en étoit la maîtreſſe, de ne s'y embarquer jamais. Cependant le Marquis de Cremieux venoit ſouvent leur rendre viſite ; plus il voioit Mademoiſelle de la Charce, & plus ſon amour prenoit de force. La politique de ſa tante le conduiſit plus loin que ni l'un ni l'autre ne l'avoit prévû ; il n'avoit pas encore oſé parler, mais ſes yeux tâchoient de découvrir une partie de ce qu'il ſentoit.

Un jour que Mademoiſelle de

la Charce & Mademoiſelle d'Aleyrac étoient allées ſe promener dans un petit Bois qui étoit auprès du Château, Mademoiſelle d'Aleyrac voiant que ſa ſœur rêvoit profondément, lui demanda en ſouriant ſi c'étoit le Marquis de Crémieux qui l'occupoit, & qui la privoit du plaiſir de ſa converſation. Oui ma ſœur, répondit Mademoiſelle de la Charce, c'eſt lui-même : vous ſerez ſans doute ſurpriſe de cet aveu. Moi! interrompit Mademoiſelle d'Aleyrac ; pourquoi la ſerois-je ? Le Marquis peut bien être l'objet de votre rêverie, ſans que perſonne puiſſe blâmer votre choix, je vois peu de gens dans la Province plus dignes de vous, que ce jeune homme : ainſi je ſuis perſuadée que votre goût ne trouveroit point de cenſeur ; ſi mon approbation étoit de quelque poids, je vous aſſurerois que je

ſerois ravie de le voir mon beau-frere. Vous allez bien vîte, ma ſœur, repartit Mademoiſelle de la Charce ; s'il occupe ma penſée, c'eſt d'une maniere bien différente de celle que vous avez imaginée. Hé quoi ! dit Mademoiſelle d'Aleyrac, le haïriez-vous ? Non, réponditMademoiſelle de la Charce ; je ne ſuis pas ſi injuſte, je connois ce qu'il vaut ; & ce qui occupoit mon eſprit lorſque vous avez commencé à me parler, étoit des réflexions que je faiſois ſur le caprice de nos cœurs : je vois comme vous les bonnes qualitez & le mérite du Marquis, je n'ignore pas l'égalité de nos conditions & la convenance de nos fortunes ; cependant j'ai un ſi parfait éloignement pour le mariage, que je ne vois ſes aſſiduitez qu'avec une peine extrême ; je veux même rompre tout commerce avec

Madame de Rivieux sa tante, de crainte qu'elle n'entre en matiere avec mon pere, auquel je ne veux pas me mettre à portée de manquer de soumission: ainsi je ferai mon possible pour éviter que mon obéissance ne souffre une épreuve qu'elle pourroit mal soutenir. Mais, interrompit-elle, de quoi m'inquiétai-je? nous parlons du Marquis comme s'il m'avoit déclaré un amour violent, comme s'il m'avoit juré qu'il ne finiroit qu'avec sa vie, & qu'il m'eût dit qu'il ne pouvoit être heureux que par la possession de mon cœur: il ne m'a jamais tenu aucuns discours qui approchent de tout ce que nous nous sommes imaginées. Non, non, ma sœur, il ne pense à moi que de la façon qu'il pense à toutes les personnes de notre sexe; s'il vient souvent, peutêtre que la maison de mon pere lui paroît plus

agréable qu'une autre : la ſituation en eſt gracieuſe, les promenades charmantes, la compagnie aſſez bonne pour amuſer ; ainſi ne nous formons pas des idées qui ne peuvent que me faire de la peine. En achevant ces paroles, Mademoiſelle de la Charce vit ſortir le Marquis de Crémieux de derriere une haye ; il ſe jetta à ſes genoux en lui diſant : Que de triſtes choſes je viens d'entendre, Mademoiſelle ! mais la plus cruelle de toutes, c'eſt l'incertitude où vous êtes de la paſſion que je ſens pour vous depuis le premier moment que j'ai eu l'honneur de vous voir ; le reſpect m'avoit fermé la bouche, il n'a pû impoſer le même ſilence à mes yeux ; pour peu que vous euſſiez fait attention au feu dont ils ſont animez lorſqu'ils rencontrent les vôtres, vous auriez aiſément découvert

celui dont mon cœur eſt embraſé. N'en doutez donc plus, Mademoiſelle, il n'eſt que trop vrai que je vous aime & que je vous aimerai éternellement : le peu d'eſperance que les paroles que j'ai entendues me laiſſent, ne diminue point mon amour ; peut-être qu'à la fin vous rendrez juſtice à la perſévérance & à la fidelité que je conſerverai pour vous. Mademoiſelle de la Charce étoit ſi ſurpriſe de voir le Marquis dans un lieu où elle ne l'attendoit pas, & de ce qu'il avoit écouté la converſation qu'elle avoit eue avec ſa ſœur, qu'elle le laiſſa parler aſſez long-tems, ſans avoir la force de l'interrompre : mais enfin reprenant ſes eſprits, elle lui dit avec beaucoup de fierté : Ne me vantez pas tant votre reſpect, Monſieur ; ſi vous en aviez pour moi autant que vous voulez me le perſua-

der, vous n'auriez pas cherché à pénétrer ce que je n'avois pas intention de vous apprendre : ainſi ſi votre amour n'eſt pas plus réel que votre reſpect, vous pouvez garder l'un & l'autre pour des perſonnes plus faciles à convaincre que moi. Ne m'accuſez point d'indiſcrétion, Mademoiſelle, reprit le Marquis ; le hazard ſeul cauſe mon crime, j'ai trop d'envie de vous plaire pour me laiſſer aller à aucune action qui pût produire un effet contraire. Je ſuis arrivé un moment après que vous êtes ſortie, j'ai voulu rendre mes devoirs à Madame votre mere ; on m'a dit qu'elle étoit enfermée dans ſon cabinet, que Monſieur votre pere étoit à la chaſſe : enſuite on m'a montré la route que vous aviez priſe, j'ai ſuivi vos pas avec empreſſement ; ayant entendu prononcer mon nom, je n'ai fait

que ce que tout autre à ma place n'auroit pu s'empêcher de faire. La curiosité doit-elle être défendue, quand le bonheur ou le malheur de la vie en dépend ? Cependant, Mademoiselle, puisque la mienne vous est desagréable, je la condamne, & vous en demande pardon ; j'en suis même puni, puisqu'elle ne m'a rien appris d'avantageux à mon amour ; elle m'a seulement donné lieu de vous assurer que personne n'en a jamais senti un plus ardent. Finissons ce discours, Monsieur, interrompit Mademoiselle de la Charce ; je souhaite votre estime, je ne vous refuserai pas la mienne : mais ne parlons plus d'amour, si vous voulez que votre présence ne me déplaise point. Quelle loi m'imposez vous, Mademoiselle, répondit le Marquis ? me sera-t-il possible de garder le silence sur une chose qui m'oc-

cupe tout entier, & qui ne me permet pas d'avoir d'autres pensées? Je vous le repete, continua Mademoiselle de la Charce, ou ne me voiez plus, ou guérissez-vous d'une passion inutile. L'alternative est terrible, s'écria le Marquis; je tâcherai de me taire, ne pouvant cesser de vous aimer, ni vivre sans vous voir. En finissant ces mots ils arriverent au Château, dont Mademoiselle de la Charce avoit pris le chemin sitôt que le Marquis avoit paru; elle fut plus sérieuse que de coutume le reste de la soirée, & ne donna aucune occasion au Marquis de renouer la conversation qu'il avoit eue à la promenade. Il n'avoit pas sujet d'être content, cependant il sentoit une espece de satisfaction d'avoir trouvé le moien de s'expliquer; il s'imagina que malgré le silence où il étoit condamné,

aiant parlé une fois, ses manieres & ses regards confirmeroient ce qu'il avoit dit & qu'il n'osoit plus dire. Ces interprêtes auroient été bien intelligibles pour une personne qui auroit voulu les entendre ; mais Mademoiselle de la Charce paroissoit n'y faire nulle attention.

Madame de Rivieux continuoit d'écrire régulierement à Mademoiselle de la Charce. On devoit faire une cérémonie à Mont-Fleury ; cette Dame pria Madame de la Charce de s'y trouver avec Mesdemoiselles ses filles. Ce sont des parties agréables pour la Province ; dans pareilles occasions il s'y rencontre très-bonne compagnie. Madame de la Charce consentit volontiers à procurer cet amusement à ces aimables personnes. Elles furent reçûes de Madame de Rivieux avec un empressement ex-

trême, & beaucoup de marques d'une amitié très-tendre. Son dessein étoit de profiter de ce tems-là pour parler à Madame de la Charce en faveur de son neveu : elle étoit confidente de sa passion, & avoit contribué à la faire naître. Elle entretint donc Madame de la Charce de ce qu'elle souhaitoit ; elle lui parla avec beaucoup d'esprit, & se servit de raisons si valables pour faire agréer sa proposition, que Madame de la Charce ne la rejetta point ; mais en personne prudente elle répondit qu'elle ne pouvoit décider sur une pareille chose, qu'elle n'en eût fait part à Monsieur de la Charce & à sa fille. Je vois bien, continua-t-elle, que rien n'est plus convenable ; & s'il ne dépendoit que de moi, j'accepterois avec plaisir l'honneur qu'on fait à ma famille, mais en pareils cas le

consentement des Parties me paroît le point essentiel. Madame de Rivieux s'engagea de répondre de celui de son neveu. Madame de la Charce n'en doutoit point, il y avoit longtems qu'elle avoit remarqué les assiduitez de ce jeune homme, mais la retenue & la sagesse de sa fille ne lui avoient pas donné lieu de s'en inquiéter, ni de s'informer de ses sentimens. On resta quelques jours à Mont-Fleury, où Madame de Rivieux appliqua tous ses soins à faire passer agréablement le tems à cette illustre Compagnie.

Lorsque Madame de la Charce eut rejoint son mari, elle lui parla de la proposition qui lui avoit été faite; il la trouva raisonnable, & en souhaita l'execution. Il n'étoit plus question que d'avoir le consentement de Mademoiselle de la Charce. Mada-

me de la Charce ſe chargea de lui en faire la premiere ouverture : mais elle fut très-ſurpriſe du peu de diſpoſition qu'elle rencontra dans le cœur de ſa fille pour un établiſſement auſſi ſortable : elle écouta tout ce qu'elle lui dit avec douceur, & y répondit de même, eſperant que le tems rameneroit la raiſon, & ſe flattant qu'elle étoit trop bien née, pour reſiſter aux volontez de ſon pere, ſurtout en une choſe qui lui étoit avantageuſe. Cette Dame rendit compte à Monſieur de la Charce de ſa négociation, il ne la prit pas avec la même tranquilité, il trouvoit ſon profit à cette alliance, le Marquis le laiſſoit le maître par rapport à l'interêt. C'eſt la coutume quand il y a des garçons dans une famille, de ſe débaraſſer des filles qui ne veulent pas prendre le parti du cloî-

tre le plus promptement que l'on peut, ſans conſulter leurs inclinations. Monſieur de la Charce penſoit ainſi, il avoit l'humeur impérieuſe, & croioit que rien ne devoit reſiſter à ſes deſirs. Picqué des refus de ſa fille, ſans perdre un moment, il alla la trouver dans ſa chambre où elle étoit avec ſa ſœur; il lui dit en entrant: Je viens apprendre vos ſentimens, Mademoiſelle; on dit que vous vous oppoſez à ce que je ſouhaite: je ſuis bien aiſe d'en tirer l'aveu de vous-même.

Mon pere, répondit Mademoiſelle de la Charce, je ſerai toujours ſoumiſe à toutes vos volontez; mais je vous ſupplie de ne me point condamner à m'éloigner ſi-tôt de vous: mon attachement pour vous & pour ma mere, n'a point laiſſé de place dans mon cœur à d'autres inclinations; permettez-moi de con-

ſerver toujours celles qui ſont convenables à mon devoir & à mon penchant. Votre devoir, interrompit Monſieur de la Charce d'un ton plus haut, conſiſte à m'obéir ; je veux que vous épouſiez le Marquis de Crémieux ; que pouvez-vous ſouhaiter de meilleur ? ſa naiſſance, ſon bien, ſa perſonne, tout me convient. J'avoue, reprit Mademoiſelle de la Charce, qu'il eſt eſtimable en tout ; & que ſi je n'avois pas un éloignement extrême pour le mariage, j'aurois lieu d'être contente de mon ſort, s'il m'attachoit à lui. Vous haïſſez le mariage, répondit Monſieur de la Charce avec un ſouris amer ; qu'aimez-vous donc ? On verra ſi on peut ſatisfaire votre goût. Le bonheur de paſſer mes jours avec vous, repartit Mademoiſelle de la Charce, ſans que le mélange d'un engagement puiſſe

faire

faire une diverſion; je ſouhaite de n'avoir d'autres ſoins que celui de vous plaire & de vous rendre ſervice. Voilà de très-beaux raiſonnemens, interrompit Monſieur de la Charce; mais toute votre éloquence eſt inutile, & ne ſçauroit cacher l'obſtination à me déſobéir : vous pouſſez la tendreſſe pour moi plus loin que je ne le veux, j'en cederai volontiers la moitié à un époux de mon choix : ainſi déterminez-vous à me donner ſatisfaction promptement, voilà le moyen de me plaire. Il ſortit en achevant ces paroles, & laiſſa Mademoiſelle de la Charce pénétrée de douleur.

Mademoiſelle d'Aleyrac, qui ne trouvoit point que ſa ſœur eût tant de ſujet de s'affliger, lui dit tout ce qu'elle put imaginer pour la conſoler, & la porter à ſuivre les volontez de ſon pere;

mais elle ne put rien obtenir. Mademoiſelle de la Charce lui peignit avec des couleurs ſi vives l'averſion qu'elle ſentoit pour un lien qui ne finiſſoit qu'avec la vie, qu'elle lui inſpira preſque les mêmes ſentimens ; elles ſe flatterent toutes deux que Madame de la Charce ſeroit moins ſevere ; & qu'elle pourroit ramener Monſieur de la Charce. Elles prirent un moment qu'elle étoit ſeule ; Mademoiſelle de la Charce ſe jetta à ſes pieds, la ſupplia de ne la point abandonner dans une occaſion, d'où dépendoit tout le bonheur de ſes jours. Cette ſage mere lui dit avec ſa douceur ordinaire ; Il me ſemble, ma fille, que l'affaire qu'on vous propoſe n'en ſçauroit cauſer le malheur, & vous ne pouvez raiſonnablement avoir de l'antipatie pour le Marquis. Non, Madame, reprit Mademoiſelle

de la Charce, ce n'eſt pas pour ſa perſonne que j'ai de l'éloignement, c'eſt pour l'engagement, qui traîne après lui des devoirs deſquels je ſuis inſtruite par vos ſoins & vos exemples, & que je ne voudrois pas tous remplir ; je ſuis encore bien jeune, permettez-moi de jouir quelques tems de la douce liberté que je goûte à vivre auprès de vous. Je ne vous comprens pas, dit Madame de la Charce ; il n'y a pas une fille de la Province qui n'acceptât avec plaiſir un parti, tel que celui que l'on vous offre, vous feriez ſûrement nombres d'envieuſes, nous ſerions charmés de l'avoir dans notre alliance ; votre pere le ſouhaite avec ardeur, ſerez-vous ſeule oppoſée à une choſe ſi raiſonnable ? Que pouvez-vous dire pour perſuader qu'il y a de la juſtice à votre obſtination ? Hélas ! Madame,

dit Mademoiſelle de la Charce, j'en connois moi-même tout le caprice, je n'en peux accuſer que mon étoile, & je n'ai d'eſperance qu'à vos bontez, pour obtenir de mon pere qu'il me ſouffre encore quelque tems dans la ſituation où je ſuis. Je vous aime, ma fille, reprit Madame de la Charce, je voudrois votre ſatisfaction plus que la mienne propre ; mais vous exigez de moi une choſe où je crains fort de ne pouvoir réuſſir. Vous ſçavez que votre pere eſt abſolu, & a le bon droit de ſon côté ; en cette occaſion j'apprehende les ſuites de la converſation que je veux bien avoir avec lui ; pour vous prouver ma tendreſſe, je n'ignore pas que la cauſe que je ſoûtiendrai eſt déraiſonnable, auſſi-bien que ma complaiſance pour vous. Mademoiſelle de la Charce rendit mille graces à Ma-

dame ſa mere, des marques d'amitié qu'elle lui donnoit; & la ſupplia de nouveau d'employer ſon crédit auprès de ſon pere, pour la délivrer d'une choſe pour laquelle elle avoit tant de répugnance. Madame de la Charce prit le moment qu'elle crut le plus favorable, pour parler à Monſieur de la Charce; mais à peine voulut-il l'écouter. Je m'en doutois bien, Madame, lui dit-il, que vous ſeriez aſſez foible pour donner dans les biſarreries de votre fille; n'ai-je point tort de vouloir qu'elle m'obéïſſe en une occaſion où je ne penſe qu'à ſon avantage, & contre laquelle elle ne peut alleguer aucunes raiſons valables? Sans doute qu'elle a lû des Romans, elle penſe peutêtre à voir arriver quelqu'un, en Chevalier errant, d'un Payis éloigné, qu'il y aura un tiſſu d'avantures capa-

cours, elle porta ſes triſtes nouvelles à ſa fille, en lui diſant tout ce qu'elle crut capable de lui faire changer de ſentimens, lui faiſant remarquer qu'elle manquoit à ſon premier devoir, en reſiſtant avec tant d'opiniâtreté aux volontez de ſon pere. Qu'il m'ordonne toutes autres choſes, répondit Mademoiſelle de la Charce, je me ſacrifierai pour le ſatisfaire; mais Madame, puiſqu'il me donne l'alternative d'un Couvent ou d'un mari, ce n'eſt pas lui déſobéir que de choiſir : j'accepte ſans balancer le Couvent, pourvû que ce ne ſoit pas celui de Mont-Fleuri, qui eſt cauſe de tous mes malheurs. Quoi ! ma chere fille, lui dit Madame de la Charce en l'embraſſant ; pouvez-vous ſi aiſément. vous déterminer à me quitter ? Vous alleguez cette excuſe, quand il eſt queſtion de

vous marier, & elle devient sans valeur lorsqu'un Couvent vous délivre de ce que vous craignez. Vous vous aimez plus que moi, quoique mon amitié pour vous méritât plus de retour, que je n'en trouve. Mademoiselle de la Charce fut très touchée des reproches de sa mere ; elle la pria de ne les pas continuer, pour moderer la douleur qu'ils lui causoient. De plus, continua Madame de la Charce, que dira-t-on de ce caprice? Si le parti qu'on vous propose, avoit quelque chose de dégoûtant, soit en la personne, à l'âge ou à l'humeur; je serois la premiere à penser comme vous; mais qui peut approuver votre procedé? il vous fera tort. Je le condamne moi même, interrompit Mademoiselle de la Charce, & l'ai déja condamné plusieurs fois; mais, Madame, il m'est impossi-

ble de vaincre la répugnance que je ſens pour un pareil engagement. Je connois toutes les bonnes qualités du Marquis ; mais dès qu'on me l'offre ſur le pied de mari, elles me deviennent odieuſes ; & le Couvent qui m'en délivrera aura mille charmes pour moi ; il eſt vrai qu'il me privera pour quelque tems du plaiſir d'être auprès de vous, ce qui ſera très ſenſible pour mon cœur ; mais, Madame, je me flatte que mon exil ne durera pas toûjours ; mon pere eſt bon, il aura peut-être pitié de mes foibleſſes, & pourra me rappeller dans quelque tems. Non, ma fille, répondit Madame de la Charce, ne vous flattez point, il ne ſera pas aiſé de le ramener ; il eſt perſuadé qu'une fille qui vieillit dans cet art, ne peut qu'être à charge à une famille : il vous aime tous, mais l'interêt de vos freres

a toûjours fait ses attentions ; ainsi il veut profiter d'un établissement avantageux pour vous, puisqu'il le trouve. Faites un effort sur votre esprit, la raison, le devoir, la complaisance, & la tendresse, tout vous le demande. Ha! Madame, reprit Mademoiselle de la Charce, épargnez-moi le déplaisir de voir que tout ce que vous me dites est plein de justice, & par consequent, que je suis une malheureuse, rebelle à l'équité, & qu'il faut que j'aille cacher mon crime dans un cloître. Madame de la Charce fut très touchée de l'obstination de sa fille : elle la dissimula & l'adoucit autant qu'elle le put, auprès de Monsieur de la Charce ; mais il ne prit pas le change, il ne vouloit pas même la voir, si elle persistoit dans son opiniâtreté, & ordonna que le lendemain elle obéiroit, ou seroit con-

duite à Valence dans l'Abbayïe de Soyon. Elle se disposa sans peine à son départ, qui causoit une si vive douleur à Mademoiselle d'Aleyrac, qu'elle proposa de la suivre : ce qui augmenta la colere de Monsieur de la Charce, lequel dit à Mademoiselle d'Aleyrac, qu'apparemment elle vouloit aller à l'école de la désobéissance ; mais qu'il l'en empêcheroit bien : que sa sœur étoit un esprit pernicieux avec qui il ne vouloit pas qu'elle eût aucun commerce. Mademoiselle d'Aleyrac étoit trop douce & trop timide, pour oser repliquer à un pere aussi imperieux ; elle vit partir sa sœur avec une désolation extrême ; Mademoiselle de la Charce marqua plus de fermeté, quoiqu'elle sentît beaucoup de peine à se séparer de sa mere & de sa sœur ; mais elle fuyoit un mari. Lorf-

qu'elle fut à Soyon, elle se détermina à quitter le monde, & à en voir le moins qu'il lui seroit possible. Il seroit difficile d'exprimer le désespoir du Marquis de Crémieux, lorsqu'il apprit la résolution de Mademoiselle de la Charce; il avoit pour elle une véritable passion; il courut chez Monsieur de la Charce, lui demander le retour de sa fille; & lui dit qu'il renonceroit plûtôt pour jamais au bonheur dont il s'étoit flatté, que de la voir souffrir à son occasion; qu'il l'aimoit si parfaitement, qu'il oublieroit entiérement ses interêts, pour lui rendre sa tranquilité; enfin il ajoûta tout ce qu'un honnête homme, très amoureux, pouvoit dire, en faveur de la personne qu'il aimoit; mais plus son procedé paroissoit raisonnable à Monsieur de la Charce, plus il l'animoit contre sa fille,

dont le Marquis prenoit le parti autant qu'il le pouvoit. Elle eſt indigne, interrompit Monſieur de la Charce, des ſentimens que vous avez pour elle, mais elle aura le tems de ſe repentir de ſes mauvaiſes manieres. Plus le Marquis l'excuſoit, plus le pere étoit irrité : ainſi il prit le parti de ſe taire, craignant de faire *plus de mal que de bien à cette aimable fille*. Le Marquis lui fit demander la permiſſion de l'aller voir à Soyon. Elle répondit qu'après ce qui s'étoit paſſé, elle ne croyoit pas que la choſe fût à propos, qu'elle étoit bien fâchée que ſon cœur ne pût lui rendre toute la juſtice qu'il méritoit, qu'il devoit connoître par lui-même, qu'il ne dépendoit pas de nous d'en régler les mouvemens, qu'elle conſerveroit toujours une eſtime infinie pour lui; mais qu'elle le prioit de la laiſſer

jouir du repos *de ſa retraite*, *&* *de ne plus penſer à elle.* Quoique cette réponſe dût achever de rebuter le Marquis, il fit encore pluſieurs tentatives, qui lui attirerent des refus ſi fiers, de la part de Mademoiſelle de la Charce, qu'il réſolut de porter ſon déſeſpoir ſi loin, qu'il ne pût rien trouver qui lui rappellât l'idée de cette cruelle perſonne. La Province lui en renouvelloit ſans ceſſe le ſouvenir; le Royaume même lui parut trop peu étendu pour l'effacer de ſa mémoire : Il prit donc le parti de former à la hâte un équipage, & de mettre ſes Terres entre les mains de gens qui puſſent en avoir ſoin; enſuite il alla s'embarquer à Toulon, pour Veniſe. Quand il fut dans cette belle Ville, il ſe fit préſenter à Moroſiny, Généraliſſime des Armées de la Republique, & au

Général Konismare. On lui donna de l'emploi dans les Troupes, qui étoient destinées à combattre les Turcs; il s'acquit beaucoup de réputation & beaucoup d'amis; mais son amour le persecutoit toûjours. Au milieu des Mers, au milieu des Combats, l'image de l'ingrate Mademoiselle de la Charce le suivoit continuellement; bien loin de trouver sa guérison dans l'éloignement, son mal en devenoit plus vif. Il écrivit à un de ses amis, qui étoit confident de sa passion, qu'il le prioit de faire ensorte de lui envoyer le Portrait de Mademoiselle de la Charce, esperant que cette vûë pourroit adoucir ses peines. L'ami se trouva très-embarassé d'une pareille commission. Mademoiselle de la Charce vivoit dans une grande retraite, & voyoit très-peu de monde; lorsqu'elle alloit à l'E-

gliſe, elle ſe mettoit aux places les plus obſcures & les moins en vûe; ainſi il n'étoit pas aiſé de la peindre malgré elle : Enfin après avoir bien rêvé par quel moyen il pourroit ſatisfaire le Marquis, il alla trouver un Peintre de Grenoble qui étoit aſſez fameux, & lui demanda combien il voudroit de tems pour apprendre à peindre au naturel à une fille. Le Peintre répondit qu'il chargeroit ſa fille de ce ſoin, qu'elle étoit auſſi habile que lui, & qu'elle inſtruiroit celle qui vouloit être ſon Ecoliere, plus promptement, parce qu'elle y donneroit plus de tems, étant obligé d'aller ſouvent de côtez & d'autres dehors. Le Commiſſionnaire trouva cette propoſition plus agréable, que celui à qui il la fit ne s'imaginoit Il lui dit que s'il vouloit lui accorder ce qu'il alloit lui demander, il le paye-

roit comme il le ſouhaiteroit ; enſuite il lui conta le deſſein qu'il avoit de tirer le Portrait d'une perſonne qui demeuroit à l'Abbayïe de Soyon, qu'il étoit impoſſible de la peindre, ni au parloir, ni à l'Egliſe, qu'il projettoit donc que ſa fille ſe préſentât dans cette maïſon pour y être Penſionnaire, ſans parler de ſa Profeſſion, qu'il ſe chargeoit de payer le voyage, la penſion, & de lui donner à lui la récompenſe qu'il exigeroit pour ſa complaiſance, & pour le ſecret qu'il lui demandoit. Le Peintre étoit intereſſé, & pas plus riche que ceux du même Art en ont la réputation ; le gain lui fit conſentir à tout ce qu'on voulut ; la fille fut reçûe dans le Couvent de Soyon ; elle trouva moyen de faire le Portrait de Mademoiſelle de la Charce, ſi reſſemblant que l'ami en fut ſur-

pris, & ne douta point que le Marquis ne ſentit une joie extrême d'avoir une pareille copie d'un original qui lui étoit ſi cher; il la lui envoya le plus promptement qu'il lui fut poſſible. La fille du Peintre reſta ſix ſemaines dans cette Abbayïe; au bout de ce tems-là elle ſuppoſa une Lettre qui lui apprenoit que ſa mere étoit malade à l'extrémité & qu'elle demandoit à la voir avant que de mourir; elle ſortit ſur ce prétexte, & retourna chez ſon pere, qui eut lieu d'être *content des liberalitez du Confident.* Le départ du Marquis de Crémieux redoubla l'indignation de Monſieur de la Charce, & lui fit connoître qu'il n'y avoit plus d'eſpérance de voir la concluſion d'une affaire, qu'il avoit beaucoup ſouhaitée. Il menaça ſa fille de la deshériter, il impoſoit ſilence à Madame de la Charce,

toutes les fois qu'elle vouloit lui parler en ſa faveur. Mademoiſelle d'Aleyrac ne pouvoit ſe conſoler de l'abſence de ſa ſœur, & n'avoir pas la liberté de l'aller voir. Les choſes reſterent pluſieurs années en cet état, ſans que Mademoiſelle de la Charce marquât le moindre repentir de ce qui s'étoit paſſé; il n'y avoit que l'éloignement de ſa famille à quoi elle parut ſenſible, ayant une tendreſſe extrême pour ſa mere & pour ſa ſœur; elle ne murmuroit point contre la rigueur de ſon pere, elle auroit bien voulu pouvoir le ſatisfaire, mais un aſcendant qu'elle ne connoiſſoit pas, l'entraîna malgré ſon bon naturel à un manque de ſoûmiſſion, qu'elle blâmoit elle-même, & dont elle ne pouvoit être la maîtreſſe, malgré les ſoins qu'elle ſe donnoit, *pour examiner les cauſes de ſa répugnance.* Les choſes

resterent dans cette situation, jusqu'à une maladie, dont Monsieur de la Charce fut attaqué : Elle fit en peu de temps un progrès assez considerable, pour penser aux affaires sérieuses, on lui parla de sa fille, on lui fit entendre qu'il n'étoit pas en état de conserver aucunes animosités, sur tout contre sa famille ; qu'il causeroit une douleur éternelle à Mademoiselle de la Charce, s'il ne lui donnoit pas quelques preuves de bonté dans ses derniers momens. Monsieur de la Charce se croyant près de sa fin, sentit diminuer son chagrin contre sa fille ; il ordonna qu'on lui menât un équipage, & qu'elle revint promptement. Si-tôt qu'elle fut arrivée, Madame de la Charce la conduisit auprès du lit de son pere, elle se jetta à genoux, lui demanda mille pardons, le supplia de lui

rendre ſon amitié, qu'elle tâcheroit de ne s'en rendre plus indigne. Elle fondoit en larmes en proferant ces paroles, tous les aſſiſtans furent émus, le pere parut attendri.

Il lui répondit: L'état où je ſuis, ma fille, ne veut pas que je me ſouvienne du paſſé, je vous recommande votre mere, ayez plus de ſoûmiſſion pour elle que vous n'en avez eu pour moi; votre ſœur vous a marqué trop de tendreſſe pour qu'il ſoit néceſſaire de vous exhorter d'y répondre comme vous le devez; je me flatte que vous vivrez bien avec vos freres, je vous recommande à tous l'union, c'eſt le principal ſoûtien des familles & de ne perdre pas la memoire, que je n'ai ſongé qu'à vos avantages & à vous procurer des établiſſemens heureux; je ſouhaite que vous profitiez des ſoins que

je me ſuis donnés, & que vous vous ſouveniez, *qu'en me perdant vous perdez un bon pere*. On pria Monſieur de la Charce de ſe tranquiliſer, pour qu'il pût donner à ceux qui s'intereſſoient à ſa ſanté la ſatisfaction de ne point troubler l'effet des remedes ; ils réuſſirent ſi bien, que quelques jours après on commença d'avoir un peu d'eſperance. Mademoi. de la Charce ne partoit pas d'auprès de ſon lit, & lui preſentoit elle-même tout ce qu'il prenoit. Il parut content de ſes aſſiduitez & des ſervices continuels qu'elle s'empreſſoit de lui rendre : lorſqu'il fut convaleſcent, il lui marqua autant d'amitié qu'il avoit fait avant qu'il eût ſujet de s'en plaindre : on pouvoit même dire que cette maladie avoit aprivoiſé ſon humeur ; il n'avoit jamais paru plus traitable, il ne ſongeoit qu'à ce qui ſeroit agréable à ſa femme & à ſes filles.

Dans ce tems-là, qui étoit l'année 1679, on parloit des plus grands mariages qui pussent se faire en Europe ; c'étoient celui de Charles II. Roi d'Espagne, avec Mademoiselle d'Orleans, fille aînée de Monsieur, & celui de Monseigneur le Dauphin, avec la Princesse de Baviere. Monsieur de la Charce étant entierement rétabli de sa maladie & revenu de ses chagrins contre Mademoiselle de la Charce, lui dit un jour en riant : Puisque vous avez tant de repugnance pour le mariage, voulez-vous que j'employe la somme que je vous destinois, à vous faire voir les Fêtes magnifiques que l'on prépare pour les augustes nôces, dont il est question. Mademoiselle de la Charce répondit en riant de même, qu'il étoit le maître de disposer de tout ce qui pouvoit la regarder, qu'elle lui

avouoit qu'elle aimoit mieux qu'il ne lui donnât jamais que la vie & l'habit, & avoir le plaisir de voir des Spectacles aussi rares & aussi somptueux, que ceux dont il s'agissoit, c'est à-dire, continua Monsieur de la Charce en plaisantant toujours, que les plaisirs présens vous paroissent plus agréables que les commodités à venir.

Mademoiselle d'Aleyrac, continua-t-il, s'adressant à la cadette, veut-elle bien aussi diminuer ses prétentions pour un pareil sujet? Je ne dédirai jamais ma sœur, repartit-elle, & je vous avouerai ingenuement, que depuis que j'ai l'usage de raison, j'ai toûjours souhaité d'aller à Paris, non pas avec les mêmes sentimens que la plûpart des personnes de mon âge & de mon sexe le désirent; mais parce que je sçai que c'est le centre de la po-

liteſſe, & où les Sciences regnent avec le plus d'empire.

Hé bien ma petite Muſe, in- interrompit Monſieur de la Charce, tâchez d'inſpirer le même goût à votre mere ; & ſi elle y conſent, je rangerai mes affaires pour vous donner ſatisfaction.

Il eſt aiſé de préſumer, que la complaiſance ſeule ne faiſoit pas marcher Monſieur de la Charce ; un voyage de cette conſequence ne pouvoit s'executer ſans une grande dépenſe, ſa curioſité le faiſoit agir autant que ſa bonté. Outre ſes raiſons, une affaire eſſentielle l'appelloit à Paris ; il eſt vrai qu'il auroit pû s'y rendre ſeul, & c'eſt en cela qu'il marqua l'envie qu'il avoit de contribuer aux plaiſirs de ſa famille. Madame de la Charce, quoique fort revenue des amuſemens du monde, fut charmée

d'en procurer un pareil à ses filles, surtout s'agissant de voir des choses qui ne pouvoient pas arriver plusieurs fois pendant la vie ; ainsi le départ fut fixé pour le mois de Juin.

Monsieur de la Charce manda à ses fils le Marquis de la Charce & le Comte de la Tour qui étoient à Paris, de lui retenir un logement convenable ; ils n'en trouverent point de plus commode qu'à l'Hôtel de Tours, où il y a ordinairement bonne compagnie. Toute la famille arriva dans le tems marqué, il venoit du monde de tous côtez, soit des Provinces du Royaume, soit des Etrangers de toutes les nations, attirés par le désir de voir les magnificences de la nôce du Roi d'Espagne, qui devoit se faire six mois avant celle de Monseigneur. Le premier Spectacle fut la superbe Entrée

du Marquis de Los Balbassés Ambassadeur d'Espagne, qui parut au-dessus de toutes celles que l'on avoit vûes jusques là : il avoit grand nombre de Seigneurs Espagnols à sa suite, entre autres le Duc de Saint Pierre son Gendre, lequel après la mort de sa femme, fille du Marquis de Los Balbassés, a épousé à la Cour de France la Veuve du Marquis de Resnel, sœur du Marquis de Torcy Secretaire d'Etat.

Le Roi déclara que Monsieur le Prince de Conti, qu'il destinoit à Mademoiselle de Blois, épouseroit Mademoiselle avec la Procuration du Roi d'Espagne, & que la célébration se feroit au mois de Septembre à Fontainebleau.

Chacun se disposa pour ce Voyage; en attendant, notre illustre troupe profitoit des promenades de Paris, & de celles

des environs de cette grande Ville.

Une jeune Veuve qui étoit logée à l'Hôtel de Tours comme elle, lia une grande amitié avec Mesdemoiselles de la Charce, ou pour parler plus juste, cette personne se jetta, comme on dit vulgairement, à leur tête; car dès le premier moment qu'elle les vit, elle leur fit des avances & des protestations de tendresse, que l'on ne sçauroit sentir si promptement; ces prudentes personnes la traiterent avec toute la politesse & l'honnêteté possible, sans marquer autant d'empressement, voulant la connoître avant que de l'aimer; elle étoit de Normandie, & se nommoit Madame de Clairville: on ne peut pas assurer que ce fut une beauté; mais l'envie qu'elle avoit de passer pour telle,

& l'air de coquetterie qui lui étoit naturel, joint à la fraicheur de son teint, faisoit un composé qui la rendoit très-capable de plaire. Comme elle n'avoit point d'équipage, & qu'elle avoit beaucoup d'envie d'aller partout où le monde se rencontroit, elle offrit à Mesdemoiselles de la Charce d'être de toutes leurs promenades & de toutes leurs Parties, leur persuadant qu'elle leur seroit très-utile, parce qu'elle connoissoit Paris depuis longtems, & qu'elle les instruiroit de ce qui étoit digne d'être remarqué; que de plus, des personnes comme elles, devoient examiner les gens avec qui elles feroient quelque liaison; enfin elle leur donna beaucoup de conseils, qui tendoient tous à éloigner ceux qui pourroient occuper la place qu'elle s'étoit destinée dans

le Caroſſe de Madame de la Charce.

La ruſée Normande fit ſi bien, qu'elle s'inſinua dans les bonnes graces de la mere & des filles ; de maniere qu'elles ne pouvoient plus ſe paſſer d'elle.

Un jour qu'il faiſoit très-beau tems, elle propoſa à ces Dames d'aller ſe promener à Vincennes. Madame de la Charce qui étoit la complaiſance même, voulut bien donner cette ſatisfaction à ſes filles & à Madame de Clairville ; la journée étoit ſi belle, qu'ils rencontrerent un nombre infini de Caroſſes, ce qui cauſa beaucoup d'embarras quand on voulut revenir, celui de Madame de la Charce ſe trouva dans le plus grand ; & quand on voulut le dégager, il fut accroché par un autre qui le renverſa ; les quatre Dames qui étoient dedans, firent des cris ſi éclatans,

qu'elles épouvanterent les chevaux, de maniere qu'ils prirent mords aux dents; elles auroient couru un danger manifeste, sans le secours de plusieurs jeunes hommes qui se promenoient à pied; il y en eut un entre autres poussé par un présentiment qu'il ne connoissoit point, qui s'exposa plus que ses camarades, il se jetta à la bride des chevaux, quoique le péril parût évident, & s'y attacha avec tant de force & d'adresse, malgré les conseils de ceux de sa compagnie, qui trembloient pour l'état où ils le voioient, qu'enfin il eut le bonheur de les arrêter sans qu'ils lui fissent aucun mal; il ordonna aussitôt que l'on coupât les traits, puis il alla au Carosse où il trouva les Dames à demi mortes: la seule Mademoiselle de la Charce montra de la fermeté en cette occasion: elle avoit remar-

que l'intrepidité avec laquelle ce jeune homme venoit de s'exposer pour les sauver. Il ne fut pas nécessaire de lui aller chercher de l'eau, ni de lui faire sentir aucuns confortatifs comme aux trois autres.

Quand on les eut tirées du carosse, le premier soin de Mademoiselle de la Charce, fut de marquer sa reconnoissance à son Liberateur, elle le fit en des termes si choisis & avec un air si noble, qu'il se trouva trop récompensé de ses peines ; il lui dit que ce qu'il avoit fait ne méritoit pas son attention, qu'il seroit charmé d'être à portée de lui rendre des services plus considerables. Il n'est pas aisé d'en faire davantage, interrompit Mademoiselle de la Charce, vous avez exposé votre vie pour nous garantir du danger que nous avons couru ; ainsi c'est à nous

à vous rendre mille graces d'un ſi grand bienfait.

Pendant cette converſation, ces deux perſonnes ſe regardoient avec une égale admiration, & auroient volontiers oublié le reſte de leur compagnie, ſi Mademoiſelle de la Charce n'avoit fait réfléxion qu'elle devoit s'informer de l'état où étoit ſa mere. Lorſque ces Dames furent remiſes de la frayeur qu'elles avoient eue, on leur dit que le caroſſe étoit trop fracaſſé pour pouvoir les remener chez elles avant d'être raccommodé ; le jeune homme qui n'avoit pû s'éloigner ſi promptement de Mademoiſelle de la Charce, ne perdit pas cette ſeconde occaſion d'être utile à une Compagnie qui commençoit à lui être extrémement chere, il offrit le ſien. Madame de la Charce ne voulut pas l'accepter d'abord ; elle dit

qu'elle en envoyeroit chercher un à la Ville, qu'elle lui avoit déja assez d'obligations, sans vouloir encore lui causer l'incommodité de le laisser sans équipage ; que si son carosse étoit assez grand pour tenir cinq dedans, elle se feroit un plaisir de faire le chemin avec lui, mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elle abusât de sa politesse.

Il l'assura qu'il ne seroit point embarassé de sa personne, qu'il y avoit à cette promenade plusieurs de ses amis qui lui donneroient une place, & qu'il la supplioit de ne le point refuser davantage. Madame de la Charce voioit bien que c'étoit le meilleur parti qu'elle pût prendre, puisqu'il faudroit attendre longtems avant qu'un autre carosse fût venu ; ainsi elle ajoûta, Il faut, donc Monsieur, que cette journée produise un enchaîne-

ment de bienfaits de votre part; & en même tems de reconnoissance de la nôtre, sans esperance de pouvoir trouver l'occasion de vous marquer combien nous sommes sensibles à vos bontez. Madame, répondit-il avec un air respectueux, je serai trop payé si vous me permettez d'aller sçavoir demain, si vous n'avez senti aucunes incommodités de votre chûte. Vous nous ferez beaucoup d'honneur, reprit Madame de la Charce; & si mon mari sçavoit à qui nous sommes redevables de tant de bons offices, il vous préviendroit pour vous rendre mille graces des secours que nous avons reçus de vous. En finissant ces paroles, elles monterent dans le carosse du jeune homme, qui leur parut très propre & la livrée fort belle: il dit à Madame de la Charce, que comme elle pouvoit

avoir besoin de ses Laquais, il laisseroit deux des siens avec son Cocher, pour lui aider à reconduire le carosse. Elle refusa absolument ce dernier service, ensuite on marcha. Pendant la route, elles ne parlerent que de leur Liberateur. Madame de la Charce admiroit sa politesse & ses manieres honnêtes, Madame de Clairville se récria sur sa bonne mine; effectivement on voioit peu d'hommes aussi bien faits, il avoit la taille très-belle, de grands cheveux blonds, le visage très-agréable, l'air noble & un peu sérieux, il paroissoit avoir vingt-cinq ou vingt-six ans. Mademoiselle d'Aleyrac dit qu'elle le croioit étranger, ayant un accent qui le marquoit. Enfin il fut le sujet de la conversation de ces Dames, jusqu'à l'Hôtel de Tours; il n'y eut que Mademoiselle de la Charce qui garda

presque toujours le silence ; si elle le rompoit quelquefois, ce n'étoit que pour dire oui & non, & tomber ensuite dans une profonde rêverie, dont elle blâmoit la cause sans la démêler parfaitement. Elle avoit envie de s'informer par le Cocher, du nom de son Maître, mais sa prudence l'emporta sur sa curiosité. Monsieur de la Charce parut très-surpris de voir arriver ces Dames, dans un équipage qui lui étoit inconnu ; il fut bientôt éclairci, par le recit que Madame de la Charce lui fit, de leurs avantures de la journée ; il sçut un gré infini à celui qui les avoit préservées du péril ; il auroit voulu pouvoir l'en remercier le même soir, mais on ne sçavoit ni son nom ni sa demeure. Madame de la Charce dit à son mari la permission qu'il lui avoit demandée, de venir sçavoir des nou-

velles de sa santé: Monsieur de la Charce fut ravi d'avoir ce moyen là, pour lui rendre graces des services qu'il leur avoit rendus. Les Dames dirent qu'elles ne croyoient pas qu'il fût François ; je le crois moins que vous, répondit Monsieur de la Charce. Si un petit Maître de Paris avoit offert son carosse, ce n'auroit été que dans la vûe de faire admirer la magnificence de son équipage, mais il n'auroit pas insisté à le faire accepter, de crainte qu'étant trop pressé dans celui de ses amis, l'œconomie de sa frisure & l'abondance de sa poudre n'en fussent endõmagées; mais de quelque nation que soit celui qui vous a sauvé la vie, il a commencé à se faire connoître de nous, par une action où nous devons être sensibles ; si il vient, nous jugerons du reste de son mérite.

Pendant que le ſouvenir de l'inconnu occupoit cette Compagnie, l'idée de Mademoiſelle de la Charce faiſoit un furieux fracas dans ſon cœur. Il en avoit été charmé, dès le premier inſtant qu'elle avoit paru à ſes yeux; il reſta ſi longtems à la place où il les avoit embarquées dans ſon caroſſe, que ſes amis en furent étonnés; ils eurent beau l'appeller, il étoit enſeveli dans une ſi grande rêverie, qu'un d'eux fut obligé de le prendre par le bras. Qu'avez-vous, lui dit-il? ſentez-vous quelque incommodité des efforts que vous avez faits, pour arrêter les chevaux de ces Dames? A ces mots, il revint cõme d'un aſſoupiſſement, & voulant déguiſer à ceux qui l'accompagnoient, le véritable ſujet de ſa diſtraction, il feignit d'être bleſſé à un pied. Pourquoi, lui dit celui qui le tenoit, & qui

n'étoit pas si tendre que lui, vous avisez-vous de faire le Chevalier errant? Ignorez-vous que c'est un mêtier où l'on ne gagne que des blessures, & où on laisse souvent quelques-uns de ses membres? vous avez couru au carosse renversé, parce qu'il étoit plein de Dames; si ç'eût été des hommes, vous ne vous seriez pas tant pressé. Je suis plus compatissant que vous ne pensez, répondit l'inconnu; si je les avois crus en péril, j'aurois tâché de les en tirer; j'avoue avec franchise que la présence des Dames inspire encore plus de désirs de leur être utile, ce sexe mérite notre respect & nos soins, & nous devons nous sacrifier pour lui rendre service. Voilà un véritable Amadis, dit un de la Compagnie, il ne lui manque que d'aller faire mauvaise chere, sous la Roche-Pau-

vre, en soupirant pour les beau:
yeux d'Oriane. Non, non, repai
tit un troisiéme, nous somme
trop éloignez du tems d'Amadi
pour qu'il puisse avoir des imita
teurs en ce siecle, c'est sur l
valeureux Dom Quichotte que l
Comte veut se mouler, tâchon
de découvrir qui sera sa Dulci
née. Hé Messieurs ! traitez mc
plus favorablement, interrompi
le Comte, ne me faites poin
ressembler à un vieux Espagnc
très-visionnaire, & dont le cei
veau étoit entierement dérangé
ayez la bonté de trouver bo:
que je suive les traces d'Amadis
puisque vous avez résolu que j
sois de l'ordre des réparateur
des torts; il étoit des Gaules, l
Payis où je suis né en faisoit pai
tie, ainsi je souffrirai volontiei
d'être comparé à lui, mais j
recuse la ressemblance que l'o
veut me donner avec le Cheva

lier de la triste figure : cependant, pour parler en terme de Chevalerie, comme je n'ai point ici de Courcier, je me flatte que quelqu'un de vous aura assez de courtoisie, pour vouloir bien me gratifier d'une place pour retourner chez moi, où je serai bien aise de me rendre promptement, ayant grand besoin de me reposer & d'apporter quelques soulagemens aux douleurs que je sens. Si vous n'étiez pas incommodé, dit un des railleurs, vous mériteriez bien que l'on vous laissât aller à pied, puisque vous vous êtes mis en cet état pour des femmes que vous ne connoissez point; si vous en étiez amoureux, on vous passeroit cet excès de politesse. J'ai compté sur la vôtre, répondit le Comte, & je n'ai pas douté que vous ne me reçussiez dans votre carosse. En finissant ces paroles ils y mon-

terent : pendant le chemin le Comte essuya encore nombre de plaisanteries, qu'il soûtint autant bien que la situation de son cœur le lui pût permettre; il ne souhaitoit que d'être seul, afin de rêver en liberté à ses avantures de la journée: c'est pourquoi il feignoit d'être blessé, esperant que sur ce prétexte il se délivreroit plus aisément de ses amis. On le descendit chez lui, où il se mit au lit, il y fut accompagné de l'idée de Mademoiselle de la Charce. D'où vient, disoit-il, qu'un moment que j'ai vû cette personne, fait tant d'impression sur mon esprit, je ne me reconnois plus, je ne sçai qui elle est, je ne sçai si elle mérite de m'occuper; son air, son esprit & ses manieres m'en assurent: mais lorsque j'ai quitté mon Payis pour venir ici, on m'a dit que tous ses beaux dehors étoient souvent

trompeurs, & que cette Ville étoit pleine de personnes, dont l'exterieur prévenoit, mais que par la suite on avoit souvent lieu de se repentir de s'y être attaché; celle-ci seroit-elle de ce nombre? Après avoir rêvé quelques momens; Non, reprit-il, elle n'est point de ces séductrices, dont il faut se défier; le peu de paroles qu'elle m'a dites & la façon dont elle les a prononcées, marquent une ame noble, un cœur reconnoissant, sans affectations, & sans coquetterie. Il se confirma dans ces pensées avantageuses; & si tôt qu'il lui en revenoit d'opposées, son cœur prenoit le parti de cette aimable personne; ainsi de tous ses raisonnemens, il n'en résulta qu'une impatience extrême d'être au lendemain, afin de juger par lui-même de la valeur & du prix de celle qui s'étoit emparée de son souvenir

avec tant d'empire, car il ne s'imaginoitpas en core quece fût de son cœur. Quoiqu'il ignorât le nom de ces Dames, son cocher les ayant mises chez elles, il compta qu'il les trouveroit aisément dès le matin; il ordonna que l'on ne lui laissât entrer qui que ce soit, de crainte qu'il ne fût pas libre à l'heure qu'il voudroit sortir; ensuite il songea à son ajustement, il mit le plus riche de ses habits, & augmenta sa bonne mine de tout ce qu'il pût imaginer; il est tems d'expliquer qui étoit ce Seigneur. Les Mariages dont j'ai parlé avoient attiré à Paris, comme j'ai déja dit, des gens de toutes les Nations, parmi lesquels il y avoit beaucoup d'Allemans, celui-ci en étoit un des plus considerables, il s'appelloit le Comte de Caprara, ce nom est assez connu en Europe, pour faire sçavoir que sa naissan-

ce étoit très-distinguée; dès qu'il crut que le moment de ne point incommoder les Dames étoit arrivé, il monta en carosse, & se fit conduire à l'Hôtel de Tours, où son équipage fut bientôt reconnu par Madame de Clairville, qui alloit & venoit incessamment à la fenêtre, dans l'envie d'apprendre si l'officieux jeune homme seroit aussi empressé qu'il l'avoit paru la veille, de s'informer des nouvelles de leurs santés; l'esperance de le voir, l'avoit obligé de joindre le secours de l'art à ses charmes naturels, elle paroissoit contente des peines & du tems qu'elle avoit mis à se rendre agréable ce jour là; le Comte lui avoit semblé assez aimable pour lui persuader que les soins qu'elle se donneroit pour lui plaire, seroient des soins très-bien emploiez; elle résolut donc de ne rien négliger

pour lui paroître aussi digne d'être aimée, qu'elle se trouvoit capable d'inspirer une passion. Enfin l'instant qu'elle désiroit arriva, elle vit paroître dans la cour la brillante livrée du Comte, elle en avertit la Compagnie. Mademoiselle de la Charce rougit, & se trouva un peu embarrassée, sans pourtant vouloir convenir avec elle-même de ce qui pouvoit causer son trouble. Monsieur de la Charce courut audevant du Comte, que l'on annonça le Comte de Caprara; il lui rendit mille graces des manieres gracieuses & obligeantes, qu'il avoit eues pour sa femme & pour ses filles, il lui dit tout ce qui pouvoit marquer sa reconnoissance; à quoi le Comte répondit avec une modestie infinie diminuant ce que Monsieur d la Charce exaltoit, de faç qu'à entendre ce jeune homm

t dit qu'il n'avoit rien fait, : c'étoit lui qui devoit re- er de ce que l'on avoit bien souffrir ses petits services : reçu des Dames comme il ritoit, Madame de la Char- combla d'honnêtetés, Ma- iselle de la Charce conser- air serieux & poli, & parla ; que les autres; pour Ma- de Clairville, elle fut d'u- vacité si brillante, qu'elle : étourdi le Comte de Ca- , s'il n'avoit donné toute tention au plaisir de voir moiselle de la Charce, & ouver dans la personne qui armoit, une fille d'une des ures Maisons du Royaume, les manieres lui inspiroient t de respect, que d'amour. s quelques momens de con- ion, Madame de Clairville raignoit qu'il n'osât pour la iere fois faire une longue

visite, & qui souhaitoit qu'il ne sortît pas si tôt, proposa une partie d'Ombre. Le Comte de Caprara dit qu'il feroit tout ce qui pouroit contribuer à l'amusement des Dames; il fut donc le tiers entre Madame de la Charce & Madame de Clairville. Cette derniere n'épargna aucunes minauderies, & se donna tous les airs qu'elle crut propres à engager le Comte, mais il n'y pensa pas plus qu'à son jeu; il n'étoit apliqué qu'à regarder Mademoiselle de la Charce, il gardoit pourtant les ménagemens nécessaires, pour ne causer point de soupçons au reste de la Compagnie, de ce qui se passoit dans son cœur: il rencontroit quelquefois les yeux de cette aimable personne, mais elle les baissoit si promptement qu'elle ne lui donnoit pas le tems de se flater, qu'elle pût découvrir ce qu'il

cherchoit à lui apprendre par ses regards. Madame de Clairville vivoit dans la confiance, elle avoit si bonne opinion d'elle même, qu'elle ne douta point que par la suite le Comte ne se rendît à ses charmes. Le jeu étant fini, on parla d'aller aux Tuilleries, le Comte se trouva à la porte pour donner la main aux Dames lorsqu'elles descendirent de carosse; pendant la promenade, il eut la satisfaction de tems en tems de dire quelques mots à Mademoiselle de la Charce, dans des momens que Madame de la Charce & Madame de Clairville étoient obligées d'entretenir ceux qui les abordoient; mais ce fut avec tant de circonspection, qu'elle n'eut pas lieu de conjecturer qu'il sentit rien de particulier pour elle: sa regularité vouloit lui persuader qu'elle seroit constante si elle avoit son estime, mais certains

mouvemens qui s'élevoient dans son cœur, lorsqu'elle pensoit de cette sorte, lui faisant craindre qu'elle ne desirât quelque chose de plus vif, elle rejettoit ces idées autant qu'il lui étoit possible. La promenade étant finie, chacun se retira chez soi.

Le Comte venoit très assidument au logis de Madame de la Charce, sur le prétexte de faire tous les jours sa partie d'Ombre. Madame de Clairville n'avoit garde d'y manquer, elle s'imaginoit qu'elle avoit beaucoup de part aux visites du Comte, & n'avoit point encore remarqué, que si les paroles étoient pour les autres, les regards tendres n'étoient addressés qu'à Mademoiselle de la Charce. Le dessein qu'elle forma de lui plaire, lui persuada qu'elle réussiroit : la chose n'étoit pas si facile qu'elle l'avoit cru ; plus elle l'obsedoit,

plus il s'en éloignoit ; se figurant qu'il auroit pû entretenir quelquefois Mademoiselle de la Charce, si la veuve n'avoit été un obstacle continuel à ses desirs : il ne lui restoit donc que le plaisir d'avoir placé son cœur en assez bon lieu, pour n'avoir jamais sujet de s'en repentir.

Mademoiselle de la Charce ne reconnoissoit plus le sien, elle se demandoit compte de ses sentimens à elle même. Je ne sçai ce que je suis devenue, disoit-elle, je ne pense plus de la façon que je faisois, je suis inquiéte, je suis réveuse, il me semble que je m'interesse plus au Comte de Caprara, que je n'ai fait jusqu'ici à aucun homme : cependant c'est d'une maniere bien extraordinaire, je souhaite sa présence, lorsque je ne le vois point ; quand il paroît, je me trouve interdite, & embarrassée : on m'a flaté jusqu'à

present, que j'avois de l'esprit, je voudrois qu'il le crût préferablement à tout autre, & c'est avec lui qu'il ne m'en reste point. Un jour qu'elle étoit ensevelie dans ses reflexions, Mademoiselle d'Aleyrac l'interrompit en lui disant, Qu'avez-vous, ma chere Sœur ? depuis quelques jours je vous trouve si triste, que je crains que vous ne soiez incommodée. Non, ma Sœur, répondit Mademoiselle de la Charce, ma santé est aussi bonne qu'elle a toûjours été. Qui peut donc, repartit Mademoiselle d'Aleyrac, causer cette humeur sombre où je vous vois, dans un lieu où l'on a toûjours des amusemens nouveaux, en attendant les magnifiques Spectacles dont nous esperons d'être témoins, où la politesse & les agréables conversations se rencontrent si aisément ? Nous avons même l'avantage de nous être

attiré l'aprobation de mille gens de bon goût, il me ſemble que vous n'avez à craindre que notre rétour en Province : mais comme il eſt encore éloigné, profitons de l'heureux tems dont nous jouiſſons, ſans nous tourmenter pour l'avenir. Ah ma ſœur, s'écria Mademoiſelle de la Charce, je voudrois n'avoir jamais quitté les plus ſauvages montagnes de Dauphiné! Vous me ſurprenez plus que je ne peux vous l'exprimer, reprit Mademoiſelle d'Aleyrac ; nous avons toûjours eu les mêmes inclinations, mais je vous avouë qu'en ce moment je penſe bien differemment, je ſuis charmée d'être ici, je trouve ſeulement les journées trop courtes : ſi la vie de ce paiïs vous déplaît, qui pourra donc vous plaire ? avez-vous envie de devenir recluſe ? voulez-vous vous retirer dans quelque grotte, formée par la

nature dans un rocher? Je suis si étonnée, continua-t-elle, de ce que je viens de vous entendre dire, que par honneur pour votre bon sens, il faut s'il vous plaît, vous expliquer, & me prouver que votre raison subsiste encore. Vous n'avez point de tort, répondit Mademoiselle de la Charce; à votre place je jugerois d'un autre, comme je connois que vous jugez de moi; & je ne sçai s'il ne me seroit pas plus avantageux de vous laisser l'opinion que vous avez du dérangement de ma tête, que de vous apprendre.... Mademoiselle de la Charce s'arrêta en cet endroit, mais il étoit trop essentiel pour ne pas exciter la curiosité de Mademoiselle d'Aleyrac. Quoi! ma sœur, lui dit-elle, vous avez quelques peines, & vous me les cachez; cette défiance m'offense extrémement: ai-je manqué en quelque chose qui

pût vous faire croire que vos interêts ne me sont pas aussi chers que les miens propres ? à qui pouvez-vous confier vos pensées, qui en fasse un meilleur usage? Ah ma chere sœur! poursuivit-elle en l'embrassant, outre la qualité de sœur, regardez-moi comme votre meilleure amie; quand on a l'esprit bien occupé, c'est un grand soulagement de pouvoir en parler avec sûreté; les chagrins diminuent en les communiquant à gens qui prennent part à ce qui nous regarde. Si j'ai observé le silence jusqu'à present, répondit Mademoiselle de la Charce, j'ai été retenue par la crainte de perdre votre estime, en vous avouant mes foiblesses; le Marquis de Cremieux est bien vengé, j'ai méprisé son attachement, & j'ai le malheur d'avoir laissé surprendre mon cœur, sans sçavoir si je trouverai du retour; & quand

il y en auroit, il ne me convient pas de paroître ſenſible pour une choſe qui ſembleroit bleſſer mon devoir ; je dois apprehender ce que je deſire en ſecret, jugez par ces contradictions de la ſituation de mon eſprit, & avouez que mon étoile eſt bien affreuſe, je me trouve une répugnance invincible pour toutes ſortes d'engagemens, quand on veut m'en pròcurer un ſortable ; je m'expoſe à l'indignation de mon pere, je chagrine toute ma famille, pour conſerver mon indifference que je croiois à l'épreuve de ce qu'il y avoit de plus charmant, & elle vient échouer ici pour un homme, lequel ſans doute penſe très peu à moi. S'il vous connoît, dit Mademoiſelle d'Aleyrac, il vous rend plus de juſtice que vous ne vous imaginez ; mais quel eſt cet heureux vainqueur de tout ce que je vois ? celui que j'en trouve le

plus digne, c'eſt le Comte de Caprara; vous ne répondez point. L'aveu eſt fâcheux pour une perſonne comme moi, reprit Mademoiſelle de la Charce. Il eſt vrai, c'eſt le vainqueur; mais retranchez la premiere épithete, elle ne lui convient pas, je crois que la conquête de mon cœur ne paſſera point dans ſon eſprit pour un bonheur, je me figure que celui de Madame de Clairville lui paroîtroit plus agréable. Quoi! ma ſœur, interrompit Mademoiſelle d'Aleyrac, à peine ſentez-vous les prémices de l'amour, que vous en connoiſſez les maux les plus cuiſans, puiſque la jalouſie eſt celui qui tirannilſe avec le plus d'empire; il faut que vous ayez mauvaiſe opinion du goût de votre amant, ſi vous croiez qu'il ſoit capable de vous préferer Madame de Clairville; remarquez-vous ſes airs affectés,

tous les mouvemens & toutes les grimaces, dont elle accompagne les diſcours évaporés qu'elle tient, qui ſont plus propres à étourdir qu'à amuſer : ſi le Comte avoit la foibleſſe de ſe laiſſer toucher au faux brillant de cette veuve, il ne meriteroit pas un moment de votre attention; mais ſi vous voulez bien que je m'explique, je vous dirai que j'ai examiné l'un & l'autre en perſonne déſintereſſée, il m'a paru que la Dame avoit un deſſein violent de plaire, que le Cavalier ne cherchoit point à pénétrer ſes ſentimens; & que lorſqu'il attachoit ſes regards ſur vous, ce qui lui arrive très ſouvent, c'eſt d'une maniere ſi tendre, que je crois Mad[e] de Clairville plus à plaindre que vous. Je vois bien que vous ſongez à me flater, interrompit Mademoiſelle de la Charce; mais ma ſœur, ne vous y prenez pas

de cette façon, vous voulez me persuader que le Comte m'aime, je voudrois le trouver indifferent à mon égard, pourvû qu'il le fût pour toute la terre ; je ne demande pas qu'il s'attache à moi, son amour donneroit trop de force au mien, je suis au desespoir de l'état où mon cœur est réduit, je le croiois invulnerable, je ne voudrois travailler qu'à dissiper le poison qui s'y est glissé, je hai ma foiblesse, je me hai moi même, & je ne sçai si je ne hai point le Comte de ce qu'il m'a paru trop aimable. Qu'est devenue ma fierté naturelle, elle m'abandonne au besoin ? je ne me connois plus. Trouvez-vous extraordinaire, après tout ce que je vous dis, que je regrette les montagnes de Dauphiné ? Elles eurent encore plusieurs discours semblables sur ce sujet qui n'aboutissoit qu'à prouver le chagrin où étoit Ma-

demoiſelle de la Charce d'avoir mal défendu ſon cœur.

Le Comte venoit réguliere-ment tous les jours, il n'étoit pas moins agité que Mademoiſelle de la Charce, mais c'étoit d'une maniere differente ; il s'applau-diſſoit de l'heureux choix de ſon cœur, l'objet qui avoit fait naî-tre ſon amour , lui paroiſſoit digne de ſes ſoins, il ne manquoit à ſon bonheur que la liberté de déclarer ſa paſſion, & de pou-voir découvrir l'effet qu'elle pro-duiroit ſur le cœur de Made-moiſelle de la Charce. Madame de Clairville qui ne les quittoit point, étoit un obſtacle difficile à ſurmonter: le Comte s'imagi-na qu'il feroit bien de l'occuper de quelques façons, afin de trou-ver moyen d'entretenir, quand l'occaſion s'en préſenteroit, Ma-demoiſelle de la Charſe ; la veuve avoit des manieres trop coquet-

tes, pour la croire capable d'un véritable attachement ; il pensa que toutes les avances qu'elle lui faisoit tomberoient aisément sur un nouvel objet, contant que les personnes de l'humeur dont elle paroissoit, faisoient plus de cas des derniers venus, que des premieres connoissances. Il resolut donc de prier Madame de la Charce de permettre qu'il lui presentât un de ses meilleurs amis, & son proche parent ; c'étoit le Comte de Velsbergt Allemand comme lui, à peu près de même âge, & d'une figure assez agréable pour obliger une coquette à faire diversion ; il choisit celui-ci, parce que son caractere avoit du rapport avec celui de Madame de Clairville, il étoit grand débiteur de fleuretes, il alloit jusqu'aux protestations de sçavoir aimer mieux qu'un autre : mais ce n'étoit que pour le moment

préſent qu'il tenoit ſes diſcours à la perſonne à qui il parloit, car il auroit affirmé les mêmes choſes à trente dans une journée, s'il les avoit trouvés à portée de l'écouter, & il avoit le bonheur que pas une ne troubloit ſon repos d'un inſtant. Le Comte de Caprara le crut très digne d'amuſer la veuve Normande, il lui propoſa donc de l'accompagner chez Madame de la Charce, il lui parla en plaiſantant de la conquête qu'il lui deſtinoit, mais il avoit trop de prudence pour lui apprendre le motif qui le faiſoit agir avec tant de charité, & à contribuer avec un pareil ſoin à ſon plaiſir. Le Comte de Velſbergt étoit trop diſſipé, pour s'en informer, il fut content de ſçavoir qu'il trouveroit une perſonne qui écouteroit ſes douceurs d'auſſi bon cœur qu'il les débiteroit; il ne lui en

falloit pas davantage , pour le faire marcher : les Dames le reçurent fort gratieusement , le Comte de Caprara lui avoit si bien dépeint Madame de Clairville, qu'il n'eut pas de difficulté à la démêler ; ses manieres évaporées étoient trop differentes de celles de Mesdemoiselles de la Charce , pour s'y méprendre : les dernieres avoient un air noble & modeste , qui inspiroit le respect & la retenue, celui de Madame de Clairville promettoit peutêtre plus de liberté qu'elle n'en auroit donné véritablement. Le Comte de Velsbergt s'attacha donc à lui faire sa cour , elle ne le rebuta point, quoiqu'elle ne laissât pas d'agasser de tems en tems le Comte de Caprara ; on joua comme à l'ordinaire, la promenade suivit les jeux , cette journée ne déplut point au Comte de Velsbergt , mais Caprara

ne fut pas plus heureux qu'il l'avoit été jusqu'ici, il ne se présenta aucunes occasions qui lui permit d'entretenir Mademoiselle de la Charce ; il s'imagina qu'une partie de campagne pourroit lui fournir plus de commodité pour parvenir à ce qu'il desiroit ; dans cette vûë il proposa un jour à Monsieur & à Madame de la Charce d'aller voir le Château & les Jardins de Saint-Cloud, & de trouver bon qu'il leur donnât à souper en ce lieu. Ils ne voulurent point refuser une personne à qui ils avoient tant d'obligations; les services essentiels qu'ils en avoient reçûs avoient donné occasion à la connoissance; & le merite reconnu de part & d'autre, avoit formé la liaison : ainsi la partie fut arrêtée pour le lendemain. Le Comte de Caprara demanda la permission d'augmenter la Compagnie par la présen-

ce d'un de ſes amis plus âgé que lui & que le Comte de Velsbergt, d'une humeur toute differente de celle du dernier ; il avoit des emplois conſiderables dans les Troupes de l'Empereur, la curioſité l'avoit amené à Paris comme les autres. Le Comte de Caprara l'engagea à être de cette promenade, dans la vûë qu'il étoit tel qu'il convenoit pour ocuper Monſieur & Madame de la Charce ; ainſi il ſe flatta de profiter de quelques momens de converſation avec Mademoiſelle de la Charce, laquelle ne marquoit ni empreſſement ni peines, pour les plaiſirs où on la menoit. Lorſque l'on fut dans les Jardins de Saint-Cloud, le Comte de Roſembourg s'attacha à cauſer avec Monſieur & Madame de la Charce, quoiqu'il n'eût aucune connoiſſance des deſſeins du Comte de Caprara, mais le ſé-

rieux de ce Seigneur s'accomn
doit mieux de l'âge du pere
de la mere, que de la jeun
du reste de la compagnie, il l
fit d'amples récits des Cam
gnes où il s'étoit trouvé cor
les Turcs & contre la Fran
cette matiere attiroit toute l'
tention de Monsieur de la Cl
ce, le Comte de Velsbergt
toit si bien emparé de Mada
de Clairville, que quelques p
jets qu'elle eut fait de ne
s'éloigner du Comte de Capr
il l'entraîna malgré toutes ses
positions où sa vivacité le conc
soit, ainsi le Comte de Capr
fut assez fortuné pour se trou
seul auprès de Mademoiselle
la Charce, pendant que Ma
moiselle d'Aleyrac à quel
pas d'eux paroissoit conside
des fleurs & des jets d'eaux.]
fin Mademoiselle, dit le Com
je trouve le moment que je

ſire depuis que j'ai l'honneur de vous avoir vûe, ils ſont ſi rares pour moi ces bienheureux momens, que vous ne ſçauriez ſans injuſtice deſaprouver, que je me hatte d'en profiter; ſi j'avois plus de tems, je commencerois par vous exagerer le parfait reſpect que j'ai pour vous, mes manieres ont dû vous en convaincre, mais elles ne vous ont pas encore fait connoître l'extrême paſſion que je ſens & que je ſentirai éternellement. A ces mots voiant que Mademoiſelle de la Charce rougiſſoit & vouloit retourner auprès de ſa mere, il la retint malgré elle, en continuant de cette ſorte : Ne vous offenſez point, Mademoiſelle, de l'aveu que je ſuis contraint de vous faire par la violence de mon amour, je n'ignore pas que je devois y apporter plus de précaution; les occaſions de vous entretenir ſont

ſi difficiles à rencontrer, que je n'ai pû reſiſter à celle qui ſe preſente, & que j'ai cherché avec tant de ſoin; j'ai fait parler mes yeux, les vôtres n'y ont point répondu, ou n'ont pas voulu paroître entendre leur langage. Que dois-je eſperer? que dois-je craindre? le bonheur & le malheur de ma vie dépendent entierement de vous, inſtruiſez-moi de ma deſtinée, je vous en ſupplie; je ſerois à vos genoux pour vous demander cette grace, ſi nous n'étions vûs de perſonne. Mademoiſelle de la Charce étoit ſi interdite, que le Comte auroit pû parler encore longtems, ſans qu'elle eût la force de l'interrompre; cependant s'appercevant qu'il attendoit ſa réponſe, elle fit un effort, & lui dit: Vous vous imaginez peutêtre, Monſieur, comme font la plûpart des jeunes gens, leſquels ſitôt qu'ils

ſe trouvent auprès d'nne perſonne de mon ſexe, croient que l'on eſt obligé de lui tenir des diſcours de galanterie ; s'il y en a de ce goût-là, ce n'eſt point du tout le mien ; ainſi vous pouvez tourner la converſation ſur un autre ſujet, celui-là m'eſt inconnu, & je veux reſter dans mon ignorance, contentons-nous de nous entretenir des beautés que ces lieux offrent à nos regards, ou laiſſez-moi rejoindre ma mere. Elle prononça ces mots avec un air ſérieux & reſervé, mais où il ne paroiſſoit point de ces coleres affectées qui ſe démentent ſouvent dans le même quart-d'heure. Je n'ai point l'opinion que vous vous figurez, répondit le Comte ; de plus je connois la difference que l'on doit faire de vous aux perſonnes ordinaires de votre ſexe, vous avez toutes les perfections que l'on lui attribuë,

mais vous n'en avez ni les défauts, ni les foiblesses ; mon cœur a été mis à plusieurs épreuves, je ne vous cacherai point que nombres de Dames ont essayé de vaincre son indifference sans y parvenir, il étoit reservé pour vous ; j'ai cru les premiers jours, malgré le penchant où je me sentois entraîné, que je pourrois en devenir le maître ; mais, Mademoiselle, plus j'ai l'honneur de vous voir, plus mon amour augmente, il est à présent soutenu par l'estime que ceux qui vous connoissent ne sçauroient vous refuser ; si vous pouviez pénétrer dans mon ame, vous découvririez que ma passion est digne de vous, & ne m'inspire aucun sentiment qui doive allarmer la vertu la plus austere : je borne tous mes desirs à celui de ne vous être pas indifferent. M'est-il permis de me flatter de ce bonheur ? il n'y

a rien au monde que je ne faſſe pour le mériter, vous êtes maîtreſſe de mon ſort, ma ſoumiſſion à vos volontés, ma foibleſſe, & mon reſpect ne pourront-ils toucher votre cœur? de grace ne me laiſſez pas plus longtems dans la cruelle incertitude que votre ſilence me cauſe. Je ne ſçaurois m'empêcher, reprit Mademoiſelle de la Charce, contrainte par ſon inclination, de ſentir toute la reconnoiſſance que méritent les ſentimens que vous voulez me perſuader que vous avez pour moi; j'aurois dû peutêtre vous marquer du dépit de me les avoir declarés ſi librement, mais je ne connois point ces détours, je fais cas de ce qui en vaut la peine; & s'ils ſont tels que vous me les dépeignez, les miens leur rendront juſtice, autant que mon devoir n'en ſera point bleſſé. Non, Mademoiſelle, repartit le

Comte, je fais trop de cas de la vertu qui brille en vous, pour porter mes desirs à aucune pensée qui la puisse offenser : si ma destinée dépendoit de moi seul, dès aujourd'hui avec votre approbation, j'aurois recours au credit de Monsieur votre Pere, pour me rendre le plus fortuné de tous les hommes : mais j'en ai un qui ignore ce que vous valez, il me faudra du tems pour l'en instruire, cependant soiez sûre que toute son autorité ne sera pas capable de me faire changer de dessein. Après cela, Mademoiselle, me refuserez-vous la permission non pas de vous aimer, car quelque absolue que vous soiez sur mon cœur, il n'est point en votre pouvoir de m'en empêcher, mais de vous en renouveller le souvenir toutes les fois que j'en aurai l'occasion, pour rendre mon bonheur complet ;

Permettez-moi de croire que je ne vous ſuis pas auſſi indifferent que le reſte du monde ; & ſi j'oſois, je vous prierois de me laiſſer flater que je ſuis plus heureux que vous ne me le dites. Vous demandez trop de choſes enſemble, interrompit Mademoiſelle de la Charce avec plus de douceur qu'elle n'en avoit marqué juſque-là, n'eſt-ce point aſſez de vous laiſſer parler, de vous écouter ſans chagrin, de ne vous point impoſer ſilence pour l'avenir ? du ſurplus, laiſſez-moi la maîtreſſe de mes ſecrets, ſans être diſſimulée. Je n'ai jamais aimé à faire des confidences, continua-t-elle en ſoûriant, on pénetre mes penſées, ſi on veut s'en donner la peine ; mais c'en ſeroit une grande pour moi, ſi j'étois obligée de les découvrir. Ah! Mademoiſelle, c'eſt tout ce que je ſouhaite, puiſque vous me permettez d'expliquer

vos ſentimens ; je vous avertis que je les tournerai, à mon avantage. Prenez garde, dit-elle, d'avoir trop de préſomption. J'aurai lieu, repartit le Comte, d'en avoir plus que perſonne, ſi ma fortune eſt telle que j'oſe m'en flater. Dans ce moment les douceurs que goûtoit le Comte par cette converſation, auſſi-bien que Mademoiſelle de la Charce qui n'y étoit point indifferente, furent interrompus par la pétulante Madame de Clairville ; quoiqu'elle fût accompagnée d'un homme auſſi turbulent qu'elle, le ſang froid du Comte lui plaiſoit encore davantage, elle s'imaginoit qu'il y auroit une gloire infinie à fondre la glace, dont elle croioit que ſon cœur étoit paitri ; puiſqu'il ne lui avoit pas dit la moindre galanterie, depuis qu'il la voioit, elle les aborda avec un air empreſſé en leur diſant : Vous

avèz grand besoin de notre secours pour animer votre conversation, je la crois bien serieuse & bien froide. La beauté de ce lieu, répondit Mademoiselle de la Charce, fourniroit dequoi parler aux gens les plus silencieux, aussi n'avons-nous pas cessé d'admirer tout ce qui se présente à nos yeux, & de donner à chaque chose la louange qu'elle mérite; comme le sujet est fort étendu, vous pouvez juger que nous n'avons pas été muets. On est bientôt ennuyé, repartit Madame de Clairville, de louer des choses inanimées, qui ne peuvent vous marquer de reconnoissance des éloges que vous en faites. Pour moi, ajouta-t-elle, si je dis une gracieuseté, je veux que l'on me la rende au double; ainsi je ne m'adresse qu'à ce qui a de la sensibilité. Puisque vous pensez de cette sorte, répondit le Comte

de Velſbergt, ne portez point votre encens ailleurs, rien n'approche de mon équité; dès que je ſerai ſûr de votre tendreſſe, la mienne la payera au centuple. Vous attendez, interrompit Madame de Clairville d'être convaincu de la poſſeſſion de mon cœur pour me donner le vôtre; nous ne ſommes pas encore d'accord, je prétens que vous faſſiez les avances, & vous n'aurez qu'à proportion de ce que vous mériterez. Sur ce pied-là, dit le Comte de Velſbergt, je ne ſuis point inquiet de mon bonheur: car ſi vous me rendez juſtice, vous ferez bien du chemin en ma faveur. La Compagnie qui s'étoit raſſemblée ne put s'empêcher de rire des ſaillies du Comte de Velsbergt; la nuit étant venue, on ſe rendit à la maiſon où on devoit ſouper: rien ne fut plus propre, plus magnifique, ni mieux

ſervi que le repas : mais ce qui ſurprit agréablement cette aſſemblée, ce fut d'entendre une ſimphonie charmante. Pendant le ſouper le Comte de Caprara eut la ſatisfaction de rencontrer ſouvent les yeux de Mademoiſelle de la Charce, où il ne remarquoit rien d'ennemi, ils commençoient à s'entendre ; ainſi au défaut des paroles, les regards tendres ne furent point épargnés. Madame de Clairville trouva cette journée admirable, de belles promenades, un grand diſeur de galanteries auprès d'elle, un feſtin ſuperbe ; une ſimphonie des plus délicates, & l'eſpérance de danſer : ſa vivacité ſur les plaiſirs l'obligeoit de préferer celui qu'elle déſiroit, à celui qu'elle poſſedoit ; ainſi elle voulut quitter la table plûtôt que l'on auroit fait, pour montrer qu'elle ſe tiroit légerement d'un menuet, elle prit le Comte de

Caprara, qui parut très-habile à cet exercice, aussi-bien que Mesdemoiselles de la Charce, & le Comte de Velsbergt. Le Comte de Rossembourg ne put se dispenser de soulager ces deux Cavaliers, qui avoient trois Dames, car Monsieur & Madame de la Charce formoient le corps des Spectateurs; on passa une partie de la nuit de cette façon, Madame de Clairville fut plûtôt lasse que rebutée; le Comte de Velsbergt lui prodigua ses douceurs, elle en parut contente; mais elle ne laissoit pas de donner une partie de ses attentions au Comte de Caprara, se flatant qu'il ne lui seroit pas difficile d'en amuser plusieurs à la fois; le Comte de Velsbergt étoit si occupé de lui-même, & l'amour dont il se vantoit lui donnoit si peu d'inquiétude, qu'il ne prenoit pas garde que le cœur de Madame

de Clairville n'étoit pas tout entier pour lui. Mademoiselle de la Charce remarquoit mieux les actions de la veuve, elle en dit même quelques paroles au Comte de Caprara, mais d'une maniere si reservée, qu'il paroissoit y avoir plus de plaisanterie que de jalousie dans ses discours. Le Comte y répondit de façon qu'il ne devoit lui rester aucun soupçon ; ses manieres avec Madame de Clairville étoient bien capables de les détruire entierement, s'il lui en étoit resté. Lorsque l'on croyoit de monter en carosse, on servit un dejeuné qui répondoit au reste de la Fête ; ensuite on dit à Monsieur de la Charce, que son Carosse étoit rompu, qu'il ne pouvoit le remener à Paris. Il parut d'abord chagrin de ce contretems, puis il fit reflexion que ces Messieurs qui en avoient un, seroient assez polis pour vou-

loir bien le prêter aux Dames ; i ajoûta que si-tôt qu'elles seroien chez elles, elles en renvoyeroien un autre, & qu'en attendant ils au roient tous trois le plaisir de voi lever l'aurore dans les beaux jar. dins où ils s'étoient promenés Monsieur, dit un des gens qu étoit instruit par le Comte de Ca prara, celui de ces Messieurs n'es pas en meilleur état que le vô tre. Comment donc, interrompit Monsieur de la Charce, faudra t-il que nous restions ici ? On y a pourvû, continua le même Do. mestique, la nuit est claire & cal. me, il y a un batteau qui vous attend. C'est quelque chose, ré. pondit Monsieur de la Charce ; mais quand nous serons au Port, ajouta-t-il, nous n'irons pas à pied jusques là où nous logeons. Vous n'attendrez pas longtemps des voitures, poursuivit l'homme qui avoit parlé, songez seulement à

gagner le batteau. Ce conseil fut suivi, on prit le chemin de la Riviere : mais en approchant on vit un spectacle qui surprit extrémement la Compagnie, c'étoient deux batteaux si bien illuminés, que le soleil n'auroit pû les rendre plus brillans; les Bateliers qui présenterent la main aux Dames pour y entrer, avoient des habits blancs, garnis de rubans bleux; le Comte de Caprara ayant découvert que cette couleur plaisoit à Mademoiselle de la Charce, préferablement à toutes autres; les bonnets étoient de même : ces batteaux étoient tapissés proprement, & remplis de sieges commodes, avec beaucoup de carreaux; on plaça les Musiciens dans le second batteau. Lorsque Monsieur de la Charce vit cet arrangement, & la maniere galante dont on remenoit cette illustre troupe à Paris; Ah! dit-il

en riant, je commence à m'apercevoir qu'il ne m'en coûtera pas beaucoup d'argent pour faire raccomoder mon Carosse. Monsieur, continua-t-il s'addressant au Comte de Caprara, c'est aux Dames à vous marquer leurs reconnoissances des plaisirs que vous leur procurez, & tous ensemble nous ne pouvons assez admirer une Fête aussi-bien ordonnée que celle-ci. En mon particulier, je vous en rends mille graces, si j'étois une jeune & belle Dame, je craindrois que mon cœur ne pût resister à des manieres si galantes. Madame de Clairville, poursuivit Monsieur de la Charce, prenez garde au vôtre, pour peu qu'il soit susceptible, tout ceci est bien capable de l'ébranler. Hé! croyez-vous, interrompit-elle, que l'on seroit blamable, de se rendre à de pareilles choses, surtout lorsque

l'Auteur a autant de mérite que nous en connoiſſons au Comte de Caprara ?Qu'entens-je, s'écria le Comte de Velsbergt, s'adreſſant à la veuve ; avez-vous oublié que je ſuis ici, & que vous m'avez promis de rendre juſtice au parfait amour que je ſens pour vous ? la lueur de quelques bougies qu'il eſt aiſé d'eteindre, & le ſon de pluſieurs inſtrumens qu'une petite fêlure peut empêcher de raiſonner, doivent-ils un moment vous déranger du deſir de poſſeder un cœur auſſi ſolide que celui que je vous ai donné depuis quelques jours, & que je ferois tout mon poſſible pour reprendre, ſi vous ne le ménagez pas avec le ſoin qu'il doit l'être ? Ce preſent, répondit Madame de Clairville, doit-il m'empêcher d'accorder mon admiration à ce que j'en trouve digne ? Pour l'admiration, paſſe, reprit le Comte

de Velsbergt, c'eſt un mouvement qui ne frape que l'eſprit : mais je vous prie, Madame, que ceux qui ont rapport à la tendreſſe ſoient reſervés pour payer la mienne; vous n'en ſerez pas quitte à bon marché, car je ſçai mieux aimer que qui que ce ſoit. Tout le monde éclata de rire du diſcours du Comte de Velſbergt; il en tint nombre de ſemblables où la Normande répondit ſur le même ton; ainſi le voyage ſe fit très-agréablement, le temps étoit beau & doux, & la ſimphonie qui ne ſe donna pas un moment de relâche, merveilleuſe. Le Comte de Caprara eut la joie de parler pluſieurs fois à Mademoiſelle de la Charce, ſans qu'il parût qu'elle eut plus de part à ſes ſoins que le reſte de la Compagnie : il en reçut des réponſes avantageuſes à ſon amour, ce qui mettoit ſon âme dans une ſi-

tuation si gracieuse, qu'il y avoit longtemps qu'il n'en avoit senti une pareille.

Le Comte de Rossembourg continuoit de conter ses prouesses guerrieres à Monsieur de la Charce qui l'écoutoit avec plaisir; le chemin parut trop court à cette belle Troupe, quoique l'on eût recommandé aux Bateliers d'aller fort lentement, & qu'ils l'eussent executé avec régularité: mais le temps passe vîte lorsqu'il paroît agréable. Ainsi on arriva à Paris plûtôt que l'on auroit voulu; en quittant les batteaux, on trouva les carosses que l'on avoit laissé à S. Cloud, en aussi bon état que Monsieur de la Charce l'avoit pensé, lorsqu'il avoit vû l'ajustement des batteaux. La Compagnie se separa après avoir fait au Comte de Caprara les complimens que méritoient les plaisirs qu'il leur avoit procurés,

& chacun alla se coucher.

Lorsque Mademoiselle de la Charce & Mademoiselle d'Aleyrac furent sans témoins, la derniere prit la parole & dit : Hé bien, ma sœur, voudriez-vous encore habiter les steriles montagnes de Dauphiné? Mademoiselle de la Charce ne répondit que par un souris ; il me semble, continua la Cadette, que le monde ne vous fait plus tant d'horreur, & que vous avez moins d'empressement de quitter cette Ville, que vous n'en marquiez il y a quelques jours ; il est vrai que les amusemens de cette journée sont bien capables de dégouter de la solitude ; je ne sçai même si celui qui a paru le moins vif, n'est point celui qui vous a plû davantage. La promenade, ajouta-t-elle, est un plaisir tranquile ; cependant je me suis imaginé que celle des Jardins de Saint-Cloud ne vous

avoit pas été indifferente. Je vous avouerai, répondit Mademoiselle de la Charce, que de cette promenade dépendra le bonheur ou le malheur de ma vie ; je suis aimée du Comte, ma chere sœur ; après les sentimens que vous avez malgré moi démêlés dans mon cœur pour lui, je ne vous cacherai point la satisfaction que me cause sa tendresse, si elle est telle qu'il me l'a voulu persuader ; rien n'égalera ma felicité, s'il ressemble à la plûpart des hommes, & qu'il devienne infidele ; je sens bien que je ne pourrois m'en consoler & qu'il me seroit impossible d'imiter son inconstance. Ne vous fatiguez pas, répondit Mademoiselle d'Aleyrac, à prévoir des maux qui n'arriveront point, vous n'inspirez pas de médiocres passions, l'exemple du Marquis de Cremieux le prouve assez par malheur pour lui,

le moment de votre ſenſibilité n'étoit pas arrivé, je vois que l'on ne peut aller contre ſon étoile, je ſouhaite que la vôtre vous conduiſe à un port fortuné, je croi que vous êtes délivrée de l'inquiétude que vous cauſoit Madame de Clairville. Je ne ſuis pas aſſez injuſte, dit Mademoiſelle de la Charce, pour conſerver des ſoupçons mal fondés ; le Comte a trop de ſolidité pour penſer à une perſonne qui en montre ſi peu. Je le crois comme vous, interrompit Mademoiſelle d'Aleyrac, mais prenez garde qu'elle ne s'intereſſe plus à lui, qu'il ne vous ſeroit utile à l'un & à l'autre ; car malgré ſon air évaporé & les vivacités du Comte de Velſbergt, il me ſemble qu'elle fait plus d'attention aux actions & aux paroles du Comte de Caprara, qu'il ne convient à une humeur telle que la ſienne nous

oît : les coquettes ne veulent
n perdre, elles disent que un
un font deux, lorsqu'elles se
ient déchues de leurs préten-
ions ; leur vengeance va plus
oin que celle des personnes qui
veulent paroître prudentes ; celle-
ci sacrifie leurs ressentimens à la
modération que doit inspirer cet-
te vertu, mais les étourdies ne
suivent que leurs premiers mou-
vemens ; ainsi prenez vos précau-
tions, & souvenez-vous qu'elle est
Normande, Nation qui a la ré-
putation d'être fertile en artifice
& en dissimulation, & qui met
tout en usage pour parvenir à ses
fins : il faut donc éviter qu'elle ne
découvre la bonne intelligence
que j'imagine qui va regner en-
tre vous & le Comte. Vous croiez
bien, repartit Mademoiselle de la
Charce, que je ne me livrerai pas
assez à mon inclination, pour la
laisser pénetrer : outre les raisons

qui regardent la veuve, je dois ménager mon pere, ma mere, le public & l'estime du Comte : ainsi, ma sœur, quoique j'aime, vous ne devez pas craindre que je m'éloigne un moment des regles de mon devoir & de la vertu, dont je ferai toûjours profession. Je n'ai aucuns soupçons sur ces choses là, répondit Mademoiselle d'Aleyrac, il ne s'agit que d'éviter les yeux de la veuve, de crainte qu'elle ne connoisse vos sentimens, & ceux du Comte ; car je me figure qu'elle en auroit bientôt divulgué le sécret qu'il est essentiel de cacher, tant par rapport à vous, que parce que le mystere est un des agrémens de l'amour, à ce que j'ai oui dire. Puisque vous sçavez que je suis peu instruite sur cette matiere, je souhaite, reprit Mademoiselle de la Charce, que vous vous en teniez à la Theorie, étant persuadée que si

la pratique a quelques douceurs, elles sont mêlées de bien des amertumes: cependant si le moment que l'on ne cherche point arrivoit, contez sur moi comme je conte sur vous. J'espere, répondit Mademoiselle d'Aleyrac, que je ne fatiguerai point votre esprit par mes confidences, la lecture jusques ici me tient lieu de tout; je ne me sens pas de disposition à voir changer mon goût, & j'en ai encore moins d'envie.

Les Dames furent si tard au lit, qu'elles ne virent personne ce jour-là, le lendemain les trois Allemands ne manquerent pas de venir; comme la Compagnie étoit nombreuse, on fit une partie de Bassette, afin que personne ne demeurât inutile; le Comte de Caprara trouva moyen de se placer auprès de Mademoiselle de la Charce, malgré tous les mouvemens que se donna la Nor-

mande, pour que tous les
ſieurs ne fuſſent occupés que
le. Mademoiſeile d'Aleyrac
lant ſe divertir par une petite
lice ſe mit à l'autre côté du C
te : ainſi Madame de Clai
fut obligée de s'en tenir au C
te de Velſbergt qui auroit
à pluſieurs autres moins vives
celle ci. Le Comte de Cap
n'eut pas beaucoup d'occaſic
parler à Mademoiſelle de la C
ce, devant tant de témoins :
le peu qu'il lui dit fut reçû
ne maniere ſi gracieuſe, &
y répondit d'un air ſi tenc
qu'il eut lieu d'être ſatisfait
pendant deſirant de s'aſſurer
vantage de ſon bonheur, lorſ
fut ſeul, il ſe détermina de
écrire & de lui rendre lui-m
ſon billet, n'oſant s'en fier à
ſonne, de crainte de lui dépla
la premiere fois qu'il ſe trou
portée de lui donner, il lui

Voilà un papier qui ne regarde que vous, ainſi n'en faites part à perſonne. Elle balança un inſtant à le prendre, pendant lequel il lui ajoûta: Vous n'y verrez rien de nouveau, ainſi ne le refuſez pas; ſi je ſçai ce qu'il contient, reprit-elle en ſoûriant, il eſt donc inutile que je le liſe. Il y a des circonſtances, répondit le Comte, que vous pouvez ignorer, & dont il eſt à propos que vous ſoiez inſtruite. Voions donc, dit Mademoiſelle de la Charce, ſi cet écrit me rendra bien ſçavante; puis le mettant dans ſa poche, je prévois, continua-t-elle, que mon ignorance durera toute la journée, & que je ne pourrai me rendre habile que lorſque je ſerai retirée dans ma chambre. Le Comte fut charmé du ſuccès de ſon entrepriſe, Mademoiſelle de la Charce n'eut aucunes impatiences, tant qu'il étoit pré-

ſent: mais ſi-tôt qu'il fut ſorti, elle alla ſe renfermer pour ouvrir le billet qu'il lui avoit donné où elle trouva ces paroles.

Le Comte de Caprara à Mademoiselle de la Charce.

» Je voudrois vous dire à tous les
» momens, que jamais paſſion n'a
» égalé celle que je ſens pour vous:
» mais nous avons tant de ſurveil-
» lans, qu'à peine oſai-je donner à
» mes yeux la liberté de vous en
» aſſurer; ne trouvez donc pas mau-
» vais que je prenne celle de vous
» jurer une conſtance & une fideli-
» té à toutes épreuves; ne me re-
» fuſez pas quelques mots, Made-
» moiſelle, qui me flatent d'un re-
» tour digne de mon amour, vous
» m'avez laiſſé entrevoir des mar-
» ques de bonté que j'eſpere de mé-
» riter; continuez les, en répondant
» comme je le deſire, à une ten-
dreſſe

dresse qui durera autant que la « vie du Comte de Caprara. «

Mademoiselle de la Charce ne trouva aucun sujet de se plaindre dans ce Billet, elle avoit permis au Comte de l'aimer & de lui dire, elle ne lui avoit pas même défendu de se flatter de la rendre sensible ; ses sentimens étoient élevés, & son ame avoit trop de grandeur, pour être capable de détours: elle avoit reconnu qu'un ascendant dont elle n'avoit pû être maîtresse, l'entraînoit à aimer le Comte ; elle ne lui trouvoit nulle maniere qui pût blesser sa vertu ; & renonçant à toutes les fausses finesses des femmes ordinaires, elle résolut de répondre au Comte selon son cœur, sans pourtant diminuer en rien des devoirs qu'elle s'étoit prescrits. Le premier jour qu'il vint chez elle, elle glissa adroitement sa réponse dans sa main ;

F

il ne put malgré les témoins s'empêcher de la porter à sa bouche, en lui rendant graces de cette faveur par des regards très-passionnés & très tendres, où sa joie étoit vivement dépeinte; il abregea sa visite le plus promptement qu'il lui fut possible. Le Jardin de Luxembourg étoit si près de l'Hôtel de Tours, qu'il crut qu'il n'y avoit pas d'endroit plus à portée de satisfaire son impatience, & s'y fit donc conduire, & chercha les lieux les plus deserts, pour ouvrir le papier qu'il avoit reçû. Il contenoit ces mots:

Mademoiselle de la Charce au Comte de Caprara.

» J'ai lû votre Billet avec plaisir
» la sincerité de cet aveu ne vou
» paroîtra t il point trop libre
» j'aurois peutêtre dû faire plus
» difficulté à le recevoir, mais
»

ſortes d'artifices ne conviennent " point à mon humeur : vous m'a- " vez paru digne de mon eſtime, " je vous l'ai accordé & je perſe- " vererai dans ces ſentimens, au- " tant que je croirai que vous ſon- " gerez à les meriter. „

Le Comte baiſa mille fois ces lignes avec des tranſports difficiles à exprimer, il voyoit un génie ſi ſuperieur à celui des autres femmes, dans toutes les manieres de Mademoiſelle de la Charce, qu'il ne pouvoit aſſez rendre graces à ſon étoile, de l'avoir conduit dans les lieux où il avoit eu le bonheur de la connoître : ſa ſatisfaction étoit complette, lorſqu'il s'imaginoit qu'il ne lui étoit pas indifferent ; car malgré la reſerve de Mademoiſelle de la Charce, il ne pouvoit douter que ſon amour ne lui fût agréable dans ſes épanchemens de joie ; il ſe promit de l'aimer

avec une fidelité égale à
tendresse qu'il sentoit.

Mademoiselle de la Ch
ne fit point un mystere à M
moiselle d'Aleyrac, du Bille
Comte, & de la réponse qu
avoit faite, en lui disant : Je
sçai, ma sœur, si vous ne trou
rez point que j'ai été trop v
la dissimulation est si peu de
goût, que je n'ai pû resiste
plaisir que m'a causé l'assura
de l'amour du Comte en c
occasion, comme en toutes
autres ; je ne veux rien avoi
caché pour vous, vous êtes
dente & sage, votre cœur es
bre ; ainsi je vous prie d'exam
mes actions, s'il y en a quelq
unes qui vous paroissent s'
gner tant soit peu des regles
l'exacte bienséance ; ne me
nagez point, corrigez-moi je
prie, je recevrai vos avis avec
cilité. Vous êtes née, répo

Mademoiselle d'Aleyrac, avec des sentimens si bons & si nobles, que vous n'avez pas besoin de surveillante, étant persuadée que vous n'en trouveriez aucune aussi rigide que vous même. La bonne opinion que vous me marquez, repartit Mademoiselle de la Charce, tire sa source de l'amitié que vous avez pour moi, aussi n'ai-je pas assez de présomption pour me flatter de mériter les louanges que vous me donnez; je vous réïtere la priere de ne me point abandonner à ma propre conduite. Ces deux aimables personnes se dirent encore beaucoup de choses semblables, où les assurances de tendresse ne furent point épargnées, ni de part ni d'autre.

Lorsque le Comte arriva, Madame de Clairville étoit occupée dans son appartement à recevoir des Normands, & Madame de la Charce entretenoit des gens

qui l'étoient venu voir ; ainsi
Comte trouva le moyen de joi
dre Mademoiselle de la Chai
dans un coin de la Chambre,
il lui dit avec un air passionn
Quelle grace n'ai-je point à vc
rendre, Mademoiselle ! je ba
à tous les momens de la jourr
le charmant billet que j'ai reç
c'est mon trésor, je n'en posse
aucun, que je n'abandonnasse
lontiers pour conserver celui
me vient de vous : que ne m'est
permis de vous marquer l'éte
duë de ma reconnoissance ! vo
verriez qu'elle égale le bienf
qui me comble de joie. Vo
exaltez trop, répondit Ma
moiselle de la Charce, une cl
se qui n'en vaut pas la peine,
vous me ferez appercevoir,
je devois apporter plus de faç
avant que de me résoudre si
sement à vous écrire, qu'il fall
vous laisser souhaiter quel

tems une réponſe. Je ne connois point, pourſuivit-elle, ces manieres miſterieuſes, je ſuis très-naturelle, & agis de même ; s'il eſt vrai que mon billet vous faſſe autant de plaiſir que vous le dites, je ne me repens point de l'avoir écrit, & je ferai toûjours ce qui me ſera poſſible, ſans bleſſer ma vertu, pour vous donner quelques ſatisfactions. Après des paroles ſi obligeantes, interrompit le Comte, je n'ai plus qu'une grace à deſirer, pour avoir la joie de les entendre répeter quelquefois ; donnez-moi le moyen de pouvoir vous entretenir ſans témoins, voici la premiere que je peux vous parler, avec un peu de liberté : mais ce n'eſt point aſſez, je n'oſe me jetter à vos pieds ; quoique mon amour & mes tranſports m'empreſſent à chaque moment, je ne les contraindrois point ſi nous étions ſeuls. A ces

mots, Mademoiſelle de la Charce prit un air très ſérieux, & lui dit; Ah Comte, vous abuſez de mes bontez, vous comptez ſans doute ſur une facilité qui ſeroit fort condamnable, ſi j'étois capable d'avoir une pareille complaiſance: que penſeriez-vous de moi? quoi vous voudriez exiger des têtes à êtes? ſi vous n'êtes pas content de ce que j'ai fait pour vous juſques ici, vous êtes trop mal-aiſé à contenter, pour que je vouluſſe entreprendre de remplir vos deſirs; je vous déclare que ſi vous en avez de contraires à l'auſtere devoir dont je ne m'éloignerai jamais, quoique je vous aime (car je veux bien vous en faire l'aveu); s'il n'eſt pas en mon pouvoir de ceſſer de vous aimer, je ſerai la maîtreſſe de ceſſer de vous voir. Je n'ai jamais eu, interrompit le Comte avec un ton ſoumis, la moindre penſée qui pût vous of-

fenser ; je vous ai déja dit que si ma fortune vous semble digne de vous, je ne la partagerai point avec d'autres, & je trouverai ma felicité préferable à celle des plus grands Monarques. Ces paroles ramenerent la douceur dans les yeux de Mademoiselle de la Charce, il lui jura que son respect égaloit son amour ; enfin il fit si bien qu'il calma le dépit que sa demande avoit fait naître dans l'esprit de cette personne.

Dans ce moment Madame de Clairville entra, suivie du Comte de Velsbergt, lequel ne la quittoit gueres, soit qu'il trouva son humeur convenable à la sienne, ou qu'il sentit plus d'inclination pour elle que pour toutes les autres femmes, qu'il avoit pratiqué depuis qu'il étoit à Paris. Cette Veuve qui n'étoit pas capable de reflexions ni de ménagemens, avança promptement à l'endroit

où étoit le Comte de Caprara; ſur le cœur de qui elle avoit toûjours eu de grandes prétentions. Corrigez votre parent, lui cria-t-elle, il a dit des choſes devant mes compatriotes, dont une perſonne plus ſcrupuleuſe que moi ſe ſeroit fort ſcandaliſée. Quoi! reprit le Comte de Velſbergt, parce que je vous ai aſſuré hautement que je vous aime, que j'ai ajoûté que je vous aimerai toûjours, & que je compte que vous ne pouvez pas vous diſpenſer de m'aimer, je merite des reprimandes? Eſt-ce que les Normands n'entendent pas ce langage? ſuis-je blamable de ce que leur préſence me paroiſſoit ennuieuſe, & que j'ai dit tout ce que j'ai cru capable de vous en défaire? Et même pourſuivit-il, s'adreſſant à Madame de la Charce, j'ai pris la liberté de me ſervir de votre nom, pour congedier ces Pro-

vinciaux, affirmant que vous attendiez avec impatience Madame de Clairville, pour commencer votre partie de jeux, & que vous m'aviez ordonné de la presser de venir contribuer à votre amusement. Monsieur, répondit Madame de la Charce, mon nom est toûjours à votre service dans les occasions où il s'agira de vous procurer le plaisir d'être auprès de cette aimable Veuve sans fâcheux. Mais à vous entendre, reprit Madame de Clairville parlant au Comte de Velsbergt, vous feriez croire que vous êtes jaloux; Ah! pour cela non, interrompit le Comte, la jalousie est une passion trop inquiette, pour un homme de mon humeur; je connois fort l'amour, je ferois des commentaires sur toutes les délicatesses qui l'accompagnent, mais je ne mets en pratique que ce qu'il a de doux & de gracieux, ayant

plaiſir, le veritable amour n'eſt jamais ſans quelques méfiances. Cependant le Comte de Caprara recevoit avec tant de froideur tous les diſcours de cette Veuve; qu'elle n'avoit pas lieu d'en avoir le moindre ombrage, ni la Veuve de ſatisfaction; mais elle étoit ſi diſſipée, qu'elle ne s'appercevoit pas encore de la véritable cauſe de l'indifference de ce jeune Seigneur.

On ſe diſpoſoit dans ce tems-là pour le voyage de Fontainebleau; le Duc de Paſtrane Grand d'Eſpagne avoit apporté la procuration du Roi ſon maître, pour la célébration de ſon mariage avec Mademoiſelle; tout le monde ſe faiſoit un grand plaiſir de voir cette Fête; la Princeſſe qui y avoit le plus de part étoit la ſeule qui la regardoit approcher avec douleur, rien n'égaloit celle qu'elle ſentoit d'être obligée de

quitter ce Royaume ; une des plus belles Couronnes de l'Univers, qui lui étoit destinée, ne l'auroit pas tentée, si on avoit voulu la laisser en France avec une fortune médiocre, par l'attachement qui la lioit aux personnes qui composoient l'auguste Maison dont elle sortoit ; mais tout le monde sçait assez l'affliction qu'elle marqua en partant, sans que je m'étende sur ce sujet, d'autant qu'il n'a pas de rapport au mien.

Mademoiselle de la Charce auroit bien voulu que Madame de Clairville n'eût point été de leur compagnie pour aller à Fontainebleau, elle craignoit que par la suite elle ne découvrît l'intelligence qui étoit entre elle & le Comte, & qu'elle ne fût exposée à quelques mauvais tours de la part de cette femme ; cependant Madame de Clairville s'é-

toit si bien ancrée auprès de Madame de la Charce, qu'elle ne faisoit pas un pas sans elle, s'y étant accoûtumée, comme si elle étoit sa troisiéme fille ; ainsi il fut resolu qu'elle seroit du voyage, & même dans leur carosse. Mademoiselle de la Charce en dit son sentiment au Comte, ils convinrent ensemble de prendre toutes les précautions possibles, pour ne lui donner aucuns soupçons, & pour lui ôter l'esperance de pouvoir s'en faire aimer, afin que n'ayant plus de prétentions sur son cœur, elle eût moins d'attention à examiner sa conduite.

Il ne se passa rien de particulier le tems que l'on resta à Paris ; enfin le jour fut pris pour se rendre à Fontainebleau, où le Roi étoit déja. Le Comte de Caprara, le Comte de Velsbergt & le Comte de Rosembourg, vi-

rent les Dames la veille. La partie étant faite de partir tous, le même jour, ils conclurent qu'ils ſe trouveroient à Eſſonne & dineroient enſemble; le Comte de Caprara ne voulant pas manquer une occaſion de paroître galant en general, & tendre & ſoigneux en particulier à Mademoiſelle de la Charce, envoya dès le ſoir proviſion de tout ce qu'il y avoit de mets plus nouveaux & plus exquis pour leur diner; il n'oublia pas une troupe de Muſiciens, ayant remarqué que celle de Saint Cloud avoit été du goût de la perſonne qu'il aimoit, & contant que c'étoit un amuſement agréable pendant le repas. Ces Meſſieurs ſe mirent en chemin avant les Dames, ils donnerent une place dans leurs caroſſes à Monſieur de la Charce: lorſque les Dames arriverent, ils ſe préſenterent pour leur donner

la main, & les conduisirent dans une chambre où il y avoit des lits accommodés le plus proprement que l'on avoit pû en pareils lieux, en cas qu'elles eussent envie de se reposer : mais Madame de la Charce dit que la Compagnie étoit trop bonne, pour perdre à dormir le tems que l'on pouvoit passer avec elle. En attendant le diné, on fit une partie de Bassette ; lorsque l'on se mit à table, tout le monde fut surpris de voir un repas des plus propres, des plus abondans & des plus magnifiques ; Monsieur de la Charce pensa en lui même qu'il en seroit pour une somme considerable, puisque sa suite étoit nombreuse ; s'il avoit prévû la prodigalité de ce festin, avant que l'on le servit, il auroit fait un tour dans la cuisine pour la modérer. L'étonnement de la troupe redoubla, lorsque l'on entendit une

ſimphonie-très agréable, il fut aiſé de s'imaginer que ce n'étoit pas le maître du logis qui prenoit tant de ſoin de régaler ceux qui paſſoient chez lui. Monſieur de la Charce dit en s'addreſſant aux Allemands : Meſſieurs, vous avez plus de part que moi aux plaiſirs que nous goûtons ; je ne ſuis pas aſſez jeune pour être galant : de plus, des quatre Dames qui ſont ici, il y en a trois qui ne m'inſpireroient point le deſir de donner des Fêtes ; ainſi mes galanteries ne pourroient regarder que Madame de Clairville, mais je n'ai pas aſſez de préſomption pour attaquer une place qui ſeroit défendue par un Cavalier de l'âge & de la figure du Comte de Velsbergt : je ne m'aviſerai donc point de marcher ſur ſes briſées, ni de lui diſputer un cœur auquel il croit avoir droit de prétendre. A qui eſt-ce donc

que les Dames doivent rendre graces d'un amusement si gracieux, poursuivit-il ? quoi ! personne ne répond. Le Comte de Velsbergt étoit trop grand parleur pour garder un aussi profond silence que ses amis. Il n'importe, dit-il, de quelle part que vienne ce divertissement, profitons-en, & que ma belle Veuve m'en sache gré ; je veux bien prendre la chose sur mon compte, la Musique inspire la tendresse. Ne sentez-vous pas redoubler la vôtre pour moi, continua-t-il en s'adressant à elle. Je ne sçai, répondit la Veuve ; car on dit que les choses qui sont à leurs perfections ne peuvent augmenter, il me semble que vous êtes si persuadé de mon penchant pour votre mérite, que s'il est au point que vous le pensez, il ne peut aller plus loin. Il est vrai, reprit le Comte de Velsbergt, que j'en suis assez content, il n'y

a qu'à perſeverer. Le Comte de Caprara qui ne cherchoit point à s'attirer des complimens de reconnoiſſance de l'Aſſemblée, fut charmé des paroles du Comte de Velſbergt, parce qu'elles abregeoient la curioſité de la Compagnie, & laiſſoient la choſe indéciſe; il n'y eut que Mademoiſelle de la Charce qui ne prit point le change, elle conclut que ſon Amant ſeul étoit capable d'en uſer de cette maniere; pluſieurs regards même lui avoient éclairci cette verité, qui ne fut plus douteuſe pour elle, lorſqu'il put s'en approcher un moment, un ſouris d'approbation fut l'unique remerciment qu'elle put lui faire dans cet inſtant, mais elle ſentoit un plaiſir infini de la façon gracieuſe dont il s'y prenoit pour lui prouver ſon amour; elle n'étoit point inſenſible à toutes ſes attentions, elle s'attacha même

avec plus d'empressement qu'elle n'avoit encore fait, à trouver les moyens de lui parler sans donner de soupçons de son destin: elle changea plusieurs fois de place, sur le prétexte de la chaleur, pendant que l'on étoit occupé à écouter la simphonie. On ne se méprend point aux choses que l'on voit, lui dit Mademoiselle de la Charce avec un air doux, il n'y a que vous qui puisse penser & executer aussi galamment; mais Comte, c'en est assez, je suis contente de votre cœur, je n'ai pas besoin de nouvelles assurances pour me convaincre; ainsi retranchez toutes ces agréables Fêtes; qui pourroit faire imaginer aux autres ce qui les cause, & la part que je dois y prendre? Cette petite Musique, reprit le Comte, ne mérite pas le cas que vous en faites, trop heureux si pendant qu'elle vous amuse, elle
vous

vous inſpire un retour conforme aux ſentimens de reſpect & d'amour dont celui qui en eſt l'auteur eſt penetré. Les miens doivent vous ſatisfaire, répondit-elle, je vous avouerai même que je ſuis étonnée du progrès que vous avez fait ſur mon cœur, mon indifference a été miſe à pluſieurs épreuves, je la croiois invincible, mais votre préſence m'a détrompée, vos manieres me font eſperer que je n'aurai pas lieu de la regretter. Non, Mademoiſelle, interrompit le Comte, vous me trouverez éternellement tendre, ſoumis & fidele ; je vous dirai même qu'il y a de la conformité à nos deſtinées, ma liberté a été attaquée comme votre indifference, je l'ai conſervée juſqu'au moment que je vous ai vûë, je vois que c'étoit un ſacrifice qui vous étoit réſervé, & que je vous fais du meilleur de mon cœur ; rece-

vez-le, s'il eſt poſſible, avec qu
que plaiſir. Je vous en ai aſſez c
reprit Mademoiſelle de la Ch:
ce, pour vous prouver que je f
cas de ce qui vient de vous : m
je veux exiger des marques
cette ſoumiſſion, dont vous ven
de vous vanter ; je ne conn
de vous & de votre vie, que
que j'en ai vû, je vous deman
un récit ſincere de tout ce
vous eſt arrivé avant que je v
connuſſe : ſi vous avez la mê
curioſité ſur ce qui me regard
quoiqu'il n'y ait rien d'extra
dinaire, je vous inſtruirai
mon ſort. Vous ſerez obéie,
pondit le Comte, mais il fa
prendre un tems où je pour
vous entretenir avec un peu p
de liberté ; car quoique je n'a
pas eu des avantures fort par
culieres, il faudra pourtant pl
de momens que nous n'en po
vons avoir aujourd'hui en cet

oit. Madame de Clairville in-
rrompit nos amans qui se joigni-
nt au reste de l'assemblée.
onsieur de la Charce sortit
ur aller compter avec l'Hôte,
quel suivant l'ordre qu'il en
oit reçû, dit d'un air gogue-
rd que l'on ne payoit point
ez lui, qu'il n'y avoit aucun
mme de sa profession si gene-
ux, qu'il régaloit magnifique-
ent, donnoit des concerts, &
prenoit point d'argent. Mon-
ur de la Charce s'imagina que
personnage étoit fol, deman-
à parler à celui qui gouver-
it l'Hôtellerie; tout le monde
i répondit qu'il n'y en avoit
int d'autres. Quoi! dit-il, cette
aison est conduite par un hom-
e qui a perdu l'esprit, puisqu'il
veut point d'argent. Je ne vois
s, poursuivit-il avec chagrin, où
la plaisanterie, je veux payer;
nsi voilà, c'est parler raison, &

il faut que l'on me réponde de même. Il eut beau dire, il ne put tirer autre chose de ceux qui l'écoutoient; il retourna donc dans la chambre en grondant, & conta son avanture, disant que la tête avoit tourné aux gens de ce logis, qu'ils prenoient tous le parti d'un fol qui faisoit le magnifique, apparemment que sa manie consiste à se croire un puissant Empereur. Les Allemands voulurent avoir leur part à ce divertissement, le Comte de Caprara qui sçavoit mieux que personne de quoi il étoit question, ne laissa pas de les suivre, pour persuader qu'il l'ignoroit. L'Hôte persista toûjours sur le ton comique, à refuser tout ce que l'on lui offrit, vantant continuellement la noblesse de son ame; mais malgré les louanges qu'il se donnoit, on ne laissa pas de soupçonner un des Allemands de cet-

te galanterie, les jugemens tomberent ſur le Comte de Velſbergt, on s'imagina que c'étoit pour prendre ſa revanche de la Fète que le Comte de Caprara avoit donné à Saint Cloud; la maniere aiſée dont il recevoit les complimens que l'on lui faiſoit ſur ce ſujet, étoit un divertiſſement pour Mademoiſelle de la Charce & pour le Comte de Caprara qui étoient au fait & qui ſentoient un vrai plaiſir de l'opinion où étoit le reſte de la Compagnie. Madame de la Charce dit à la Veuve: Madame, c'eſt à vous à vous charger de l'obligation que nous devons avoir au Comte de Velſbergt; car il ne ſeroit pas raiſonnable qu'il ſe fût donné de pareils ſoins, ſi nous n'avions pas le bonheur de vous avoir, & de faire le voyage enſemble. Je ferois bien des choſes, répondit-il avec un ton d'applaudiſſement

pour lui même, afin de plaire à une aussi bonne Compagnie, mais j'avoue que ma Veuve est bien capable de m'inspirer de belles idées. Ensuite on monta en carosse; après être arrivé à Fontainebleau, les Dames furent bien aises de se reposer.

Les jours suivans on alla à la promenade, à la Comedie; enfin on profita de tous les divertissemens de ce lieu. Mademoiselle de la Charce & le Comte étoient charmés d'être tous les jours ensemble; ils se disoient souvent mille choses tendres, & ils étoient si contens l'un de l'autre, qu'ils n'avoient à souhaiter que la continuation d'une union si parfaite; il assuroit toûjours cette aimable personne, qu'il n'avoit d'autre but que de partager sa fortune avec elle, qui étoit assez considerable pour satisfaire l'ambition de gens bien plus difficiles que

Mademoiſelle de la Charce ; il ſe flattoit d'obtenir ſon bonheur de ſon pere, parce qu'il le deſiroit avec l'ardeur qu'inſpire une paſſion qui eſt dans ſa premiere vivacité, quoique depuis longtemps ce Seigneur eût des vûës pour l'établiſſement de ſon fils, que le Comte avoit toûjours éloigné, n'ayant ſenti aucune inclination pour celle que ſon pere lui ménageoit, laquelle étoit ſi jeune qu'il ne l'avoit jamais regardée que comme un enfant. Mademoiſelle de la Charce étoit convaincue de la pureté de l'amour du Comte, & qu'il n'avoit nulle penſée que la vertu la plus auſtere pût deſaprouver ; ainſi ils étoient tous deux dans une ſituation d'eſprit très gracieuſe.

Il n'y avoit point d'année où le voyage de Fontainebleau eut paru ſi magnifique ; la grandeur & la puiſſance de notre auguſte

Monarque ſe manifeſtoit en tout, & les Etrangers ne pouvoient diſconvenir que la Cour de France étoit au-deſſus de toutes celles de l'Univers. Il y eut quantité de Bals très ſuperbes, où les habits & les pierreries brilloient de toutes parts : celui du jour du mariage de la Reine d'Eſpagne, qui ſurpaſſa encore les autres en beauté, quoiqu'en voyant les premiers on avoit peine à croire que l'on pût faire quelque choſe au-delà. Malgré un fond de triſteſſe que la nouvelle Reine ne pouvoit diſſimuler, elle danſa avec un air ſi noble, qu'elle paroiſſoit très digne du rang où elle étoit deſtinée. Mademoiſelle de Vallois ſa ſœur, à preſent Reine de Sardaigne, merita les applaudiſſemens du Public ; mais lorſque Mademoiſelle de Blois qui épouſa peu après Monſieur le Prince de Conty, premiere

Douairiere de ce nom, parut ſur la Seine, tout le monde convint que les Graces s'étoient fait un plaiſir de la former, & lui avoient prodigué abondamment leurs plus précieux tréſors. Jamais on a rencontré tant d'agrémens enſemble, tant de délicateſſe & tant d'air de grandeur mêlé avec une douceur ſi tendre, qu'il étoit dangereux de la regarder avec attention, puiſque le plaiſir des yeux paſſoit bien vîte juſqu'au cœur, elle faiſoit & fera dans tous les temps l'admiration de ceux qui ont l'honneur de la voir, de même que l'ornement de la Cour. La foibleſſe de mon ſtile, & le reſpect qui lui eſt dû, m'impoſent ſilence ſur l'éloge de cette grande Princeſſe qui rempliroit des volumes entiers, ſi on joignoit à ſes perfections exterieures la beauté de ſon ame. Revenons à notre ſujet, le Duc de

Lesdiguiere qui avoit mille bontez pour toutes les personnes de la Province de Dauphiné dont il étoit Gouverneur, pria un matin à diner Monsieur de la Charce & toute sa famille. Mademoiselle de la Charce auroit bien voulu se dispenser d'y aller ; mais la chose vint si subitement qu'elle ne put prétexter une indisposition, ni avertir le Comte qu'elle ne seroit chez elle que sur le tard. Ce jeune Seigneur qui ne sentoit de plaisir que lorsqu'il la voioit, ne manqua pas d'aller dans leurs logis, d'aussi bonne heure qu'à l'ordinaire. Sitôt que Madame de Clairville l'apperçut, elle lui dit, Ah Comte ! vous faites une œuvre méritoire de visiter les solitaires ; ensuite elle lui apprit la cause de l'absence de ses amies, & continua en l'assurant qu'elle étoit charmée de profiter d'un moment qu'elle souhaitoit depuis

longtemps. Ses paroles embarrasserent le Comte, il craignoit qu'elle ne l'instruisit plus qu'il n'avoit envie de l'être. La Veuve poursuivit, Il me semble que vous n'avez point entendu tout ce que mes yeux & mes manieres ont voulu vous apprendre; seroit-ce indifference ou prévention en faveur de quelques-autres? mon extrême vivacité vous a peutêtre persuadé qu'il n'étoit pas aisé de me fixer, il est vrai que je n'ai encore eu pour personne des sentimens aussi solides que ceux que vous m'avez inspirez, il ne tiendra qu'à vous d'éprouver que je sçai aimer, ce qui en vaut la peine; que ce discours ne vous donne point mauvaise opinion de moi, je ne désire que l'union de nos cœurs, & serois bien fâché d'avoir, ni que vous eussiez aucune pensée contraire à mon devoir, & tout l'enjouement

que l'on me connoît, ni la ten
dresse que j'ai pour vous, ne m'en
gageront jamais à rien faire don
je puisse me repentir ; je me flatt
que je n'aurai pas lieu d'être fa
chée de vous avouer que je vou
aime, & que je souhaite ave
ardeur que vous ne soiez poin
ingrat. Le Comte étoit si interdi
qu'il n'avoit pas le courage d
répondre, enfin il se détermina
à tourner la chose en raillerie.
Vous vous méprenez, lui dit-il,
vous croyez sans doute parler au
Comte de Velsbergt, ou vou
voulez me brouiller avec lui
que penseroit-il, s'il sçavoit q
vous me permettez de lui disp
ter votre cœur ? il ne prendr
peutêtre pas vos discours en pl
santant, comme je vois bien
vous en avez l'intention : p
moi qui me connois & qui
rends justice, je les reçois
façon que je dois, & vous a

que quand même il feroit férieux, vous auriez lieu d'être contente, puifque j'ai pour vous toute l'eftime, toute la confideration & le refpect que mérite une Dame auffi parfaite & auffi aimable que vous l'êtes. Voilà des fentimens, répondit la Normande, que l'on peut avoir pour plufieurs perfonnes en même temps; je vous en demande de particuliers, l'amour eft une paffion qui ne fçauroit fe partager; s'il fe répandoit fur differens objets, il ne feroit plus amour, & c'eft ce que je veux de vous. Vous en parlez, reprit le Comte, bien fçavamment pour une perfonne qui demandoit il y a quelques jours à être mon écoliere fur ce fujet, je vois bien que vous êtes plus habile que n'auroit été celui que vous choififfiez pour maître, car je vous avoue franchement que je n'ai point encore mis en pra-

tique les maximes que j'avançai devant le Comte de Velſbergt, je ne les ai appris que par theorie, il faudroit même du tems pour me déterminer, me ſentant beaucoup plus de diſpoſition à être auſſi délicat, que je le parus lorſque vous vouliez prendre de mes leçons ; c'eſt pourquoi j'éviterai autant qu'il me ſera poſſible, les peines qui ſuivent de médiocres plaiſirs, en attendant contentez-vous de ce que je vous offre. Vous connoiſſez à preſent, dit cette Veuve, le motif de mon empreſſement à me montrer ignorante, je cherchois un prétexte qui pût vous engager dans une liaiſon avec moi, qui ne devint ſuſpecte à perſonne. Ne raillez donc pas davantage, continua-t-elle, mon diſcours eſt ſérieux, & j'en ai trop dit, pour être ſatisfaite de ce que vous voulez me donner. Lorſque le

Comte vit qu'elle prenoit la chose sur un ton décisif, il crut qu'il devoit un peu flatter sa manie, de crainte qu'elle ne découvrît ce qui se passoit dans son cœur ; ainsi il lui dit, Ce qui n'a point été jusqu'ici peut arriver par la suite, je ne me croiois pas assez heureux pour vous plaire, cette connoissance peut achever aisément ce que vos charmes ont ébauché : mais, Madame, il y a de la cruauté de vouloir séduire le cœur d'un Etranger, qui n'a que quelques mois á demeurer dans les païïs que vous habitez, sans esperance d'y revenir ; c'est donc pour le rendre infortuné le reste de sa vie ? plein de votre idée, où trouveroit-il nulle autre part quelqu'un capable de l'effacer, avec de pareilles pensées ? permettez-moi de défendre ma liberté autant qu'il me sera possible. Ces dernieres paroles cau-

ſerent beaucoup de joie à Madame de Clairville, elle s'imagina qu'il commençoit à ſuccomber, elle alloit combattre ſes raiſons, lorſque le Comte de Velsbergt arriva, qui s'écria en entrant, Quoi tête à tête avec ma belle Veuve! apparemment qu'en bon ami, & en proche parent, vous lui parliez en ma faveur, que vous lui vantiez l'excès de mon amour, & que vous tâchiez de lui perſuader d'y répondre comme je le mérite. Il n'en faut pas douter, répondit le Comte de Caprara, qui étoit ravi que ſon ami eut interrompu une converſation qui le fatiguoit extrémement; vos interêts me ſont ſi chers, que je ne laiſſerai pas échaper une occaſion de vous le prouver. Madame de Clairville ne fut pas ſi contente que le Comte, & ne put s'empêcher de paroître plus réveuſe que de cou-

tume, elle craignit que le Comte de Caprara ne ſortit trop tôt pour l'arrrêter, elle propoſa une partie d'Ombre qu'il accepta avec plus de plaiſir, qu'il n'auroit fait des diſcours pareils à ceux qu'il venoit d'eſſuyer, ſe flattant même que Mademoiſelle de la Charce reviendroit avant que le jeu fût fini. Son attente eut le ſuccès qu'il avoit eſperé; le pere, la mere & les deux filles parurent peu après: le Comte de Caprara remarqua un mouvement de joie dans les yeux de Mademoiſelle de la Charce lorſqu'elle l'avoit apperçu, qui en communiqua une ſenſible à ſon cœur; Madame de Clairville étoit d'une diſtraction ſérieuſe, qui ne reſſembloit point à ſon naturel, mais perſonne n'y faiſoit attention, le Comte de Caprara ſeul étoit au fait de cette inégalité d'humeur.

On fut encore quelques jours à Fontainebleau à profiter des plaiſirs publics, ſans que le Comte pût trouver un moment pour entretenir Mademoiſelle de la Charce : il eſt vrai que depuis la déclaration de la Normande, il gardoit plus de meſures qu'il n'avoit fait devant, il ne ſçavoit s'il devoit en faire confidence à Mademoiſelle de la Charce, il s'imaginoit quelquefois que le devoir d'honnête homme ne lui permettoit pas de manifeſter les foibleſſes de ſa nouvelle conquête ; d'un autre côté il apprehendoit que ſi Mademoiſelle de la Charce venoit à en découvrir quelque choſe, elle ne lui ſçût mauvais gré du miſtere qu'il lui auroit fait ; que de plus, ignorant les ſentimens de la Veuve, cette aimable perſonne pouvoit tomber dans des inconveniens qui donneroient des ſoupçons de

leur intelligence , & il regardoit comme une chose dangereuse pour elle, de se livrer à une rivale, surtout à une rivale Normande ; outre ces raisons, la réserve avec laquelle il prétendoit se conduire, pour éviter la pénétration de Madame de Clairville, lui donnoit de l'inquiétude par la crainte que Mademoiselle de la Charce, le voyant moins empressé à chercher les occasions de lui parler, ne l'accusât d'une tiédeur qu'il étoit bien éloigné de sentir à son égard. Après toutes ces reflexions pour & contre, il resolut de ne rien cacher à celle qu'il aimoit, sachant qu'elle étoit trop prudente pour en faire un mauvais usage.

Enfin la Cour revint à Saint Germain, & la Reine d'Espagne partit de Paris, conduite de la part du Roy par le Prince & la Princesse d'Harcourt; elle empor-

ta les regrets de tout le Royaume. Mademoiselle de Chartre, troisiéme fille de Monsieur, qui est presentement Duchesse de Lorraine, quoiqu'elle n'eut pas encore quatre ans, donna des preuves dans ce bas âge, du bon naturel que l'on lui a reconnu depuis, puisqu'elle s'évanouit lorsque la Reine sa sœur l'embrassa pour lui dire adieu.

Le lendemain que notre Compagnie Dauphinoise fut arrivée à Paris, les Allemands allerent sçavoir comment les Dames se trouvoient de la fatigue du voyage; Madame & Mesdemoiselles de la Charce étoient en parfaite santé, mais Madame de Clairville avoit une colique si violente ce jour là, qu'elle ne put quitter son lit, ni recevoir personne. Le Comte de Caprara se détermina à profiter de cette occasion, pour apprendre à Mademoiselle de la

Charce, ce qu'il jugea qu'il étoit à propos qu'elle n'ignorât pas davantage; il fit si bien qu'il engagea Madame de la Charce & ses deux amis au jeu : pendant ce temps-là il conta à Mademoiselle de la Charce la conversation qu'il avoit eu avec Madame de Clairville, ajoutant à la fin, Ne vous imaginez pas que la vanité d'avoir sçu plaire à une jolie femme, sans m'en être donné aucuns soins, me fasse commettre ce qui paroît une indiscretion; elle n'est pourtant causée que par l'extrême desir de vous faire connoître les ménagemens qu'il faut garder avec une Dame qui a tant d'interêt à examiner ma conduite; ne croiez pas non plus qu'il y aye de la présomption de ma part à me croire aimé, je n'ai jamais souhaité de l'être que de vous, & je m'en tiendrai là: mais elle m'a

parlé si sérieusement, & avec tant de force, qu'il ne conviendroit pas à une personne de son sexe de faire de pareilles avances, si elle n'y étoit contrainte par une passion dont elle n'a pu se rendre maîtresse. Il étoit necessaire, répondit Mademoiselle de la Charce, de ne me pas laisser ignorer plus longtems une chose de cette nature: car je vous avoue que vous ayant trouvé moins empressé depuis quelques jours qu'à l'ordinaire, je commençois à vous accuser d'une indolence qui me paroissoit de mauvaise augure pour l'avenir, & que je craignois qu'elle ne dégenerât bientôt en indifference; je suis charmée de découvrir que la prudence seule vous faisoit agir avec tant de circonspection, & même par rapport à mes interêts, bien plus que pour les vôtres, car la tendresse d'une femme aimable

ne fait jamais de tort à la réputation d'un Cavalier. Ce sont de fausses vanitez, reprit le Comte, de jeunes gens dissipez qui ne flattent point mon amour propre; je mets toute ma gloire au bonheur d'être aimé de vous, & à faire tout ce qui dépendra de moi pour le mériter; vous m'avez permis de l'esperer, vous connoissez la droiture de mes sentimens, je n'en aurai jamais qui puissent vous faire la moindre peine; conservez-vous pour moi, je vous proteste que je me reserverai entierement pour vous. Ils se dirent encore mille choses tendres; jusqu'à ce que le jeu finit, après lequel Madame de la Charce déclara qu'elle ne sortiroit point ce jour là, à cause de la maladie de la Veuve qui se trouva mieux le lendemain & reçut la compagnie dans sa chambre. Mademoiselle de la Charce

qui s'appliqua à l'obſerver, remarqua une joie vive ſur ſon viſage lorſque le Comte de Caprara entra, qui découvroit aiſément ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur; toute ſa perſonne parut animée d'un feu brillant, par la préſence de ce jeune Seigneur qui s'informa de l'état de ſa ſanté, d'un air où il entroit plus de politeſſe que d'empreſſement; elle ſe flatta de tout ce qu'elle ſouhaitoit, & crut appercevoir les commencemens de la tendreſſe qu'elle deſiroit. Cette imagination la rendit de la meilleure humeur du monde, le Comte de Velſbergt arriva bientôt après; la gayeté de ſon eſprit qui ne connoiſſoit que ce qui porte à la joie, lui fit prendre plus de part au retour de la ſanté de ſa Veuve, qu'il n'en avoit pris à ſa maladie, il fit cent contes plus amuſans les uns que les autres. Mademoiſelle

selle de la Charce étoit tranquil-
le au milieu de toutes ses viva-
citez, son cœur se trouvoit exempt
d'une partie des inquiétudes que
cause l'amour, elle se croyoit sû-
re de celui du Comte, elle l'es-
timoit trop solide, pour crain-
dre qu'il se rendît aux avances
de la Normande; celle-ci n'aspi-
roit pas à moins qu'à devenir la
femme du Comte, elle n'ignoroit
pas que sa fortune étoit conside-
rable, & qu'elle pouvoit remplir
ses desirs; elle étoit assez interessée
pour en avoir de vastes, & elle
ne négligeoit point ce qui paroif-
soit lui être utile : outre qu'elle
s'imaginoit mériter beaucoup,
puisqu'elle avoit de la naissance
& un bien honnête, elle se per-
suada aussi que quatre ou cinq
ans qu'elle avoit de plus que le
Comte, ne seroient point un obsta-
cle pour lui plaire, comptant sur
ses agrémens ausquels elle dou-

toit que peu d'autres fussent com-
parables, tant pour la figure qu
pour l'esprit; elle cherchoit ave
soin les occasions de l'entreten
tête à tête : mais il n'étoit pas a
sé de les trouver, le Comte le
évitoit sans affectation; & Made
moiselle de la Charce de concer
avec lui marquoit tant d'attache
ment pour cette Dame, qu'elle
ne la laissoit pas un moment seu
le. Les contretemps qui déran-
geoient ses destins, la détermine
rent à feindre une maladie pen-
dant quelques jours, ne doutant
point que les Dames qui lui te-
noient si fidelle compagnie, ne
pourroient pas se dispenser de
sortir, soit pour la promenade,
pour visites ou affaires; la con-
trainte étoit violente pour une
personne de son humeur qui au-
roit voulu être partout en même
tems, mais l'amour fait des chan-
gemens plus extraordinaires. Le

Comte auroit dû lui sçavoir beaucoup de gré ; cependant sa reconnoissance n'agit point en cette occasion, non plus que pour toutes les graces dont elle le combloit, sans qu'il les desirât. Son projet réussit, les Dames furent obligées de sortir, & le Comte vint comme de coutume ; il fut très interdit de la trouver seule. Quoi ! Madame, dit-il, vos maux sont-ils augmentés, que je vous vois ici, pendant que vos amies sont ailleurs ? Je n'ai pas fait vœu, répondit la Veuve, de les suivre en tous lieux ; cependant comme naturellement la retraite n'est pas de mon goût, tenez-moi compte de celle où je me réduit, j'ai toûjours cru d'aimer le monde, mais à present je sens que je n'aime que vous, puisque la continuation de ma maladie n'est qu'un prétexte pour avoir le plaisir de vous entretenir en liberté ;

la Compagnie des Dames qui logent ici, m'étoit très agréable avant que j'eusse démelé ce qui se passe dans mon cœur ; mais elle me devient à charge, quand elle est un obstacle au désir que j'ai de vous parler de mes sentimens ; quoique vous ne deviez plus les ignorer, après ce que je vous en ai dit ; mais on tombe souvent dans les répetitions, sur ce qui nous occupe entierement: de plus il s'agit de m'instruire des vôtres ; serez-vous ingrat ? vous m'avez inspiré une si bonne opinion de votre mérite, que j'espere que vous ne ternirez point les belles qualitez que l'on voit briller en vous par un vice aussi détestable. Non, Madame, reprit le Comte, j'ai toute la reconnoissance possible des bontez dont vous m'honorez ; si je n'y répons pas encore avec l'ardeur qui conviendroit à vos charmes, n'en accusez que

l'éloignement que j'ai depuis que je me connois pour les engagemens; peutêtre ai-je poussé mes terreurs trop loin, mais on a peine à revenir des premieres préventions; c'est pourquoi je me suis toûjours efforcé de tenir mon cœur en garde contre une passion qui est ordinairement accompagnée d'inquiétude, de peines & de malheurs; donnez-lui du temps pour revenir des craintes où je l'ai maintenu jusqu'à present, il lui en faut pour s'apprivoiser avec l'amour, je ne doute pas que vous ne soiez plus capable que personne de le réduire; lorsqu'il sera gueri de ses préjugez, il vous aura une obligation infinie de l'avoir tiré de l'erreur où il a vécu. Vous ne m'aimez donc point encore, interrompit-elle, avec une espece de dépit? Je vous honore, repartit le Comte, je vous estime, je me sacrifierois

pour votre ſervice. N'eſt-ce pas là comme on commence d'aimer ? Voilà, dit-elle, les ſentimens que l'on demande à un ami, mais non pas ceux que l'on veut d'un amant ; à la vérité on eſt bien aiſe que l'eſtime s'y rencontre: mais il faut y joindre une ſorte de tendreſſe vive & ardente, un deſir de poſſeder ſeul le cœur où l'on aſpire, ſe fixer à l'objet aimé, n'en ſouhaiter aucun autre, être charmé quand on le voit, le quitter avec chagrin, n'avoir d'attention qu'à ce qui peut lui faire plaiſir : voilà les ſentimens d'un cœur véritablement touché. Il eſt triſte pour moi, ajoûta-t-elle, d'être obligée de vous inſtruire de toutes ces choſes, vous auriez dû les apprendre vous-même, ſi vous aviez eu pour moi la même inclination que j'ai ſenti pour vous. Dès que je vous ai connu, vous me paroiſſiez ſi habile ſur cette

atiere, interrompit le Comte, l'un homme délicat pourroit ous dire qu'aparemment vous n avez fait plusieurs experiences : cette pensée n'est pas gracieuse pour un cœur tel que le mien ; s'il s'engageoit, ce seroit pour toûjours, il agiroit de bonne foy, mais il demanderoit à être payé de la même monnoye ; il est tout neuf, êtes-vous en pouvoir de lui offrir la même chose ? votre science prouve le contraire. Que les leçons que je vous donne ne vous épouvantent pas, reprit Madame de Clairville, ma tendresse pour vous m'a plus instruite que je ne l'ai été par nul autre ; il est vrai que j'ai eu quelques amusemens, mais ce que vous m'avez inspiré m'apprend que j'ignorois les effets d'une véritable passion : regardez donc mon cœur, comme étant aussi neuf que le vôtre, votre merite

vous eſt caution de la ſolidité de ſes ſentimens. Le Comte étoit au déſeſpoir de ſe trouver embarqué dans une converſation dont il ne ſçavoit par où ſe tirer ; s'il donnoit des eſperances à la Veuve, il craignoit de faire une trahiſon aux charmes, & à la tendreſſe qu'il avoit vouée à Mademoiſelle de la Charce ; ſa délicateſſe n'y pouvoit conſentir : s'il lui diſoit qu'il n'avoit pas intention de s'engager, il pouvoit l'aigrir ; outre que la politeſſe ne lui permettoit point de parler avec une franchiſe qui paroîtroit offenſante à une femme qui ſe croit aimable. Par bonheur pour lui, il arriva des viſites Normandes, qui le délivrerent de l'embarras où il étoit, & qui furent ſuivies du Comte de Velſbergt. Jamais le Comte de Caprara ne s'étoit trouvé dans une pareille inquiétude. Le premier dit à la Veuve ;

Il faut ſonger à rétablir votre ſanté, pour être en état de voir la nôce de Monſieur le Prince de Conty & de Mademoiſelle de Blois, que le Roi a declaré qui ſe feroit le mois qui vient. J'eſpere, reprit-elle, que ma maladie me permettra de profiter de ce ſpectacle, elle n'eſt pas aſſez conſiderable pour me retenir longtems dans ma chambre. Madame de Clairville fut très fâchée que l'on l'eut interrompuë avant que le Comte de Caprara eut le loiſir de lui répondre ſur tout ce qu'elle lui avoit dit, dont elle ſouhaitoit avec ardeur de s'éclaircir; il ne lui reſtoit que la ſatisfaction d'être ſûre qu'il ne pouvoit douter de ſa tendreſſe: mais elle deſiroit d'être convaincuë qu'il y étoit ſenſible, & qu'elle avoit diſſipé la répugnance qu'il marquoit de ceder à l'amour: ſes penſées qui l'occupoient la ren-

dirent plus sérieuse qu'à l'ordinaire. Le Comte de Velsbergt s'imagina que sa maladie causoit sa mélancolie, il fit son possible pour la dissiper : mais voyant qu'il ne pouvoit la tirer de l'indolence où elle paroissoit être ensevelie, qui ne convenoit point à sa vivacité, il étoit prêt à s'en aller chercher plus de joie ailleurs, lorsque les Dames entrerent.

Le Comte de Caprara trouva moyen de dire en passant ce peu de mots à Mademoiselle de la Charce: „Le desir de ne perdre pas » un des instans que je peux avoir » le plaisir de vous voir, m'expose » à des conversations si ennuiantes » & si embarrassantes, que je suis » obligé de vous demander la gra» ce de m'avertir, quand vous sor» tirez sans Madame de Clairville; » mon cœur n'est capable ni d'in» fidelité ni de dissimulation, elle

veut exiger le premier, ou me «
contraindre à me servir du der- «
nier: jugez dans quelle perplexi- «
té me réduisent de pareilles ex- «
tremités. „ Gardez-vous de l'un &
de l'autre, répondit Mademoiselle
de la Charce, ce sont des
vices qu'il n'est point permis à un
honnête homme de mettre en
usage; esperons au peu de solidité
de l'humeur de ma rivale qui
ne lui laissera pas penser longtems
la même chose; elle est déja
ennuyée du Comte de Velsbergt,
trouvons un homme nouveau.
Ils ne purent en dire davantage:
pendant quelques jours
le Comte de Caprara se conduisit
avec tant de précaution, sans
qu'il parût y avoir d'affectation;
que Madame de Clairville ne put
renouer la conversation qu'elle
avoit euë avec lui, quoiqu'elle
apportât tous ses soins pour y
réussir, afin d'être éclaircie des

ſentimens qu'il avoit pour elle.

Le tems du mariage de Monſieur le Prince de Conty étant arrivé, notre Compagnie ſe diſpoſa à être témoin de cette agréable Fête ; toute la France & toutes les nations qui s'y rencontrerent, admirerent également l'air & la beauté de Mademoiſelle de Blois ; l'art n'avoit point de part à ſes charmes, ils étoient tous naturels: la majeſté, la grace, la modeſtie & la douceur qui brilloient en ſa perſonne, l'ornoient beaucoup plus que les pierreries dont l'habit blanc qu'elle portoit ce jour-là étoit couvert. Que l'imagination la plus vive ſe promene ſur l'objet le plus gracieux qui ſe preſente à notre idée, elle ne ſçauroit encore approcher que foiblement des attraits qui parurent aux yeux de ceux qui furent aſſez heureux pour voir cette merveilleuſe Princeſſe ; elle

laiſſa une ſi forte impreſſion d'admirationdans tous les cœurs, qu'elle y regnera toujours.

Cette année ſi fertile en auguſtes mariages pour la France, avoit peuplé Paris, de maniere qu'il n'avoit jamais été ſi agréable. Un des parens de Madame de Clairville, que l'hyver avoit ramené comme nombres d'autres, âgé de trente ou trente deux ans, qui commandoit un Regiment, qui étoit Normand auſſi-bien qu'elle, & ſe nommoit le Marquis de Parville, vint lui rendre viſite; elle le reçût dans l'appartement de Madame de la Charce, où ſe rencontra la Compagnie ordinaire. Le Marquis fut frapé de la vûë de Mademoiſelle de la Charce, il ſentit une impatience extrême de pouvoir entretenir Madame de Clairville en particulier, pour lui demander qui étoit cette perſonne qu'il

trouvoit si aimable ; il demeura aussi tard que tous les autres, & ne s'en alla que lorsqu'il crut qu'il ne falloit pas commencer par se rendre incommode, il vint dès le lendemain matin voir la Veuve, contant qu'elle seroit seule dans sa Chambre, & qu'il pourroit s'éclaircir du sort de celle à qui il s'interessoit si vivement. Vous serez étonnée, lui dit-il en entrant, d'avoir de si frequentes visites de ma part. Elles me font plaisir, répondit-elle, surtout si je peux vous être bonne à quelque chose : car vous ne venez pas si matin purement pour le plaisir de me souhaiter le bon jour. Vous valez bien la peine, interrompit le Marquis, que l'on dérange son repos, pour jouir de votre presence ; mais je vous avouerai franchement que le mien est troublé depuis hier par un autre objet, lequel avec votre permission au-

ra mon amour, & vous toute mon amitié; & pour vous en donner une preuve aussi-bien que de mon estime, je vous prie de vouloir être ma confidente. Vous n'exercerez guere ma discretion, repartit Madame de Clairville, & vous ne devez pas avoir beaucoup de choses à me dire, puisque vous n'avez à me parler que d'un jour. Plus que je ne voudrois, répondit le Marquis, surtout si les choses ne vont pas comme je le souhaite. Vous avez peutêtre dessein, reprit la Veuve, de les mener trop vîte, un cœur ne s'attaque pas comme une Citadelle. Venons au fait, dit le Marquis, avant que nous puissions être interrompus, aprenez-moi quelle est cette Compagnie où je vous trouvai hier, entr'autres la personne qui est faite de telle maniere, poursuivit-il en dépeignant Mademoiselle de la Charce, de façon

qu'elle ne pouvoit s'y méprendre. Elle l'instruisit de tout ce qu'il vouloit sçavoir. Puis elle ajoûta : Mais quel interêt prenez-vous à celle qui a fait tant d'impression sur votre esprit ? Celui que l'on prend, continua-t-il, à une personne qui plaît infiniment & à qui on voudroit plaire de même : suivant tout ce que vous me dites, je ne dois point m'opposer à ma naissante passion, elle a de la naissance, du mérite, de l'esprit, il n'y a plus qu'à sçavoir si je n'arrive point trop tard ; & si son cœur est libre. Je n'ai rien vû jusques ici ; reprit la Veuve ; qui me prouve le contraire, elle m'a toûjours paru très reservée, & qui que ce soit ne semble être assidu auprès d'elle. Elle pensoit ce qu'elle disoit ; car le Comte de Caprara se conduisoit de maniere, qu'elle n'avoit rien soupçonné de leur intelligence. Ou-

tre qu'elle se flattoit qu'un cœur qu'elle se destinoit, ne pourroit resister à ses appas , le Marquis parut satisfait de ses discours : ensuite il lui demanda qui est-ce qui attiroit les Allemands qu'il avoit vûs la veille. Elle lui conta l'avanture de Vincennes, les secours qu'elle avoit reçû du Comte de Caprara, que la reconnoissance avoit engagé la Compagnie à le recevoir, qu'il avoit presenté les autres, & que tout ce qui venoit de sa part, faisoit plaisir à Monsieur & à Madame de la Charce ; puis elle s'étendit sur les louanges du Comte d'une maniere si vive, que le Marquis ne put s'empêcher de lui dire : Il me semble, ma chere Parente, que vous n'êtes pas ingrate des services qu'il vous rendit à la Promenade de Vincennes ; & si vous aviez autant de sincerité que je vous en marque, vous pour-

riez bien me rendre confidence pour confidence ; avouez que cet Etranger a sçu trouver le chemin de votre cœur. Vous êtes trop pénetrant, reprit elle en riant, parlons de vos affaires. Helas ! poursuivit-il, elles sont aisées à déduire : j'aime, c'est le premier plaisir ; voions si je parviendrai au second qui est d'être aimé. Mais quelles sont vos intentions, interrompit Madame de Clairville ? vous en tiendrez-vous à l'amour ? si par hasard on vous fait d'autres propositions, que répondrez vous ? Le mérite que je découvrirai, dit le Marquis, décidera de mes réponses ; commençons à nous faire connoître, aidez-moi à déclarer mes sentimens, parlez en ma faveur comme une bonne parente, & apprenez-moi si j'oserai revenir dès aujourd'hui sans paroître incommode ni indiscret. Vous le pouvez, dit la Veuve en faisant

valoir la proximité & l'amitié qui eſt entre nous. Madame de Clairville fut ravie d'apprendre le deſſein du Marquis, elle s'imagina qu'il lui donneroit plus aiſement les moyens d'entretenir le Comte, pendant qu'il occuperoit Mademoiſelle de la Charce. Comme elle jugeoit des autres par elle même, elle ne douta point que Mademoiſelle de la Charce n'écoutât gracieuſement les galanteries du Marquis, elle en parla beaucoup; avant qu'il arrivât, elle vanta ſon bien, ſa condition & ſon emploi. La Compagnie répondit comme elle devoit; c'eſt à dire qu'elle écouta & applaudit: c'eſt tout ce que pouvoient faire des perſonnes prudentes par rapport à un homme que l'on ne connoît point, & qui eſt ami & parent de celle qui fait ſon éloge. Il arriva le premier & fut reçu poliment; le Comte de

Caprara ne tarda pas, accompagné du Comte de Velsbergt. Le Marquis qui n'avoit d'attention que pour Mademoiselle de la Charce, remarqua, lorsqu'ils entrerent, une petite émotion dans ses yeux qui lui parut de mauvaise augure pour son amour, il n'étoit pas aisé de dissimuler lequel de ces deux Cavaliers l'avoit causée, il soupçonna davantage le dernier sur ce que lui avoit dit la Veuve, s'imaginant qu'elle aimoit le Comte de Caprara, & qu'elle ne s'y seroit pas attachée, si elle avoit cru qu'il le fut à Mademoiselle de la Charce. Enfin il se proposa d'examiner avec soin ce qu'il vouloit découvrir; cependant il se rendit assidu auprès de Mademoiselle de la Charce, il ne laissoit échaper aucune occasion de lui faire entendre ce qu'il sentoit pour elle; mais elle en usoit avec tant

de reſerve, qu'il fut pluſieurs jours ſans pouvoir lui dire un ſeul mot. Le Comte de Caprara s'apperçut des deſſeins du Marquis de Parville, il crut remarquer qu'il avoit d'auſſi bons yeux que lui, & qu'ils addreſſoient leurs vœux à la même divinité; les amans ſont clairvoyans, il en parla un jour à Mademoiſelle de la Charce, qui lui dit: Vous êtes plus ſçavant que moi. J'ai fait ſi peu d'attention au Marquis pourſuivit-elle, que j'ignore s'il eſt grand ou petit, blond ou brun; ne croyez pas que ce ſoit par mépris pour lui ſeul., j'en uſerois de même pour tout autre. Faut-il vous l'avouer, ajoûta-t-elle en rougiſſant? où vous êtes je ne vois que vous, ou vous n'êtes point je ne vois perſonne. Ah! s'écria le Comte, je n'ai jamais entendu de ſi charmantes paroles. Tenons-nous en là, répondit Mademoiſelle de la

Charce, vous êtes content, c'est tout ce que je souhaite, songeons seulement à nous garder des surveillans Normands.

Madame de Clairville pria un jour Mademoiselle de la Charce de venir dans sa chambre voir une emplette qu'elle supposa avoir faite; le Marquis de Parville qui avoit obligé sa parente à se servir de cette ruse, pour éloigner cette aimable fille du gros de la Compagnie, arriva un moment après. Lorsque Mademoiselle de le Charce le vit entrer, elle voulut retourner auprès de sa mere, mais ils la retinrent malgré elle. Quoi! Mademoiselle, lui dit le Marquis, voudriez-vous m'attirer l'indignation de ma cousine? si ma presence la privoit de la vôtre, elle ne me le pardonneroit point: de plus, voulez-vous si promptement convertir en douleur la sensible joie que

j'ai eue de vous rencontrer ici ? J'ai si peu l'honneur d'être connue de vous, répondit Mademoiselle de la Charce, que ma présence ne sçauroit vous causer aucune agitation ni en bien, ni en mal. Il faudroit, interrompit le Marquis, que vous ignorassiez le pouvoir de vos charmes, si vous pensiez ce que vous dites : mais Mademoiselle, je suis persuadé que trop de gens en ont senti les effets, pour que plusieurs ne vous ayent pas assuré que vous êtes la plus admirable personne du monde, & la plus capable d'inspirer une violente passion. Je n'en ai trouvé, reprit Mademoiselle de la Charce avec un air sérieux & fier, aucuns jusqu'ici assez hardis pour me faire une semblable déclaration, j'espere qu'il ne s'en rencontrera pas davantage à l'avenir, puisque l'on ne me tiendroit pas deux fois un pareil discours,

dès la premiere j'éviterois si bien le présomptueux qui m'auroit parlé de la sorte, qu'il ne seroit pas à portée de recommencer : car je ne le verrois jamais. J'ai prévû ce que j'éprouve, repartit le Marquis; je n'ai pas douté, Mademoiselle, d'essuyer des mouvemens de votre colere, lorsque je vous ferois l'aveu de mon amour, dont je n'ai pû me défendre. Suis-je si coupable ? vos beaux yeux ont séduit mon cœur malgré moi, le feu dont il est embrasé est trop vif pour le pouvoir cacher plus longtemps : accusez donc les meurtriers du genre humains, & soiez assez équitable pour me plaindre, & pour ne me point blâmer ; est-il permis de resister à une force majeure ? Je n'ai pû aller contre mon étoile, continua-t-il en se jettant aux genoux de Mademoiselle de la Charce, laquelle par ses paroles

&

& par cette action ſentit augmenter ſon dépit à un point qu'elle ſe débarraſſa de ſes mains, & ſe tournant du côté de Madame de Clairville, elle lui dit : eſt-ce pour vous divertir Madame, que vous ſouffrez que l'on me tienne des diſcours auſſi offenſans que ceux que j'ai été contrainte d'entendre ; ce procedé n'eſt pas obligeant pour moi, ni honorable pour vous ; je ſuis aſſez diſcrete pour ne point publier le perſonnage que vous venez de faire : mais vous trouverez bon que je ne m'y expoſe plus ; un reſte d'amitié m'engage à vous exhorter d'être moins complaiſante à l'avenir. La Veuve fit ſon poſſible pour adoucir le reſſentiment de Mademoiſelle de la Charce ; elle s'excuſa du mieux qu'elle put, diſant qu'elle n'avoit eu nulle connoiſſance des ſentimens de ſon parent, qu'elle la prioit de

ne lui ſçavoir point mauvais gré de ce qui s'étoit paſſé ; cependant que ſi elle vouloit ſe rendre à la raiſon , elle verroit que l'amour du Marquis ne pouvoit lui faire de tort ; qu'il n'avoit aucune penſée capable de lui déplaire ; enſuïte elle lui réitera tous les biens qu'elle lui en avoit déja dit ; Mademoiſelle de la Charce, repondit que le nom d'amour la choquoit,& ne convenoit point à une fille de ſon humeur ; qu'ainſi elle la prioit de ne le plus prononcer devant elle , & de la laiſſer aller réjoindre ſa mere ; qu'elle lui repetoit que la conſideration qu'elle avoit pour elle , lui feroit garder le ſilence ſur l'avanture de cette journée ; enſuite elle ſortit ſans regarder le Marquis qui parut très affligé du mauvais ſuccès de ſa déclaration ; ſa parente lui dit tout ce qu'elle crut propre à le conſoler , elle lui re-

nta qu'une personne ver-
ē ne devoit pas être plus
e que Mademoiselle de la
'ce l'avoit paruë, quand on
arloit d'amour; que les pre-
s discours de passions, étoient
ours suivis de mouvemens de
e de la part de la personne
e; qu'il n'y en avoit gueres
re s'apprivoisassent avec le
; que c'étoit un grand point
oir appris qu'il aimoit; qu'à
nt toutes ses actions parle-
nt en sa faveur, puisque les sen-
ns de son cœur, étoient con-
que celles qui s'éfarouchoient
ntage au mot d'amour,
ndoient quelquefois plûtôt
les autres; enfin après bien
aisonnemens, le Marquis se
quilisa un peu sur la certitu-
le Mademoiselle de la Char-
'ignoroit plus la passion qu'il
t pour elle; il n'osa cepen-
paroître ce jour-là; ainsi il

ſe retira chez lui, accablé des inquiétudes que cauſe l'incertitude: car malgré la ſeverité avec laquelle elle avoit reçûë ſa déclaration, les diſcours de Madame de Clairville & le penchant que l'on a à ſe flatter, lui donnoient des momens d'eſperances qui ſe détruiſoient dans d'autres par la crainte. Madame de Clairville alla dans l'appartement de Madame de la Charce; elle étoit aſſez confuſe des juſtes remontrances que lui avoit fait Mademoiſelle de la Charce; cependant elle tâcha de paroître auſſi gaïe qu'à l'ordinaire; elle y réuſſit: car les réflexions ne ſéjournoient pas long-temps dans ſon eſprit, outre qu'elle eut la ſatisfaction de remarquer que Mademoiſelle de la Charce en uſoit avec elle, comme ſi elle n'avoit aucun ſujet de s'en plaindre, cette derniere n'avoit pû

ertir le Comte de Caprara de
: qui c'étoit passé dans la cham:
:e de la Normande.

Le lendemain les Dames alle-
:nt à l'Opera, le Marquis en
ıt averti par sa parente; il se
ouva à la portiere du carosse,
›ur leur donner la main; Ma-
:moiselle de la Charce ne tour-
ı pas les yeux de son côté; il
›nduisit Madame de la Charce,
resta dans la même loge; les
llemands parurent bientôt dans
Partere: dés que la veuve les
›perçût, elle leur dit qu'il y avoit
ace pour eux dans la loge; il
y entra d'abord que le Comte
: Velsbergts; ce qui ne plut
›int à Madame de Clairville,
t-ce que vous êtes seul, lui de-
anda-t-elle, voyant que l'on
rmoit la porte après lui; il ré-
›ndit avec le ton goguenard,
ıi lui étoit si naturel: Hé quoi,
a belle veuve, souhaitez-vous

encore quelqu'un où vous me voyez ? ne dois-je pas remplir tous vos desirs ? pour moi lorsque je suis auprès de vous, j'oublie nombre de Dames qui m'accablent tous les jours de Billets de rendez-vous & d'offre de leurs cœurs, pour m'en tenir à celui que vous m'avez donné. Vous parlez bien hardiment, interrompit Madame de Clairville, lorsque vous assurés que je vous ai donné mon cœur ; quand est-ce donc que je vous ai fait ce present ? Comment reprit le Comte, vous voudriez vous en dédire, ne confirmés pas la réputation que s'est acquise la Province où vous êtes née ; de plus quand vous en voudriez suivre les maximes, j'ai plusieurs témoins ; en voici un irrecusable qui arrive, poursuivit-il, en voyant entrer le Comte de Caprara : je l'accepte, repartit la Normande ; croyez-vous Comte,

ajoûta-t-elle, s'adressant au dernier venu, que mon cœur soit au pouvoir de votre ami; il l'affirme comme si c'étoit une chose incontestable; qu'en peusez-vous? Qu'il merite ce qu'il souhaite, répondit le Comte de Caprara; sans doute qu'il vous croit équitable, & qu'il compte que vous serez reconnoissante des sentimens que vous lui avez inspiré; la reconnoissance, interrompit le Marquis, est une vertu qui n'est gueres d'usage à present, sur tout quand il s'agit de payer un amour parfait: en achevant ces mots, il regarda Mademoiselle de la Charce, qui se crut obligée de répondre: une chose parfaite, dit-elle, doit plaire également à tout le monde, l'amour n'a pas ce pouvoir, & ne s'est jamais attiré l'approbation generale, puisqu'il y a autant de gens qui l'évite, qu'il peut s'en trouver qui le

cherche, & même la raiſon ſera toujours du parti des premiers: on ne doit point condamner, reprit le Marquis en baiſſant la voix, ce que l'on fait naître aiſément; finiſſons, repartit bruſquement Mademoiſelle de la Charce, un diſcours que je vous ai prié très ſérieuſement de ſupprimer pour toujours; je vous le repete & prétends que vous obſerviez ce que je vous demande; le Comte de Caprara qui entendit ces paroles, en eut un peu d'inquiétude, quoi qu'il eût connu par les réponſes de Mademoiſelle de la Charce, qu'elle ne les approuvoit pas; il fit ſi bien au ſortir de la Loge, que le Marquis ſe trouva placé de maniere qu'il fut obligé de donner la main à Madame de la Charce; le Comte de Velſbergts prit celle de la veuve, qui avoit bien plus d'envie du Comte de Caprara: mais il ne fut pas en

pouvoir de se débarrasser de
jeune homme; ainsi Made-
selle de la Charce tomba en
:age au Comte de Caprara,
: qu'il parut aucune affecta-
ı de leur part: il lui dit aussi.
que prétend ce Seigneur Nor-
ıd, il me semble qu'il ne par-
as en homme indifferent? Il
vrai, répondit Mademoiselle
la Charce, qu'il veut persua-
qu'il ne l'est pas; mais il per-
son temps, à moins que ses
ıx ne changent d'objet, nous
ımes trop près de la Compa-
: pour en dire davantage à
sent; vous connoissez le dé-
seur de mon cœur, certaine-
nt personne autre n'y trouvera
place. Le Comte de Caprara
ɔut que serrer la main de Ma-
noiselle de la Charce, pour
rendre grace de l'assurance
'elle lui donna, parce qu'elle
ınta en carosse en cet instant;

plusieurs jours se passerent sans évenemens.

Le Marquis paroissoit souvent chez les Dames; il ne perdoit pas une occasion de faire entendre à Mademoiselle de la Charce que ses rigueurs ne diminuoient point son amour; le Comte de Caprara examinoit avec soin toutes les actions de son rival; le Comte avoit l'avantage sur le Marquis de le connoître pour tel, & le Marquis ignoroit que l'Allemand fût en concurrence avec lui; la veuve se flattoit que l'on devoit les assiduitez du Comte de Caprara au plaisir que lui causoit sa presence; elle avoit si bonne opinion d'elle même, qu'elle ne soupçonna point, que Mademoiselle de la Charce pût lui disputer cette conquête, surtout après la déclaration qu'elle lui avoit faite; quoique le Comte ne se fatiguât pas beaucoup pour

:nager sa tendresse, non plus
e pour lui donner des preuves
la sienne; elle croyoit y pou-
ir compter, & se tranquilisoit
ec cette agréable pensée; le
arquis de Parvisle lui faisoit
uvent des plaintes du mauvais
ccès de son amour; elle le con-
oit de son mieux, & lui disoit
e la persévérance venoit à bout
bien des choses: il est vrai, ré-
ndit le Marquis, si son cœur
est point prévenu, peut-être qu'à
fin elle me rendra justice: il
y a nulle apparence, reprit la
uve, je la crois très indiffé-
nte, & je vous ai déja dit qu'el-
ne paroît avoir aucun atta-
ement; sans doute qu'elle a
us d'envie de trouver un ma-
, que de s'engager dans une
trigue avec un amant; déter-
inez-vous donc, n'avez-vous
r vûë que de la galanterie; il
y a pas d'apparence qu'elle

veuille s'en tenir là ; vous ſentez-vous diſpoſé à parler François ? Je ne ſçai ce que je veux, répondit le Marquis, ſa réſiſtance me pique, je voudrois la rendre ſenſible, après quoi je prendrois le parti qui me conviendroit : vous êtes bien amoureux, dit la veuve, cependant vous ne l'êtes pas aſſez pour ſonger au mariage : voilà un mauvais moyen pour parvenir à vous faire aimer, nombre de gens qui n'ont pas plus d'intention de conclure que vous, ne laiſſent pas de le faire eſperer, pour s'inſinuer dans les bonnes graces de la perſonne aimée, quelquefois la ſureté de poſſeder le cœur que l'on ſouhaitoit ralentit la vivacité des deſirs, il arrive mille incidens par la ſuite, qui font que l'on ſe dégage avec honneur ; ſi vous aviez voulu ſuivre cette route, je vous aurois offert de parler en votre faveur, mais le-

moyen que je m'en mêle, si vous comptez de rester sur le pied de galanterie? Hé bien, ma chere parente, interrompit le Marquis, dites tout ce que vous jugerez capable de la flechir, je consens à tout ce qui pourra la forcer à m'aimer; ils ajouterent encore beaucoup d'autres discours; la veuve promit de faire merveille; il se reposa sur elle du soin de son bonheur.

Madame de Clairville joignit Mademoiselle de la Charce le plûtôt qu'il lui fut possible; elle l'assura que le Marquis n'avoit que des sentimens avantageux pour elle; que son estime égaloit son amour, puisqu'il faisoit consister son bonheur à passer sa vie avec elle; que le parti n'étoit point à dédaigner; qu'il étoit assez riche pour ne point s'informer si elle avoit du bien ou non; qu'il ne demandoit que son cœur

pour être le plus fortuné de tous les hommes. Mademoiselle de la Charce repondit avec beaucoup de modestie, qu'elle lui étoit fort obligée de la consideration qu'il marquoit avoir pour elle; qu'elle souhaiteroit pouvoir lui en témoigner sa reconnoissance : mais qu'elle avoit toujours eûë une répugnance infinie pour les engagemens; que son goût n'étoit pas encore changé sur ce sujet; qu'elle étoit persuadée que le Marquis méritoit un parti plus avantageux qu'elle ne le pouvoit être; qu'elle lui souhaitoit autant de bonne fortune, qu'elle l'en croyoit digne, & qu'elle le prioit de ne point songer à elle, puisqu'elle étoit résoluë de ne pas changer d'état : il y a des temps, reprit la Normande, où on pense d'une façon qui cause du repentir dans la suite, les années viennent, les charmes se détruisent, on regrette ce

que l'on a refusé, & on ne le retrouve plus: je n'ai jamais compté sur mes charmes, dit Mademoiselle de la Charce, je n'en veux faire aucun usage, je suis attachée à mon pere & à ma mere, & je fais si grand cas de ma liberté, que je tâcherai de la conserver le plus qu'il me sera possible, ainsi Madame, je vous supplie de rendre grace au Marquis de sa bonne volonté, que je le prie de la réserver pour quelqu'autre qui ait moins d'aversion pour le mariage. Madame de Clairville dit encore tout ce qu'elle crut capable de fléchir Mademoiselle de la Charce; mais elle n'en put tirer que des refus pleins de politesse, elle tâcha de les adoucir en rendant réponse au Marquis, & lui donnoit toûjours quelques lüeurs d'esperances, qu'il ne recevoit pas avec la tranquilité qu'elle souhaitoit, plus il trouvoit

de résistance, plus il sentoit redoubler son amour : il faut absolument, repartit le Marquis, qu'elle ait quelque chose dans le cœur, soit dans sa Province, soit ici ; elle aime, je n'en suis que trop convaincu, si c'est ici, je le découvrirai bientôt ; si c'est ailleurs, ou son mépris & son indifference me guérira, ou je lui ferai connoître, aussi-bien qu'à mon rival, où peut aller le ressentiment d'un amant outragé. La veuve, qui ne croyoit pas avoir sujet de haïr Mademoiselle de la Charce, tâcha de calmer ses vivacitez, elle employa toute son éloquence pour réussir ; le Marquis parut se rendre, mais en rusé Normand ; il se promit d'examiner si bien toutes les actions de Mademoiselle de la Charce, qu'il découvriroit la cause de ses dédains ; il venoit donc tous les jours, aussi bien que les Allemands, & plu-

ſieurs Dauphinois ; il crut s'appercevoir de quelques régards d'intelligence entre le Comte de Caprara & Mademoiſelle de la Charce : un jour cette Compagnie délibera d'aller à Saint Germain voir les préparatifs que l'on faiſoit pour recevoir la Princeſſe de Baviere, qui devoit être Madame la Dauphine ; le Marquis ſe mit de cette partie ; il parloit beaucoup moins de ſa paſſion, voulant laiſſer croire qu'elle étoit diminuée, pour être plus à porté de s'éclaircir de ſes doutes, quand on ne le regarderoit pas comme un ſurveillant interreſſé ; le même ſoir que l'on fut à Saint Germain, Madame de la Charce ſe trouva un peu incommodée après le ſoupé ; elle alla ſe coucher, & permit à ſes Filles de reſter avec Madame de Clairville, qui jouoit ; ſur le minuit on entendit un grand bruit dans l'Hôtellerie,

d'être ingrate : mais comment pouvoir payer dignement tout ce que vous faites pour moi : il vous eſt facile, reprit le Comte, de récompenſer ce que vous nommez obligations fort au delà de leurs valeurs ; votre cœur, pourſuivit-il, eſt un tréſor que l'on ne ſçauroit trop acheter ; l'on n'achete point ce qui s'eſt donné volontairement, interrompit Mademoiſelle de la Charce, il ne me reſte plus rien à vous offrir qu'une fidelité éternelle & convenable à mon devoir, mais qu'eſt devenuë ma Sœur, continua-t-elle avec un air inquiet, l'appartement de ma mere eſt il à couvert des inſultes du feu ? oui, dit le Comte, il eſt dans un autre corps de logis ; faites donc, repartit-elle, ſecourir ma Sœur, je vous prie ; il ne me ſuffit pas d'être en ſureté ; ſi les perſonnes qui me ſont cheres, ont quelques choſes à craindre, je

n'en donnerai le ſoin à qui que ce ſoit, répondit le Comte, j'y cours moi-même, & pour vous ſatisfaire, je me prive des douceurs d'être quelques momens de plus auprès de vous : le Comte retourna promptement à l'endroit où il avoit laiſſé Mademoiſelle d'Aleyrac; il trouva nombres de gens qui jettoient de l'eau pour dégager la porte; Madame de Clairville & Mademoiſelle d'Aleyrac avec ceux qui étoient reſtez ſortirent enfin, plus incommodés de la fumée & de l'eau, que des flammes; le Comte les conduiſit où il avoit méné Mademoiſelle de la Charce, qui conta à ſa Sœur les ſoins que le Comte de Caprara s'étoit donné pour ſa conſervation; Madame de Clairville étoit ſi effrayée, qu'elle n'avoit point pris garde à la préference que le Comte avoit donné à ſa rivale, mais le Mar-

quis de Parville plus occupé de son amour, que de l'incendie, n'eut que trop de certitude, que cette action étoit causée par un interêt pressant; ce qu'il avoit entendu étoit suffisant pour le convaincre de la parfaite intelligence de nos deux Amans, qui étoient encore dans la douce erreur de croire leurs secrets ignorés de tout le monde; après ce que l'on a connu des sentimens du Marquis, il est aisé de juger àquel excès monta sa colere & sa jalousie; il accusoit Mademoiselle de la Charce d'injustice & de mauvais goût, s'imaginant qu'elle auroit dûë le préferer à tout autre. J'ai déja dit que les difficultés l'enflammoient; ainsi il avoit le malheur que moins il se croyoit aimé, plus son amour prenoit de force; il ne pouvoit se pardonner d'avoir été la dupe de ces deux personnes, lorsqu'il repassoit dans son

esprit beaucoup de choses qu'il avoit remarquées & crûës sans consequence, avant ce dernier évenement, lequel ne lui laissoit aucun doute, comme les changemens de visages de Mademoiselle de la Charce, lorsque les Allemands paroissoient & bien d'autres choses qui redoublerent son ressentiment contre eux, & même contre lui, qui se piquoit de pénétration & qui en avoit manqué en une occasion aussi essentielle à son repos; cependant la résolution qu'il forma de se venger, l'engagea à dissimuler, jusqu'à ce qu'il en eût trouvé le moyen; pour cet effet il suivit la Compagnie dans la chambre de Madame de la Charce avec une tranquilité apparente, qui ne laissa point soupçonner ce qu'il avoit dans l'ame: mais il se promit que rien n'échaperoit à ses regards.

Madame de la Charce fut ravie de voir les Dames en bonne ſanté, elle remercia le Comte de Caprara de ſon attention pour ſes filles ; enſuite chacun alla ſe repoſer, il n'y eut que le Marquis qui ne put profiter du tems qui étoit deſtiné au ſommeil : voilà donc, dit il, en lui-même cette perſonne inſenſible qui a une ſi grande averſion pour tous les engagemens, elle a bien caché ſes ſentimens juſqu'ici, mais ils ſe découvriront lorſqu'elle y penſera le moins ; il ne voulut point encore faire confidence à ſa parente de ce qu'il avoit appris, il ne comptoit pas aſſez ſur ſa diſcretion ; elle auroit eu lieu d'être piquée pour ſon interêt, & par conſequent il craignoit qu'elle n'éclata mal à-propos, & ne dérangea ſes deſſeins ; il ſe détermina donc à faire parler de mariage à Monſieur de la Charce ; il

il ne pouvoit pourtant employer que cette Dame ; il lui dit que ſon amour avoit levé tous les obſtacles qu'il avoit d'abord trouvé à ſe lier entierement ; qu'il la prioit d'aſſurer Monſieur de la Charce, qu'il ne ſouhaitoit rien avec autant d'ardeur que d'entrer dans ſon alliance. Madame de Clairville ne fit aucune difficulté de ſe charger de cette commiſſion ; Monſieur de la Charce la reçut poliment, & répondit qu'il ne pouvoit décider, qu'il n'eût conſulté ſa Fille ; qu'il ne doutoit point que ſi elle avoit moins d'éloignement pour le mariage qu'elle en avoit paru autrefois, elle ne regarda le Marquis de Parville comme un parti avantageux pour elle ; mais qu'il n'avoit pas deſſein de la contraindre. Monſieur de la Charce fit cette propoſition à Mademoiſelle de la Charce ; laquelle répondit,

puiſque vous me permettez de vous parler librement, je vous dirai, Monſieur, qu'ayant refuſé un parti qui vous convenoit, & qui m'attachoit dans la Province où vous faites votre ſejour, il me ſeroit impoſſible d'en accepter un qui me conduiroit à l'autre extremité du Royaume; ainſi je vous ſupplie de remercier le Marquis, qui n'ignore point que mon intention n'eſt pas de m'établir en Normandie, puiſque j'ai été inſtruite la premiere de ſa bonne volonté, & que je l'avois prié de ne plus penſer à cette affaire: je ne la ſouhaite pas autant, reprit Monſieur de la Charce, que je faiſois la premiere; par conſéquent nous en demeurerons là; dès qu'il eut joint Madame de Clairville, il lui dit qu'il avoit beaucoup de reconnoiſſance de l'eſtime que le Marquis marquoit pour ſa Famille, qu'il auroit ſou-

haité que sa Fille eût été disposée à en profiter ; mais qu'elle n'avoit nulle inclination pour le mariage, que son alliance lui auroit fait honneur & plaisir, cependant qu'il ne pouvoit retracter la loy qu'il s'étoit imposé, de ne jamais faire de violence à aucun de ses enfans, sur une chose qui dure autant que la vie : le Marquis de Parville fut si piqué, lorsque sa parente lui rapporta ces discours, qu'il ne ménagea plus rien, & lui découvrit ce qu'il avoit résolu de lui cacher ; nous sommes vous & moi, lui dit-il avec emportement, les duppes de Mademoiselle de la Charce & du Comte de Caprara, vous aimez ce dernier, il seroit inutile de me le nier, je m'en suis bien apperçu, vous vous êtes même flatté qu'il n'étoit point ingrat ; détrompez-vous, vous avez apparemment l'avantage aussi bien

que moi d'être un des objets de leurs plaisanteries ; pour ce qui me regarde, je n'ai pas eu la satisfaction de me croire aimé ; mais je considerois ma cruelle comme une indifferente & comme une personne vertueuse, avec laquelle on ne devoit esperer de liaisons, que par les nœuds indissolubles ; l'excès de ma passion m'avoit déterminé à prendre ce parti, elle l'a refusé, voulant passer pour insensible, ce qu'elle n'est point du tout; elle aime & est aimée avec ardeur, j'en ai des certitudes incontestables : elle est aimée autant qu'elle le peut souhaiter, mais demeurerai-je tranquille au milieu des offences dont on m'accable ? non, je me vengerai, ou tous les moyens de le faire me manqueront. Quels rapports, interrompit la veuve, toutes vos plaintes ont-elles avec le Comte de Caprara ? est-il cause

que vous n'êtes pas aimé ? Quoi, répondit le Marquis impatiemment, vous êtes assez prévenuë pour ne point entendre que c'est cet Allemand qui est maître de son cœur, & qu'elle possede le sien : ce que vous me dites, reprit Madame de Clairville toute troublée, seroit-il possible, & aurois-je le déplaisir de penser qu'ils triomphent ensemble de la foiblesse que j'ai euë de dire au Comte que je l'aimois ? la douleur que je ressens me contraint à vous avouer qu'il est vrai qu'il a sçu me plaire, que je n'ai pu lui cacher ma tendresse, & qu'il m'a flatté du retour que je desirois ? Ah ! qu'elle trahison s'écria-t-elle ; mais peut-être que vous vous trompez, poursuivit la veuve, les amans croyent souvent plus qu'ils ne voyent & plus qu'ils n'entendent ; puisque vous êtes incrédule, reprit le Marquis,

jugez-en vous-même, par ce que je vais vous dire ; ensuite il lui répeta la conversation dont il avoit été témoin, lorsqu'il la sauva du feu : en voilà trop, reprit la veuve, il faut qu'il nous paye les chagrins qu'il nous cause ; unissons nos interêts, ajoûta le Marquis, & songeons à nous venger. Helas ! que pourrons-nous faire, répondit-elle, ils sont contens l'un de l'autre ; de plus force-t'on des cœurs à aimer contre leurs inclinations ? si on ne les force pas à aimer, interrompit le Marquis, on peut déranger leur bonheur, & les rendre aussi infortunez qu'ils ont été tranquilles jusqu'à present ; il faut avertir le pere & la mere d'une liaison qui ne sçauroit avoir des suites honorables pour eux ; mais prenons nos mesures de façon que nous ne puissions être soupçonnez, afin d'avoir le plaisir d'être

témoin de leurs peines: il n'y a, dit la veuve, qu'une Lettre anonyme qui convienne de la façon que vous l'imaginez; car de faire confidence de notre dépit à quelqu'un, outre que la chose seroit trop humiliante pour nous, peut-être serions-nous mal servis: je l'ay pensé de même, répondit le Marquis, il faut qu'il la reçoive en arrivant à Paris, ou l'on retourne demain, je me charge de la dicter & de la faire écrire. Ce projet remit un peu de calme dans l'esprit de ces deux victimes de la jalousie; l'esperance de la vengeance est une chose bien flateuse pour des personnes qui se croyent outragées; ils se promirent de dissimuler leurs ressentimens autant qu'il seroit necessaire pour faire réussir leurs desseins; Madame de Clairville agaça le Comte de Caprara comme à l'ordinaire; elle lui dit en

particulier : Hé bien, Comte, votre cœur s'apprivoise-t-il avec l'amour ? ai-je lieu d'esperer que la tendresse que je vous ai marqué ne sera pas infructueuse ? je vous ai déja assuré, reprit le Comte, que vos charmes doivent vous être caution, que vous ne courez pas risque d'attaquer un cœur envain ; je peux donc, continua-t-elle, compter sur le votre: vous ne répondez point, s'il est à moi, pourquoy balancer ? Pardonnez, dit-il, une timidité dont je ne suis pas le maître, les gens de mon Païs ne sont point si galants que ceux du vôtre, ausquels des déclarations & des protestations ne coutent rien & sont si familieres qu'ils en feroient mille en un jour, nous sommes plus solides, je ne doute pas que vous ne soyez contente de moi à l'avenir ; je vous repete que vous avez déja mon estime, c'est le

premier point, pour établir un amour sincere & durable. Vous êtes trop circonspect, interrompit Madame de Clairville, l'amour ne raisonne point tant, plus de tendresse & moins de politique : le Comte cherchoit à faire une réponse ambiguë, qui ne put l'engager ni aigrir la veuve, lorsqu'ils furent interrompus, au grand contentement de cet amant aimé malgré lui, qui ne sçavoit plus de quelle maniere se tirer de l'embarras ou ces discours le jettoient ; Madame de Clairville fut convaincuë de l'indifference du Comte à son égard ; quels déplaisirs pour une jolie femme d'être meprisée de ce qu'elle aime ! elle auroit été moins piquée s'il avoit connu Mademoiselle de la Charce avant elle ; mais les avoir vûës toutes deux pour la premiere fois dans le même moment, & avoir sans

raisonner, donné la préference à Mademoiselle de la Charce, paroissoit une chose impossible à digerer à Madame de Clairville; l'interêt de ses appas, & son inclination exciterent dans son ame une fureur presque égale à celle du Marquis, elle le pria de presser leurs vengeances; il fit donc écrire une Lettre, telle que celle de cette espece sont construites ordinairement; c'est-à-dire qu'il paroissoit que c'étoit un ami particulier de Monsieur & de Madame de la Charce, qui prenoit tant de part à tout ce qui avoit rapport à eux & à leur famille, qu'il se croyoit obligé de les avertir que l'extrême liaison qui paroissoit entre Mademoiselle de la Charce & le Comte de Caprara, faisoit un très-grand tort à Mademoiselle leur fille, que le donneur d'avis connoissoit & étoit persuadé de sa vertu; mais que

le Public, qui ne la voyoit pas de si près, s'ingéroit à faire des contes qui n'étoient point avantageux à sa réputation, qu'il seroit à propos de mettre fin aux assiduitez du Comte, puisqu'aussi bien devoit-elle se terminer par son retour en Allemagne; que sa parentée & ses établissemens en ce païs-là ne lui permettroient pas de revenir jamais en France; qu'une personne de la qualité & du merite de Mademoiselle de la Charce n'étoit pas faite pour servir d'un amusement passager à cet étranger : on ajouta ensuite tout ce que l'on imagina de plus fort pour séparer ces deux amans; Monsieur de la Charce montra cette Lettre à Madame de la Charce ; ils furent très-étonnez d'un pareil avis; Madame de la Charce dit que cet écrit venoit plûtôt d'une main ennemie ou envieuse que de gens

qui fussent dans leurs interêts comme ils vouloient le paroître; que sa Fille ne faisoit rien qui pût être censuré, que leur connoissance avec le Comte tiroit son origine du service essentiel qu'il leur avoit rendu à Vincennes, que depuis, les visites qu'ils en avoient reçûes avoient toujours été accompagnées de tout le respect & de toute la politesse que l'on pourroit attendre d'un homme au dessus de lui, qu'il n'étoit pas surprenant qu'il vint souvent chez eux, puisqu'ayant peu de connoissance, & paroissant délicat sur les compagnies qu'il fréquentoit, il ne se jettoit pas indifferemment à la tête de tout le monde. Ce que vous dites peut être vrai, répondit Monsieur de la Charce, je suis persuadé de la sagesse du Comte, & de la vertu de ma Fille, il peut y avoir de la trahison de la part de l'Auteur

de la Lettre, les traîtres ſont fort mépriſables, mais on doit faire ſon profit de la trahiſon ; quelquefois les proches ſont les derniers à s'appercevoir de ce qui frappe les yeux du Public, on ne ſçauroit trop obſerver les bienſéances quand on a de grandes filles auprès de ſoy : cette affaire vous regarde, continua-t-il, c'eſt à vous à inſtruire votre Fille des diſcours qui ſe tiennent, je crois qu'elle ſera la premiere à en craindre les ſuites, elle m'a paru ſi indifferente juſqu'ici, que j'ai lieu de croire qu'il y a plus de calomnie que de verité dans cette accuſation, cependant il les faut éviter ; vous prierez enſuite le Comte de Caprara de retrancher de ſes aſſiduitez, & inſenſiblement il faudra s'en défaire, dautant que ce ſont des connoiſſances qui tombent d'elles-mêmes par l'éloignement des païs : Ma-

dame de la Charce approuva tout ce que son mary lui disoit, étant persuadée comme lui, que Mademoiselle de la Charce ne prenoit aucun interêt particulier à ce qui régardoit le Comte. Elle lui lut la fatale Lettre, qui causa à cette tendre personne un trouble qu'elle ne put cacher; la mere s'en apperçut, mais elle n'en fit nul semblant, & lui representa avec sa prudence ordinaire, que rien n'étoit plus triste pour une fille bien née que de donner lieu à la médisance, que l'on ne pouvoit prendre trop de précaution pour s'en garantir; qu'ainsi elle prieroit le Comte de les voir un peu plus rarement; elle ajoûta toutes les bonnes raisons que Monsieur de la Charce avoit alleguées; le désordre de Mademoiselle de la Charce ne lui permettoit pas de parler; sa mere jetta les yeux sur elle, comme

pour ui demander une réponſe ; elle fut bien étonnée de voir ſon viſage couvert de larmes ; elle voulut encore diſſimuler, & continua, en l'aſſurant qu'elle ne devoit point s'affliger, que ſon Pere ni elle n'ajoûtoient nulle foy au contenu de cette Lettre, qu'ils connoiſſoient ſa vertu & ſa régularité, que ce n'étoit que pour faire taire le monde, qu'elle demanderoit au Comte de venir moins ſouvent, qu'elle étoit très-fâchée d'être obligée de faire un pareil ſacrifice au Public, ayant pour lui une véritable eſtime. Ha ! Madame, s'écria Mademoiſelle de la Charce, ſi vous étiez inſtruite de ſes ſentimens, vous ne laiſſeriez pas à nos ennemis la ſatisfaction qu'ils ſe ſont promis par cette funeſte Lettre ! j'ai déja donné ce titre, réprit Madame de la Charce ; à ceux qui l'ont écrite ; mais, ma Fille, je ne peux

en user autrement, votre Pere y est déterminé, j'en ressens une peine infinie, & je vous avoûë qu'elle est fort augmentée par la douleur où je vous vois. Qui peut la causer, poursuivit-elle, puisque je vous ai assurée de la continuation de l'amitié de votre Pere & de la mienne, aussi-bien que de la bonne opinion que nous avons de votre conduite? je vous crois trop raisonnable pour avoir laissé séduire votre cœur par un homme que vous ne devez jamais esperer de revoir après qu'il sera retourné en Allemagne & vous en Dauphiné; si vous aviez eu de l'inclination pour le Marquis de Cremieux, elle auroit été excusable, puisque nous le souhaitions, & même en dernier lieu, pour le parent de Madame de Clairville, qui n'a eu que de bonnes intentions? Ah! Madame, interrompit Mademoiselle de la Char-

ce, ne me parlez point de ce Normand, j'ai des ſoupçons contre lui qui me donnent de l'horreur pour tout ce qui a rapport à ſa perſonne ; il eſt vrai que Mademoiſelle de la Charce, penſa d'abord qu'il étoit l'auteur de l'affreuſe piece que l'on lui faiſoit; mais en même temps elle réſolut de cacher avec ſoin cette idée au Comte, craignant les ſuites d'un démêlé entre deux hommes de cette ſorte. Madame de la Charce ne voulut pas pouſſer la converſation plus avant ; l'embarras qu'elle avoit remarqué dans l'eſprit de ſa Fille, confirma le deſſein qu'elle avoit formé d'éloigner le Comte, elle étoit trop habile pour n'avoir pas pénetré dans le fond de ſon cœur, & trop bonne pour en faire confidence à Monſieur de la Charce ; Mademoiſelle de la Charce ſe renferma avec ſa Sœur, à la-

quelle elle conta ses malheurs d'une maniere si touchante, que cette jeune personne en fut attendrie; elle lui dit tout ce qu'elle put imaginer pour la consoler; mais le premier mouvement étoit trop vif pour recevoir du soulagement, & la crainte mortelle que le Comte ne fût banni de leur societé, l'occupoit entierement. Ah, ma sœur, disoit-elle, si je ne le vois plus, je ne veux voir personne autre; que ne puis-je connoître mes ennemis, je n'aurois que faire du secours de qui que ce soit, je me vengerois bien moi-même des donneurs d'avis, & je leur ferois sentir que mon courage est au dessus de l'opinion que l'on a de mon sexe; les lâches ont compté sur la foiblesse dont on l'accuse, la bassesse de leurs cœurs se manifeste par le soin qu'ils ont de cacher leurs noms; mais peut-être aurai-je la satis-

faction de les découvrir. Ma chere Sœur, interrompit Mademoiselle d'Aleyrac, n'ayez pas de semblable pensée, voudriez-vous vous porter à des éclats qui accableroient toute vôtre famille de douleur & de honte; servez-vous de ce même courage dont vous vous vantez pour supporter vos peines, peut-être seront-elles moins fâcheuses que vous ne vous l'imaginez, mais au moins n'oubliez point ce que vous vous devez, & ce que vous nous devez par l'interêt du sang & de la tendresse. Helas, ma Sœur, répondit Mademoiselle de la Charce, j'ai grand besoin de vos bons conseils & de votre pitié; que dira le Comte, il m'aime, il sera au désespoir, ses maux me touchent plus que les miens; & si par malheur les obstacles le rebute, que deviendrai-je? son indifference seroit le comble des tourmens

pour moi ; jugez donc de l'horreur de mon état par la confusion de mes sentimens ; j'entre dans la douleur du Comte, & je crains qu'il n'en ait pas assez, je ne suis pas en disposition de paroître en compagnie, tâchez d'examiner si ma mére parlera au Comte, & de quelle façon il prendra son discours. Nous le sçaurons assez, reprit Mademoiselle d'Aleyrac, souffrez que je ne vous quitte point. Non, ma sœur, interrompit Mademoiselle de la Charce, puisque vous voulez m'être utile, vous me servirez bien plus à mon goût, en tâchant de découvrir la pensée du Comte. Comme je ne songe qu'à votre satisfaction, dit Mademoiselle d'Aleyrac, je ferai tout ce qui pourra y contribuer ; ainsi je vous laisse à regret, pour me rendre où vous souhaitez que je me trouve. Madame de Clairville & le Marquis

demanderent des nouvelles de Mademoiſelle de la Charce, puiſque l'on ne la voyoit point; il ſçavoient mieux que perſonne le ſujet de ſa retraitte. Mademoiſelle d'Aleyrac répondit froidement, qu'elle étoit occupée dans ſa chambre: le Comte de Caprara arriva peu après, qui chercha des yeux ce qui l'emmenoit dans la maiſon; la converſation fut generale pendant quelques momens, après quoi Madame de la Charce s'étant approchée d'une fenêtre, dit que le temps lui paroiſſoit ſi doux qu'elle avoit envie de ſe promener dans le Jardin; en finiſſant ces paroles elle préſenta la main au Comte de Caprara, qui n'eut garde de la refuſer, rien n'étant capable de le retenir dans la chambre, puiſque Mademoiſelle de la Charce n'y étoit pas; la veuve & ſon parent qui ſe dou-

terent de la cauſe de la promenade de Madame de la Charce, engagerent le reſte de la Compagnie à demeurer, afin qu'elle eût le temps de s'expliquer avec le Comte ſans être interrompuë, & de le congedier, ainſi qu'ils le deſiroient, ſurtout le Marquis; car Madame de Clairville étoit trop étourdie pour avoir prévû toutes les conſequences de cette affaire, puiſqu'en ôtant à ſon amant les moyens de voir ſa rivale, elle l'éloignoit d'elle en même temps. Lorſque ceux qui étoient ſortis furent ſeuls dans le Jardin, Madame de la Charce ſe trouva un peu embarraſſée; comment dire à un homme, que l'on le croit amoureux de ſa Fille; enfin elle ſe détermina, après avoir un peu rêvé: Monſieur, lui dit-elle, je ſuis au déſeſpoir que le Public vous croye plus ſenſible que vous ne l'êtes en effet;

on s'imagine que les charmes de Mademoiselle de la Charce ont eu assez de pouvoir pour captiver votre cœur: le Comte rougit à ces paroles; ce seroit une victoire bien glorieuse pour elle, continua Madame de la Charce; mais vous sçavez que le monde tourne toûjours les choses du plus mauvais côté, & qu'il faut sacrifier malgré soy à cet ennemi du repos public, quand même il en coûteroit le sien propre; je m'étois fait une douce habitude d'avoir l'honneur de vous voir, & je suis très-touchée d'être obligée de vous prier, que ce ne soit pas aussi souvent que de coutume, cependant la bienséance m'engage à vous demander la grace que vos visites soient moins fréquentes. Le Comte fut frappé comme d'un coup de foudre lorsqu'il entendit ces derniers mots: quoy, Madame, répondit-il, je serois

privé du bonheur que j'ai eu jusqu'ici ? ma conduite auroit-elle pû vous déplaire en quelque chose ? si vous me faisiez la faveur de m'en instruire, j'apporterois tant de soin à la changer, que vous verriez que je ne suis pas incorrigible, & qu'il n'y a rien que je ne fasse pour mériter votre approbation. Vous l'avez toute entiere, repartit Madame de la Charce, je voudrois pouvoir vous en donner des marques ; mais, Monsieur, la réputation de ma Fille m'est plus chere qu'elle-même, quoique je sois une mere très-tendre. En quoi l'ai-je dérangée, interrompit le Comte, elle ne m'accusera pas d'avoir manqué au respect qui lui est dû, je l'estime autant qu'elle est estimable ? c'est tout dire, Madame, ajoûta-t-il, pourquoi me faire seule responsable des discours qui vous déplaisent ? ne paroît-elle

ellė point aimable aux yeux du Marquis de Parville & de beaucoup d'autres qui viennent chez vous ; quand tous ceux que vous nommez lui trouveroient des agrémens, reprit Madame de la Charce, avec sa politesse ordinaire, ils ne sembleroient pas si dangereux que vous, leur mérite n'approche pas du vôtre, leurs figures & toutes les perfections qu'ils pourroient avoir paroissent si fort au dessous de celles que vous possedez, qu'il n'est pas surprenant que l'on vous croye préferable à tout ce que nous voyons ; si vous ne l'aimez point, il vous sera aisé de la voir moins, si vous l'aimez, aidez lui à se défaire d'une inclinationinfructueuse qui empoisonneroit le reste de sa vie : car je crains qu'elle n'ait trop rendu de justice à tout ce que vous vallez, sans faire réflexion aux suites d'un pareil atta-

chement : oui, Madame, je l'aime, interrompit le Comte, quoique je parle à la mere de celle que j'adore, la dissimulation est un vice si méprisable, que je n'en ferai jamais aucun usage ; je l'aime donc plus que personne n'a jamais aimé ; mais c'est d'une maniere si pure, que la plus austere vertu n'y pourroit trouver à redire ; je borne tous mes desirs au seul plaisir de l'aimer & de n'en être point haï ; quant à ce que vous pensez de l'inutilité de ma passion, vous ne la nommeriez pas de cette sorte, si j'étois absolument maître de mes volontez : j'aurai d'assez grands biens & des emplois assez considerables, pour la mettre en état de n'avoir rien à souhaiter. Je ne doute point, répondit Madame de la Charce, que la fortune qui vous est destinée, ne pût remplir les desirs des personnes les plus ambitieuses ;

mais vous convenez que vous dépendez d'un Pere ; il est vrai Madame , je n'avancerai point une chose pour une autre ; mais ce Pere, continua le Comte, n'est pas inflexible , & je me flatte , que lorsque je lui apprendrai que Mademoiselle de la Charce est la plus parfaite personne de la terre , & que je ne peux être heureux qu'en passant ma vie avec elle , il aura des égards pour ce que je souhaite : voilà, Madame, quels ont été mes sentimens, depuis que j'ai l'honneur de la conoître. Monsieur, dit Madame de la Charce, ils sont très avantageux pour ma Fille ; mais comme l'execution n'en est pas aisée , & que si elle perdoit l'estime du Public, elle ne seroit pas digne de vous, il faut la ménager, quoi qu'il en coûte ; ainsi trouvez bon que je vous supplie de joindre à toutes les obligations que nous

vous avons, celle de rendre
visites moins fréquentes : je
obéirai, Madame, répond
Comte ; mais après l'aveu q
viens de vous faire, vous
vez juger avec quelle dou
je reçois la loi que vous m
posez ; je vous demande la g
de ne me point bannir ent
ment de votre présence, tant
vos interêts que pour ma s
faction, la chose seroit trop
quée & donneroit à penser c
n'est point ; de plus, mes enn
triompheroient avec trop c
gueil de la réussite de leur
ceur ; je tâcherai pourtant d
découvrir, & de leur appre
qu'il ne fait pas bon offense
homme de ma sorte. Ah ! M
sieur, interrompit Madame c
Charce, une affaire d'éclat fe
un tort infini à ma Fille ;
on parle des personnes de n
sexe, plus elles sont exposées

censure : le mieux pour nous est d'être oubliée ; si vous l'aimez, ajoûta-t-elle, menagez sa gloire : elle m'est plus chère qu'à qui que ce soit, repartit le Comte ; si j'ay le bonheur de connoître l'objet de ma haine, je ne la compromettrai en rien & me gouvernerai de la façon que l'honneur & la probité le permettent ; je ne me suis jamais éloigné des principes de l'honnête homme, je sçai ce que l'on doit aux Dames, & surtout à celles pour qui on sacrifieroit son sang ; mais je sçai aussi qu'il faut punir les outrages que l'on ne s'est point attiré ; je ne me sens pas en disposition de paroître devant la joyeuse Compagnie qui est dans votre appartement ; ainsi, Madame, je vais prendre congé de vous ; ensuite il lui donna la main, pour la remettre à la porte, puis il sortit de la maison.

Madame de la Charce rendit compte à Monſieur de la Charce de la converſation qu'elle avoit eue, ſans lui parler de ce qu'elle avoit découvert des ſentimens de ſa Fille; elle étala les bonnes intentions du Comte: il ſe peut faire, répondit Monſieur de la Charce, qu'il ſoit amoureux de ma Fille, mais ſon Pere ne l'eſt pas, & a ſans doute depuis long-temps des vûës pour l'établiſſement d'un Fils que je ſçai bien qui eſt un grand parti; jugeons-en par nous-même: ſi mon Fils me propoſoit pour ſa femme une étrangere, dont je ne connoîtrois ni la naiſſance ni le bien, aurois-je beaucoup de condeſcendance pour des fantaiſies qui paſſent auſſi promptement qu'elles naiſſent; pour finir tout, ajoûta-t-il, lorſqu'il ſera venu quelque tems, moins ſouvent, il faudra nous en défaire entierement; de plus, le

mariage de Monſeigneur ſe terminera dans peu de jours, & nous partirons enſuite. Madame de la Charce, qui craignoit que l'on ne ſoupçonna les chagrins de ſa Fille, lui manda par Mademoiſelle d'Aleyrac de ſe rendre où étoit la Compagnie; celle-ci lui apprit la promenade du Jardin, où elle n'avoit pû aſſiſter, & le départ du Comte ſans revoir perſonne, ce qui cauſa une douleur difficile à exprimer à Mademoiſelle de la Charce, qui eut beaucoup de peine à ſe réſoudre à executer les ordres de ſa Mere; toute l'éloquence de Mademoiſelle d'Aleyrac fut neceſſaire pour la déterminer; elle la pria de compoſer ſon exterieur, de maniere que l'on ne pût démêler ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur; elle lui repreſenta que ſi ſes ennemis étoient dans la Compagnie, comme elle le ſoup-

çonnoit, se feroit augmenter leur triomphe, en laissant paroître son chagrin; cette derniere raison eut plus de force sur Mademoiselle de la Charce que toutes les autres; elle parut donc avec un air assez tranquille; le Marquis de Parville s'avisa de lui vouloir dire quelques galanteries, qu'elle reçût d'une maniere très-froide & très-méprisante: on parla beaucoup de l'arrivée de Madame la Dauphine; cette Assemblée fit des projets pour se trouver à toutes les Fêtes qui devoient suivre le mariage; la seule Mademoiselle de la Charce ne prenoit aucune part aux plaisirs que les autres se promettoient, & auroit trouvé plus de satisfaction à être dans un desert en liberté de ne voir personne, & de rêver sans distraction à son cher Comte; il étoit aussi à plaindre qu'elle.

Après avoir quitté Madame de la Charce, il se retira chez lui, accablé de douleur & animé de fureur contre ceux à qui il devoit tous ses maux ; son inquiétude redoubloit sur l'état de Mademoiselle de la Charce ; si elle étoit instruite de leurs disgraces, il la plaignoit autant qu'il se trouvoit à plaindre lui-même ; si elle les ignoroit, il craignoit qu'elle ne l'accusa de negligence pour elle ; que faire en de pareilles extremitez, disoit-il, je ne sçai personne à qui pouvoir me fier, pour lui rendre une Lettre, elle est peut-être dans la même peine ; c'est à moi à imaginer les moyens de lui apprendre mon desespoir ; elle a plus de surveillans que je n'en ai ; après avoir bien rêvé, rejetté & approuvé divers projets qu'il forma, il s'en tint à celui de se rendre aux Cordeliers le lendemain matin à l'heure qu'elle

avoit accoûtumé d'y aller en habit de femme très-caché dans ses coëffes, & de lui donner une Lettre assez adroitement pour que sa mere ni personne ne s'en apperçût ; l'amour métamorphosa donc le Comte d'un beau jeune homme qu'il étoit, en une femme de trés-petite apparence, qui se plaça dans l'Eglise, assez à portée de Mademoiselle de la Charce pour tirer sa robe, de façon que malgré sa distraction, elle ne douta pas qu'il n'y eût du mistere ; son cœur fut en cette occasion plus clairvoyant que ses yeux, il lui dit que le Comte avoit part à l'action de cette femme, dans la main de laquelle elle apperçut un papier qu'elle prit sans affectation, & jetta un regard si gracieux sur la femme, qu'il lui fut aisé de juger qu'elle ne lui avoit pas déplû ; cette personne disparut un moment après,

se trouvant très soulagée d'avoir si bien réussi ; Mademoiselle de la Charce, mit ce papier dans sa poche jusqu'à ce qu'elle fût en lieu à le pouvoir lire en liberté; cependant elle sentoit une secrete satisfaction, dans la pensée qu'il ne pouvoit y avoir que le Comte qui eût imaginé ce stratagême pour lui donner de ses nouvelles ; elle se retira le plutôt qu'il lui fut possible, pour contenter l'impatience qu'elle avoit d'éclaircir ses doutes, elle ouvrit le papier, & y trouva ces mots.

« Si vous êtes instruite de mes malheurs, je me flatte que vous y serez sensible, si vous les ignorez, vous pourriez soupçonner ma tendresse ; c'est pourquoi je me sers d'une voye si extraordinaire, pour vous demander une heure d'audience particuliere ; nous ne sommes plus en termes

» que vous deviez me la refuser,
» vous connoiſſez mon reſpect pour
» vous ; mais vous ne comprenez
» point mon deſeſpoir : ne le pouſ-
» ſez pas à bout, en me refuſant
» la grace que je vous demande ;
» car je ne répondrois pas des
» effets qu'il pourroit produire ;
» puiſqu'il m'eſt encore permis d'a-
» voir le plaiſir de vous voir quel-
» quefois, tenez votre réponſe prê-
» te, pour la premiere que j'aurai
» cette ſatisfaction, & je la rece-
» vrai de votre main.

Mademoiſelle de la Charce fut charmée d'avoir des marques de la fidelité du Comte ; mais elle ſe trouva bien embaraſſée de la maniere dont elle s'y prendroit pour faire ce qu'il ſouhaitoit, elle ne cacha point ſes deſſeins à Mademoiſelle d'Aleyrac, ſe propoſant même de ne voir le Comte qu'en ſa preſence, elle lui fit donc part du billet qu'elle en avoit reçû,

en lui disant ma chere Sœur je compte sur votre amitié, aidez-moi à trouver quelques adoucissemens à mes maux, je ne vois rien qui y puisse mieux contribuer que la conversation que le Comte me demande; mais comment faire pour y parvenir, à moins que de l'introduire dans la chambre où nous couchons, lorsque le reste de la maison sera endormi; je ne le verrai qu'avec vous, vous serez témoin de nos paroles : j'entrevois, dit Mademoiselle d'Aleyrac, bien des difficultez pour faire réussir ce projet; cependant tout autre moyen nous est interdit, nous ne sortons point seules, nous ne voyons personne en particulier, plus je rêve, & moins j'imagine comment nous pourrons faire; il n'est pas possible de lui donner rendez-vous nulle part, il faudroit mettre quelqu'un dans notre confi-

dence, & c'eſt ce que je voudrois éviter : ce ne peut être que des Domeſtiques ; la plûpart ont l'ame mercenaire, ſi ils ſervent dans un temps par interêt, dans un autre, la même raiſon peut les obliger à trahir ; comme nous ne nous ſommes jamais trouvées en pareil cas, nous n'avons pas l'eſprit fertile ſur cette matiere ; je crois donc que le plus court eſt de permettre au Comte de chercher des expédiens, en l'aſſurant que vous avez autant d'envie de l'entretenir qu'il en peut ſentir lui-même ; il eſt mieux dans la bienſéance, continua-t-elle, que les démarches neceſſaires en ſemblables occaſions paroiſſent venir de lui plûtôt que de vous, dautant que votre ignorance ſur les fineſſes de l'amour ne ſçauroient être que loüables ; après cette déliberation, que Mademoiſelle de la Charce approuva,

elle écrivit ce billet, pour le rendre au Comte à la premiere rencontre qu'elle trouveroit favorable.

Oui, mon cher Comte, je sçai « tous nos malheurs, il n'y en a « point de plus sensible pour moi, « que celui d'être privée du plai- « sir de vous voir aussi souvent qu'à « l'ordinaire; au moins ne souffrez « pas que votre cœur s'accoûtu- « me à des absences: pour ne lui « en point donner le temps, je « consens de vous entretenir en « particulier; ce ne peut être qu'a- « près que tout le monde sera en- « dormi; imaginez les moyens de « pouvoir vous rendre dans ma « chambre, vous y serez reçû avec « joye par ma Sœur & par moi. «

Mademoiselle de la Charce fut un peu plus tranquille, dans l'esperance que son projet réussiroit. Le Marquis de Parville qui ne voyoit point venir le Comte avec

la même assiduité, s'applaudissoit en secret de ce que sa Lettre avoit eu le succès qu'il desiroit, ne pouvant attribuer à autre chose l'éloignement de son rival ; il redoubloit ses galanteries & ses manieres tendres auprès de Mademoiselle de la Charce, qui les recevoit avec sa fierté & son dédain ordinaire ; il ne laissoit pas d'avoir l'air assez content, pour donner des soupçons de la satisfaction que lui causoit l'absence du Comte, & de la part qu'il pouvoit y avoir. Madame de Clairville n'étoit pas si tranquille, son étourderie, comme j'ai déja dit, ne lui avoit pas permis de connoître les conséquences de la Lettre anonyme ; elle s'étoit flattée que les obstacles dégouteroient le Comte, & qu'elle profiteroit de l'amour dont Mademoiselle de la Charce ne seroit plus l'objet ; mais voyant

qu'il ne venoit point, elle commença à connoître sa faute; elle envoya chez lui sçavoir ce qui l'occupoit, & qu'elle s'ennuyoit extrémement de sa négligence: le Comte lui manda qu'il avoit eû des affaires, qu'il auroit l'honneur de la voir le plûtôt qu'il pourroit; quoique cette réponse parut séche à la veuve, elle se promit de mettre tout en usage pour profiter des pertes de sa rivale.

L'impatience que sentoit le Comte de Caprara d'apprendre quelle seroit la réponse de Mademoiselle de la Charce, ne lui permit pas de passer plus de quatre ou cinq jours sans aller à l'Hôtel de Tours; il fut reçû gracieusement de Madame la Charce, laquelle ne vouloit pas qne ceux qui étoient présens s'apperçussent qu'elle avoit eu des raisons pour éloigner cet aimable

Cavalier; ainſi elle le traita en apparence comme elle avoit de coutume; Madame de Clairville lui fit beaucoup de reproches, il y répondit poliment, mais froidement, en s'excuſant comme il avoit fait lorſqu'elle envoya chez lui. Mademoiſelle de la Charce qui ne ſoupçonnoit que le Marquis de Parville de la piece qui dérangeoit ſon bonheur, chercha à donner ſon billet au Comte avant que le premier arriva; le Comte étoit attentif à toutes ſes actions, dans la vûë du ſtratagême qu'il falloit qu'elle employât pour qu'il puiſſe le recevoir; après bien des regards d'intelligence, dans un moment qu'il entra une perſonne pour laquelle la Compagnie ſe déplaça, Mademoiſelle de la Charce laiſſa tomber ſon manchon, le Comte fut prompt à le relever; il trouva dedans ce

qu'il ſouhaitoit ; il rendit le manchon & garda le papier qu'il ſerra adroitement ; il étoit ſi empreſſé de le lire, qu'il ſortit le plus promptement qu'il lui fut poſſible ; quoique les yeux de Mademoiſelle de la Charce lui euſſent permis d'eſperer une réponſe agréable, les vrais amans ſe forment toujours des inquiétudes ; ainſi il étoit agité de crainte & de joye, lorſqu'il arriva chez lui, où il ſe rendit afin de n'être interrompu de perſonne ; quels charmes pour lui, d'apprendre que Mademoiſelle de la Charce lui donnoit la liberté de la voir dans ſa chambre, il ne ſe trouva point embarraſſé de ce qu'elle lui laiſſoit le ſoin d'imaginer les moyens de pouvoir y parvenir ; il faudroit, dit-il en lui même, que la choſe fut abſolument impoſſible, ſi je n'en venois à bout ; rien ne me coûtera pour jouir

du bonheur de l'entretenir ; s'il n'avoit été besoin que d'argent donné à quelques Domestiques pour avoir l'entrée de la maison, la chose auroit bientôt réussi ; mais il craignoit, s'il se servoit de cette voye, d'exposer Mademoiselle de la Charce à l'indiscrétion de pareilles gens ; il vouloit faire ensorte de ne mettre personne dans sa confidence, ces raisons l'engagerent à réver longtemps avant que de se determiner ; enfin il se souvint que l'habit de femme lui avoit été heureux pour rendre son billet ; il crut qu'il pourroit lui être aussi utile en cette occasion ; il en prit un, le jour qui lui sembla favorable à ses desseins ; il se rendit à l'Hôtel de Tours à l'heure qu'il sçavoit que l'on soupoit, & que par conséquent tout le monde étoit occupé ; il parla à une servante de la maison, qu'il abor-

da avec un air très-effrayé, & lui dit, ma chere fille, je vous demande en grace de m'aider à me cacher pour éviter les fureurs d'un mari jaloux & emporté ſans aucune raiſon, & qui m'auroit tuée ſi je ne m'étois échapée, vous ne perdrez pas vos peines en me rendant ſervice; voilà un loüis d'or qui vous eſt garant, ajoûta t-il en le lui donnant : Madame, répondit la Servante, que cette liberalité avoit mis dans ſes interêts, vous n'avez qu'à parler, je ferai tout ce que vous ſouhaiterez; car naturellement je hai fort les mauvais maris; j'en ai eu ma part, ſans quoi je ne ſerois pas réduite en l'état où vous me voyez : la ſervante avoit fort envie de conter ſon hiſtoire, car ces gens-là aiment à parler; mais la Dame déſolée ne lui en donna pas le tems: ma chere, commencez par me

mettre en lieu où je ne puiſſe être découverte par qui que ce ſoit, car tout le monde n'eſt pas comme vous ; la plûpart des perſonnes s'imaginent toujours que les femmes ont tort, & prennent le parti des hommes contre elles : il eſt vrai, repondit la ſervante, venez je vais vous renfermer dans une chambre qui n'eſt point habitée à preſent : lorſqu'ils furent à l'endroit où elle conduiſit le Comte, il lui dit, ce n'eſt pas tout, il faut que vous trouviez le moyen de me faire parler à Mademoiſelle d'Aleyrac, qui eſt mon amie particuliere, à qui je ſerai bien aiſe de conter mes peines; il nomma celle-là, parce qu'il avoit remarqué par le billet de Mademoiſelle de la Charce, qu'elle ſe confioit entierement à elle, & qu'elle ne le verroit qu'en ſa preſence ; ainſi pour ménager encore plus

celle qu'il aimoit, il crut qu'il étoit à propos de s'adresser à sa Soeur; il fit donc entendre à la servante, qu'il lui étoit de la derniere conséquence qu'ame vivante ne s'apperçût de ce qu'elle diroit à Mademoiselle d'Aleyrac, parce que Monsieur & Madame de la Charce qui connoissoient fort son mari & elle, comme étant de la même Province & très-voisins, étoient assez injustes pour s'maginer que son mari étoit plus raisonnable qu'elle; car dans d'autres disputes que nous avons eue, ils me donnoient le tort, quoique je sois fort douce & lui fort brutal; s'ils me sçavoient ici, il me remeneroient chez lui malgré moi, où ils le feroient venir pour me reprendre, ce qui n'est point mon intention; car je veux me mettre dans un Convent pour m'en séparer tout-à-fait; c'est pourquoy je veux

prendre le conſeil de Mademoiſelle d'Aleyrac : vous me faites tant de compaſſion, dit la ſervante, que je m'en vais travailler à vous ſatisfaire avec toute l'adreſſe poſſible ; comme l'on déſervoit elle entra dans la Salle où l'on avoit mangé, faiſant ſemblant de chercher quelque choſe ; perſonne n'étoit encore rangé ; ainſi elle put s'approcher, ſans que l'on s'en apperçût, de Mademoiſelle d'Aleyrac, à laquelle elle dit avec plus de fineſſe que l'on en devoit eſperer de la groſſiereté de ſes manieres, qu'elle avoit à lui parler en particulier. Mademoiſelle d'Aleyrac qui n'étoit point obſervée comme ſa Sœur l'auroit pût être, ſortit un moment après ; la meſſagere lui conta l'avanture de la Dame ſon amie, elle démêla d'abord tout le miſtere, elle recommanda le ſecret à la ſervante ; enſuite

ensuite elle alla dans sa chambre pendant que leurs femmes soupoient, & dit à l'officieuse servante d'y conduire la Dame, qu'elle y seroit plus en sûreté qu'ailleurs ; lorsqu'elles furent ensemble, elles se firent les complimens qu'elles crurent necessaires devant leurs confidentes ; après quoi Mademoiselle d'Aleyrac renferma le Comte dans un petit cabinet, dont elle prit la clef, & retourna si promptement où étoit la Compagnie, qu'à peine remarqua-t-on qu'elle avoit été absente ; elle ne dit rien à sa Sœur de ce qui s'étoit passé, craignant que son impatience ou son inquiétude ne donnassent quelques soupçons à ceux qui l'examinoient ; ainsi on passa la soirée comme à l'ordinaire.

Monsieur de la Charce étoit très satisfait de ce que le Comte ne venoit plus que rarement ; il

ne s'étoit pas apperçû des chagrins de sa fille, à la vérité elle les cachoit avec soin ; ainsi il s'imagina que les censeurs n'auroient plus dequoi exercer leurs satyre sur la conduite de sa Famille. Lorsque chacun fut retiré, les femmes de Mesdemoiselles de la Charce, voulurent prendre dans le cabinet des choses qui leur étoient necessaires : mais ne trouvant point la clef, elles se mirent en devoir de la chercher, ce fut sans succès ; Mademoiselle d'Aleyrac les accusa de négligence & les envoya coucher, disant que l'on lui avoit prêté un Livre qu'elle vouloit finir avant que de se mettre au lit ; vous serez bien aise de l'entendre, continua-t-elle, s'adressant à sa Sœur. Celle cy, à qui ses inquiétudes ne laissoient gueres de repos, y consentit sans pénétrer plus avant ; si-tôt qu'elles furent

ſeules, Mademoiſelle d'Aleyrac lui dit, ſi je vous ai paru ferme juſqu'ici, ma Sœur, je vous avouë cependant que je tremble, lorſque je penſe à ce que je vais faire. Le livre dont vous venez de parler eſt donc bien terrible, interrompit Mademoiſelle de la Charce? vous en allez juger, répondit la cadette, & du perſonnage que mon amitié pour vous m'oblige de faire; enſuite elle ouvrit le cabinet, duquel Mademoiſelle de la Charce vit ſortir une Dame qui ſe jetta à ſes genoux; il ne lui fallut pas beaucoup de tems pour la reconnoître? Ah! ma Sœur, dit-elle à Mademoiſelle d'Aleyrac, que vous m'avez épargné de peines & d'agitations differentes, en me faiſant trouver ici cette aimable Dame, ſans m'en avertir d'avance: je n'avois garde, reprit Mademoiſelle d'Aleyrac, crai-

gnant que vous ne puissiez pas conserver votre modération ordinaire: ensuite elle conta ce qui s'étoit passé entre elle & la Servante ; le Comte leur recita aussi la façon dont il s'y étoit pris pour être introduit & caché dans la maison ; elles trouverent le tout si bien conduit, qu'elles eurent bonne opinion de l'adresse de la Servante, & se crurent delivrées des inquiétudes d'être découvertes ; que de graces j'ay à vous rendre, dit le Comte en parlant aux deux Sœurs, de traiter si favorablement un malheureux banni de l'unique Compagnie dont il souhaiteroit de ne se separer jamais ; par où me suis je attiré cette infortune ? j'ai examiné mes actions & mes paroles, il me semble que je n'ai rien fait, ni rien dit qui pût donner connoissance de mes sentimens à d'autres qu'à

celle qui regne ſouverainement dans mon cœur, ajoûta-t-il en regardant tendrement Mademoiſelle de la Charce. Je ne ſuis gueres plus ſçavante que vous ſur ce ſujet, reprit Mademoiſelle de la Charce, je ne vous trouve coupable en aucune maniere; je ſçai ſeulement que nos ennemis n'oſeroient nous attaquer en face, puiſqu'ils ont la baſſeſſe de ſe cacher, en répandant le venin de leur mauvaiſe volonté; enſuite elle lui conta que l'on s'étoit ſervi de la voye d'une Lettre anonyme pour leur nuire; que ſa lecture avoit bleſſé l'auſterité de ſon Pere & de ſa Mere; qu'il ne devoit pas leur en ſçavoir mauvais gré, puiſqu'ils avoient toujours regardé l'honneur comme le premier de tous les biens, & ſur lequel on ne pouvoit avoir trop de délicateſſe. Vos précautions, interrompit le

Comte, pour me faire approuver le procedé de vos proches ſont inutiles, je vois bien que vous ne cherchez qu'à les excuſer; je ſuis le premier à prendre leur parti, ils vous ont donné le jour, c'eſt aſſez pour qu'ils me parroiſſent dignes de mon reſpect & de ma ſoumiſſion à toutes leurs volontés; je n'ai garde de les ſoupçonner d'avoir composé cette fatale Lettre; ils l'ont reçûës & ont cru faire leur devoir d'abréger les diſcours des critiques, en finiſſant ce qui donnoit lieu de les tenir; elle part de gens qui s'interreſſent trop à ce qui nous regarde; Madame de Clairville me fait aſſez d'avance pour la croire coupable, ſi elle avoit plus de jugement que je ne lui en connois; mais elle eſt trop étourdie pour conduire une pareille fourberie; je ne peux donc avoir d'opinion ſolide que ſur

ſon Parent ; il vous aime, vous l'avez mépriſé ; il ne s'eſt point rebuté, & il eſt d'un païs où les ruſes pour venir à ſes fins ne coutent rien ; ainſi je ne doute pas que ce coup ne parte de lui ; cependant il faut qu'il ſoit bien clairvoyant, s'il a pénétré mes ſentimens : car j'ai eu grand ſoin de les lui cacher, me défiant plus de ce Normand que de perſonne ; je ferai à mon tour tant de perquiſitions, que j'eſpere de m'éclaircir, & ſi je découvre l'auteur de mes maux, il ſçaura quel prix on doit attendre, quand on a offenſé un homme comme moi. C'étoit juſtement ce que Mademoiſelle de la Charce appréhendoit, elle fit ſon poſſible pour diſſuader le Comte des penſées qu'il avoit contre le Marquis ; elle aimoit mieux reſter ſans vengeance, que de voir expoſer ſon amant ; une diſpute en France entre deux

hommes, ne pouvoit se terminer que par la mort ou la fuite alternative, qui faisoit trembler cette aimable fille ; elle vouloit que ses soupçons tombassent sur Madame de Clairville, ou quelqu'autres femmes, ne trouvant aucuns dangers à l'irriter contre ce sexe, dont la réputation de foiblesse est connue, & qui n'est pas dans l'usage de se servir des voyes de fait. Le Comte démêla ses intentions : mais comme il n'avoit pas dessein de se laisser persuader sur cette article, il changea de conversation, il lui renouvella les assurances de son amour, lui réïtera les protestations qu'il lui avoit faite plusieurs fois de ne pouvoir vivre heureux sans elle, & des instances qu'il feroit auprès de son Pere pour hâter sa bonne fortune, lui promettant que rien au monde ne pourroit l'obliger de se

donner à une autre. Mademoiselle de la Charce sentoit tout le plaisir qu'un cœur véritablement touché trouve à entendre dire ce qu'il souhaite ; elle se souvint dans ce moment que le Comte lui avoit promis un jour, qu'il lui apprendroit ce qu'elle ignoroit de sa vie ; elle le somma de sa parole : vous n'y verrez pas, répondit-il, des évenemens bien extraordinaires, ma vie a été assez unie, & je m'imagine n'avoir vécû que depuis que je suis attaché à vous ; je ne sortirai point de la vraisemblance, en vous contant ce qui m'est arrivé jusqu'à present : mais il vous faut obéir.

Mon Pere resta veuf encore assez jeune avec deux enfans, dont je suis l'aîné ; le second est une fille ; dans mon Pays elles ne sont point à charge aux familles ; leurs naissances & leurs

mérites sont les dotes qu'elles emportent de leurs Maisons : car pour le bien il demeure aux mâles, & les filles n'en ont que quand les mâles manquent absolument, non seulement dans une famille, mais dans toutes les branches du nom : mon pere a eu grand soin de notre éducation ; il a si bien réussi à celle de ma Sœur, qu'elle a épousé depuis quelques années un Comte de l'Empire, qui a plus de cent mille écus de rente ; pour moy j'ai toûjours été à la Cour de l'Empereur ou à l'Armée ; d'abord auprès de mon Pere, qui est un des Generaux de l'Empire ; & où par la suite, l'emploi que ses services m'avoient fait obtenir, me conduisoit : lorsque je fus en âge raisonnable, mon Pere songea à me marier. M'est-t-il permis, ajoûta-t-il en souriant, de parler des effets que mon peu de mérite

produisoit dans ces tems-là. Ne vous humiliez point tant, réprit Mademoiselle de la Charce, je ne prétends pas que vous fassiez tort à mon goût; comme je n'ai jamais rien trouvé de si aimable que vous, je ne vous pardonnerois pas de mépriser ce que j'estime; que votre modestie, continua-t-elle, ne l'emporte donc point sur la confiance que je souhaite que vous ayez en moi; n'obmettez rien de ce que je souhaite d'apprendre: puisque vous me l'ordonnez, répondit le Comte, je vais m'expliquer avec sincerité; plusieurs jeunes personnes de la Cour me laisserent connoître que je ne leur déplaisois pas, peut-être que les grands biens dont mon Pere jouit avoient autant de part à leurs tendresses que ma personne; mais il n'importe, toutes leurs avances n'ébranlerent point mon

cœur, moi-même j'étois étonné de ſa dureté ; je ne ſçavois pas qu'il étoit deſtiné pour un plus digne objet, ajoûta-t-il, en baiſant pour la premiere fois une des mains de Mademoiſelle de la Charce, cependant mon Pere voyoit avec plaiſir les empreſſemens que ces aimables perſonnes marquoient pour moi ; comme leurs naiſſances lui convenoient également, il ne voulut point m'en parler d'abord, pour me donner le tems de me déclarer, & enſuite ceder à mon choix ; pour moi qui perſeveroit dans mon indifference, je regardois tout ce qui me venoit de la part de ces Dames comme des politeſſes, je ne pénétrois pas plus avant, parce que je jugeois de leurs ſentimens par les miens ; parmi celles-là, il y en eut une, que vous trouverez bon que je ne vous nomme point : car quoi-

qu'Allemande, le nom de sa Famille est connu par tout, qui s'ennuya de mes froideurs. Un jour que l'Imperatrice alla se promener dans les jardins du Palais, cette personne fut assez adroite pour me donner la main, sans qu'il me fût possible de l'éviter ; comme je n'avois rien dans le cœur, je crus d'abord cette action aussi indifferente que les autres ; elle m'éloigna un peu du reste de la Compagnie, en faisant semblant de considerer quelques fleurs ; puis lorsqu'elle crut n'être entendue de personne, elle me regarda d'une maniere qui auroit aisément instruit un plus habile que moi, en me disant, est-il possible que vous ne deviniez point ce que je pense, & que je sois obligée de m'expliquer pour vous l'apprendre : je voudrois, repris-je, pouvoir vous épargner la peine que vous craignez ; mais je vous avoüe

que je ne ſuis point au fait de ce que vous ſouhaitez, & que juſqu'ici je n'ai pas eu le don de ſçavoir les choſes ſans que l'on me les diſe; ſi c'eſt quelques ſervices que vous deſiriez de moi, vous pouvez parler hardiment, & être perſuadée que je n'oublierai rien pour votre ſatisfaction, quand il iroit du ſacrifice de ma vie. Ah! je n'en veux point à votre vie, répondit-elle, ſauvez la mienne, c'eſt ce que je vous demande: la vôtre, interrompis-je avec étonnement, elle ne me paroît point en danger: plus que vous ne l'imaginez, dit-elle: s'il eſt vrai, répartis-je, que pourrois-je faire pour conſerver un bien ſi précieux? me donner votre cœur ſans reſerve, pourſuivit-elle, & en défendre l'entrée à tout autre qu'à moi: il n'y a rien d'impoſſible à ce que vous demandez, répondis-je, il eſt

encore en ma puiſſance, engagez-le à vous rendre les armes; vous êtes trop aimable, pour que je m'y oppoſe : m'aſſurez-vous continua-t-elle, qu'aucunes des perſonnes qui l'attaquent n'ont trouvé ſon endroit ſenſible ? je vous l'aſſûre ſi bien, dit-il, que je n'ai pas même fait attention que quelqu'un forma des deſſeins contre ſon repos : quoi, Comte, ajoûta-t-elle, tous mes diſcours, toutes mes manieres, tous mes regards, ne vous ont point appris que je vous aimois avec ardeur ? j'ai été, répondis-je, juſqu'ici ſi ignorant ſur ce qui a rapport à l'amour, que j'ai cru devoir à votre eſprit & à votre politeſſe, ce que vous voulez me perſuader que je dois à l'amour; hé bien, interrompit-elle, ſerez-vous en reſte avec moi ? j'eſpere, répondis-je, que mon cœur ſera aſſez reconnoiſſant pour vous

payer de la même monnoye. Ah! dit-elle, le mot de reconnoissance est mal placé en cette occasion, dites plûtôt que votre inclination vous garentira du vice d'ingratitude: deux choses jointes ensemble, répondis-je, sont encore plus fortes, qu'une seule; sans doute que vous aurez lieu d'être contente de moi. J'avoûë que je le croyois comme je le disois, je n'aimois rien, je n'avois jamais aimé & je trouvois quelques douceurs à entendre ces paroles; enfin j'y répondis de maniere qu'elle me parut satisfaite, je croyois aussi qu'elle avoit sujet de l'être, il n'y a que vous qui m'avez appris comme on aime; depuis que je vous ai vûë, j'ai reconnu que ce que je pensois être attachement pour cette personne n'étoit qu'un amusement; cependant j'en usai avec elle d'une maniere qui la convainquit de

sa victoire, & qui persuada à tout le monde qu'elle avoit triomphé de mon indifference; la seule chose dont elle pouvoit se plaindre, c'est lorsqu'elle me parloit d'unir nos destinées; je lui representois combien la vie libre avoit d'agrémens, que de s'aimer sans obligation, étoit une chose si charmante, qu'il ne falloit point se presser de chercher la fin d'une felicité qui ne se recouvre plus, quand on l'a une fois perdue; j'aime mieux devoir votre cœur à votre penchant qu'a votre devoir, lui disois-je, quoique je crusse l'aimer véritablement, je sentois bien que si elle n'avoit pas parlé la premiere, je n'aurois point songé à m'engager; lorsque je fus obligé de partir pour faire la Campagne, nous nous dîmes un adieu tendre, & nous nous écrivîmes souvent; les choses reste-

rent en cet état plusieurs années, pendant lesquelles elle fut plus fidelle que je ne méritois; enfin elle s'ennuya de mes retardemens, elle me menaça de rompre entierement avec moi, puisque mes délais ne pouvoient être causez que par une tiédeur qui prouvoit que je ne l'aimois point; elle ajoûta nombres d'autres reproches, qui me déterminerent à lui donner satisfaction, étant d'ailleurs bien persuadé que mon Pere ne me destinoit pas à vivre dans le célibat, je découvris donc mes sentimens à mon Pere, m'imaginant lui faire plaisir, puisque la qualité de cette personne & ses alliances étoient convenables; je n'ignorois pas qu'il avoit envie de me marier; ainsi je comptois de réussir aussi-tôt que je parlerois: mais je fus très-surpris, lorsque mon Pere me dit, vous y avez pensé trop tard; il y a

a six mois que j'aurois volontiers donné les mains à ce que vous souhaitez, les choses ont changé de face depuis ce temps-là. Quoi, Monsieur, avez vous découvert quelques défauts à la personne que j'aime? car pour ce qui regarde sa Famille, il n'y a qui que ce soit à qui elle ne convienne : pour vous prouver, me répondit il , que je pense comme vous, c'est que je vous repete qu'il y a six mois que cette proposition m'auroit fait plaisir : mais comme je sçai mieux que vous ce qui peut être utile à vos interêts; la mort du fils unique du Comte de *** qui est mon parent & mon intime ami, m'a donné d'autres vûës; il lui reste une Fille qui aura des biens immenses, étant seule heritiere de tout ce qu'il possede, c'est un parti digne d'un Prince, son amitié pour moi l'obli-

ge à vous préferer à tout autre ; rien ne retarde la chose que le peu d'années de cette petite personne, qui n'a pas encore neuf ans, comme vous sçavez ; malgré sa jeunesse, on commence à voir briller en elle mille perfections qui feront un jour votre felicité, on reconnoît des prémices de beauté & d'esprit, qui rendront votre sort digne d'envie ; vous êtes en âge de pouvoir l'attendre ; ainsi défaites-vous des chimeres de la galanterie, pour vous attacher au solide : je combattis foiblement les raisons de mon Pere, qui me parroissoient essentielles ; l'extrême jeunesse de la personne qu'il me destinoit lui donna un nouvel agrément à mes yeux, puisque je le voyois éloigner pour plusieurs années un joug que je n'ai desiré que depuis que je vous aime ; je fus très-embarrassé pour apprendre

cette triste nouvelle à mon amie ; elle la reçut avec le désespoir que j'avois prévû ; je fus si touché de l'état où je la voyois, que je n'eus pas de peine à lui persuader que j'étois aussi affligé qu'elle ; je pris la pitié qu'elle m'inspiroit, pour de l'amour ; je blâmois l'avarice de mon Pere de préferer le bien au merite ; enfin mes manieres lui donnerent lieu d'être contente de moi ; nous cherchâmes ensemble les moyens de pouvoir rendre mon Pere favorable à nos desirs, nous lui fîmes parler par les gens que nous croyions qui avoient du pouvoir sur son esprit : mais ses raisons parurent meilleures à nos amis que les nôtres ; ainsi ils abandonnerent aisément nos interêts ; j'y étois très-sensible, lorsque j'étois témoin de la douleur de cette personne ; mais j'avoûë que quand j'en étois éloigné, je pre-

nois facilement patience ; mon pere me trouva même plus de docilité qu'il n'avoit esperé d'abord, me croyant plus amoureux que je ne l'étois véritablement ; il crut devoir ce sacrifice à mon respect & à mon obeissance pour ses ordres ; il m'en sçut fort bon gré, & me témoigna plus d'amitié qu'il n'avoit encore fait, il m'assura que dans l'occasion il récompenseroit ma condescendance à ses volontés ; je suis en terme de le sommer de sa parole, par rapport à vous ; pour ma pauvre maîtresse, il n'y avoit rien de si touchant que sa situation, elle me protestoit qu'elle n'avoit jamais aimé que moi, qu'il étoit bien triste pour elle de penser que je causois tous ses malheurs, que si j'avois pû me resoudre à parler à mon pere avant la mort du Fils du Comte de *** il ne se seroit trouvé au-

cun obſtable à ſa felicité, que cependant il ne lui étoit pas aiſé de ſe détacher de ſes prétentions; que ſi j'épouſois la perſonne que l'on me deſtinoit, une heure après elle prendroit le parti du Cloître; mais que puiſqu'il y avoit pluſieurs années à attendre pour la concluſion de cet affaire, elle reſteroit dans le monde juſquà ce tems-là, eſperant qu'il pourroit arriver quelque changement à nos fortunes, à condition pourtant que je lui promettrois de l'aimer toûjours; qu'elle me prioit ſi elle étoit aſſez malheureuſe pour que mon cœur ſe relachât de la tendreſſe dont elle s'étoit flattée, de l'en avertir; que ſi ſa mauvaiſe étoile vouloit que les projets de mon Pere euſſent le ſuccès qu'il ſe promettoit, elle renonceroit à tous les hommes de l'univers, & finiroit ſa vie dans un Convent, comme elle venoit

de me le dire ; je la voyois toûjours, très-souvent nous entretenions un commerce de tendresse qui n'étoit troublé par personne : car celles qui avoient prétendu à mon cœur comme elle, y avoient renoncé dès qu'elles avoient appris les intentions de mon pere ; par ce moyen elle adoucissoit ses peines & j'amusois mon cœur, sans pourtant m'occuper entierement ; je n'avois nulle impatience de voir avancer les années de ma petite maîtresse ; ainsi je passois une vie assez tranquille ; j'ai vû couler le temps dans cette sécurité, jusqu'à ce que l'on ait parlé des grands Mariages qui se devoient faire en ce Royaume ; j'ai cru que je ne pouvois prendre une meilleure occasion, pour voir les merveilles que l'on publie par tout de la Cour de France ; mon pere a été ravi de satisfaire

ma

ma curiosité sur ce sujet, comptant que les voyages, & principalement dans un lieu que l'on regarde comme le centre de la politesse & du sçavoir-vivre, étoit une chose utile à un jeune homme, à qui les troubles de l'Europe n'avoient pas encore permis de connoître d'autres Payis que le sien ; je suis venu tranquille en celui-ci, ajoûta-t'il en regardant tendrement Mademoiselle de la Charce, & je m'en retournerai agité pour le reste de ma vie. Ah ! Comte, s'écria Mademoiselle de la Charce avec douleur, que m'avez-vous appris ? vous êtes engagé, & presque à deux personnes ? vous vouliez bien de la premiere, votre pere vous donne à la derniere ; quelle esperance me reste-t'il ? Mon cœur, répondit-il, assure vos droits, je ne me suis opposé à rien avant que je vous eusse vûë ;

mais on a aucune parole descisive de ma part, ainsi je suis libre, ou pour m'expliquer plus juste, je n'ai de liberté que celle que mon amour pour vous veut bien me laisser ; vous aurez des preuves de la sincerité de ce que je vous dis aujourd'hui ; je suis au désespoir que celle que j'ai marqué dans l'aveu que vous souhaitiez de moi, vous cause de l'inquiétude ; je n'aurois point parlé si naturellement, si il me restoit la moindre intention de balancer entre vous & les autres, soyez persuadée que vous êtes maîtresse souveraine de mes volontez, & que qui que ce soit ne vous disputera cet empire ; ne me faites pas l'injustice de douter de la verité de mes discours, c'est mon cœur qui vous assure qu'il ne sera jamais qu'à vous ; après cela, ajoûta-t'il, trouvez bon que je vous prie de

me rendre confidence pour confidence, en m'apprenant ce qui vous eſt arrivé. Volontiers, répondit Mademoiſelle de la Charce, vous y trouverez moins de ſujet d'inquiétude, qu'il n'y en a pour moi dans le recit que vous m'avez fait : j'ai toujours été indifferente, je n'ai point cherché à amuſer ma tendreſſe, puiſque je n'en ai jamais ſenti que pour vous ; enſuite elle lui fit un détail, qui commença lorſqu'elle entra à l'Abbaye de Montfleury, qui fut ſuivi de ſon avanture avec le Marquis de Creſmieux, ſa fermeté à le refuſer, quoiqu'elle n'eût rien dans le cœur, la colere de ſon pere, ſa retraite à l'Abbaye de Soyon, enfin ſon retour dans ſa famille, & ſon voyage à Paris, juſqu'à la rencontre de Vincennes ; examinez, lui dit-elle, ſi vous avez lieu d'avoir autant de crainte

que moi ; helas ! si votre cœur ne prend pas mon parti contre tout ce qui s'oppose à mon bonheur, votre attachement qui a fait ma felicité jusqu'à present, me rendra la plus malheureuse personne de la terre ; le Comte dit tout ce qu'il crut capable de rassurer Mademoiselle de la Charce, ses chagrins le touchoient autant qu'elle-même ; ensuite ils parlerent de la douleur qu'ils avoient également de n'être plus à portée de se voir aussi souvent qu'ils faisoient avant la maligne lettre qui les avoit dérangé ; puisque ce stratagême, repartit le Comte, m'a si bien réussi cette fois, permettez-moi que je m'en serve quelques autres, jusqu'à ce qu'il arrive des changemens plus gracieux ; nous sommes même plus en liberté que lorsque nous étions éclairez de nombre de personnes qui

renoient un interêt trop parti-
ulier à nos actions. Il est vrai,
épondit Mademoiselle de la
harce, que ces entrevûës ont
eaucoup de charmes; mais la
enséance ne les doit gueres au-
riser: ne craignez rien de ma
art, poursuivit le Comte, qui
uisse y donner la moindre at-
inte, tout ce qui vous regarde
'est aussi précieux que vous;
es intentions sont droites &
gitimes, je ne vous aime point
: la façon que la plûpart des
ns aiment, qui songent à eux
utôt qu'à l'objet aimé, mon
nour est, comme je vous l'ai
t plusieurs fois, soûtenu par
stime & la consideration que
ous meritez: Mademoiselle d'A-
yrac, ajoûta-t-il, sera toujours
: même qu'elle est aujourd'hui
moin de tous nos entretiens, je
i demande sa protection, pour
btenir ce que je desire, & son se-

cours, afin de continuer ces petites entrevûës, sans que qui que ce soit s'en apperçoive. Après les assurances que vous donnez à ma sœur, repartit Mademoiselle d'Aleyrac, d'une perseverance à toute épreuve, & que vos desseins n'ont rien que d'avantageux pour elle ; je ferai ce qui sera en mon pouvoir, pour contribuer à la satisfaction de l'un & de l'autre, celle de ma sœur m'est plus chere que la mienne propre ; elle vous aime, dit-elle au Comte, son cœur n'est pas capable de legereté, je la connois assez pour être persuadée qu'il ne recevra jamais d'autres impressions ; je vois bien que son bonheur seroit parfait si elle étoit unie avec vous pour toujours ; il me paroît que le vôtre consiste dans la même chose ; cela étant, vous devez compter également sur mes soins ; pour

cet effet, ajoûta-t'elle, s'adressant à Mademoiselle de la Charce, il faut que nous fassions sortir de ce cabinet tout ce qui est à notre usage journalier, j'en garderai la clef, que je ne sçaurois faire perdre souvent, comme j'ai fait cette fois, disant que je veux fermer dedans les livres & les autres ouvrages d'esprit que l'on me prête, & que je craindrois qu'ils ne se perdissent, si d'autres que moi y entroient; & vous, continua-t'elle, parlant au Comte, faites ensorte de ne vous adresser qu'à la servante qui est prévenuë en votre faveur par vos liberalitez, contraignez-vous plutôt, dit-elle en riant, à écouter l'histoire du mauvais mari qui l'a réduite à faire le métier où nous la voyons: après ces paroles, Mademoiselle de la Charce & le Comte se renouvellerent les tendres assurances

d'une fidelité mutuelle ; le Comte lui demanda s'il ne lui ſeroit pas permis de la voir à Saint-Germain, où Madame la Dauphine devoit arriver inceſſamment, & où tous ceux qui étoient curieux de ſe trouver à la reception que l'on lui préparoit, ſe diſpoſoient d'aller bien-tôt : non ſeulement je ſerai ravie de vous rencontrer là, répondit-elle, mais je crois qu'il faut que vous veniez de tems en tems nous rendre viſite ici, il y auroit trop d'affectation ſi on ne vous voyoit plus, & trop de plaiſir pour nos ennemis. Quant à ces derniers, reprit le Comte, je me réſerve le ſoin de les découvrir, & de leur apprendre à qui ils ſe ſont joüez : ils ne meritent que votre mépris, dit-elle, ainſi abandonnez-les aux remords qu'ils doivent ſentir d'avoir fait une action pleine de baſſeſſe &

de noirceur ; enſuite on ſongea aux moyens de congédier le Comte ſans que perſonne pût le remarquer ; dans les Hôtels garnis où il y a beaucoup de monde, les portes s'ouvrent toujours très-matin, ainſi il lui fut aiſé de paſſer ſans être apperçû.

Mademoiſelle de la Charce, qui n'étoit pas en état de prendre du repos, en laiſſa fort peu à ſa ſœur, à qui elle confia les craintes que lui donnoient les deſſeins du pere du Comte ; Mademoiſelle d'Aleyrac la conſola, en lui diſant que ſon amant paroiſſoit ſi attaché, qu'elle ne croyoit pas qu'il fût capable de manquer à toutes les paroles qu'il lui donnoit, que puiſqu'il lui avoit fait un détail ſi naturel de ſes avantures, qu'il ne tenoit qu'à lui de diſſimuler, il y avoit apparence qu'il agiſſoit de bonne foi : les diſcours de Mademoi-

ſelle d'Aleyrac, joint au penchant que l'on a toujours à ſe flatter ſur les choſes que l'on deſire, calmerent un peu les agitations de Mademoiſelle de la Charce, elle parut même plus gaye qu'à l'ordinaire devant la Compagnie, ce qui donna quelques eſperances au Marquis de Parville, & l'obligea à ſe ſçavoir bon gré & à s'applaudir de ſa malignité; il s'imagina que les obſtacles pourroient dégoûter Mademoiſelle de la Charce, & que voyant moins le Comte, elle l'oublieroit aiſément, jugeant de celle-ci comme on fait communément des perſonnes de ſon ſexe, & que s'il perſeveroit, elle s'accoûtumeroit à la fin à l'entendre, & viendroit peut-être à l'aimer; ces penſées lui donnoient un air ſatisfait, qui cauſoit une aigreur contre lui dans l'eſprit de Mademoiſelle

de la Charce, qui s'éloignoit fort des ſentimens que cet Amant ſe promettoit. Madame de Clairville étoit la victime de la complaiſance qu'elle avoit eûë pour ſon parent ; mais elle ne pouvoit réparer ſa faute, l'aveu qu'elle en auroit fait auroit entierement tourné contre elle, l'amour propre ſouffre trop à convenir que par malice ou par foibleſſe on a donné les mains, & même aidé à faire une piéce auſſi noire à des gens qui n'avoient d'autre tort que d'avoir paru trop aimables ; cependant elle étoit au deſeſpoir de ne point voir le Comte, elle l'aimoit plus qu'elle ne paroiſſoit capable d'aimer, & même le Comte de Velſbergt la trouvoit de ſi mauvaiſe humeur, qu'il ne revenoit gueres & cherchoit à s'amuſer ailleurs ; elle envoyoit très-ſouvent chez le Comte de Caprara, lui faire des

reproches de sa negligence à la venir voir ; un jour que pour se défaire de ses importunitez, il lui manda qu'il étoit incommodé, elle crut ne pouvoir pas trouver un tems plus favorable pour l'entretenir sans être interrompuë, elle s'ajusta le plus avantageusement qu'il lui fut possible pour augmenter ses graces naturelles, se mit dans une chaise sans en parler à personne, & alla chez le Comte ; comme c'étoit le matin, elle le trouva encore en robe de chambre, ce qui servit à lui persuader qu'il n'étoit pas en bonne santé ; le Comte, qui avoit une espece d'aigreur contre elle, causée par le soupçon qu'elle pouvoit avoir part à la lettre qui le privoit des journées qu'il passoit auprès de Mademoiselle de la Charce, la reçut fort froidement : où allez-vous donc, Madame, lui dit-il,

& quelle raiſon peut vous amener ici ? croyez-vous, répondit-elle, que l'on ſoit tranquille, lorſque l'on ſçait que vous êtes malade, vous n'ignorez pas la part que je prends à ce qui vous regarde, ainſi vous ne devez point être ſurpris des pas que je fais en votre faveur, pour vous en donner de nouvelles preuves, il me ſemble, continua-t'elle, que vos viſites deviennent très-rares, la Famille de la Charce vous auroit-elle fait quelque choſe qui vous déplût ? ſi cela eſt, je m'éloignerai de leur commerce, & me tiendrai dans mon appartement ; ſi ce n'eſt point aſſez, je quitterai entierement la maiſon & me logerai ailleurs, pour avoir le plaiſir de vous voir ſouvent ; puiſqu'il n'y en a plus d'autres pour moi, jugez de là à quel point vous avez métamorphoſé mon cœur, qui avoit

toujours paru incapable d'un veritable attachement, & qui s'est rendu sans efforts au premier moment de votre vûë. Le Comte ne se sentoit plus d'humeur à ménager la Veuve, il ne craignoit point dans ce tems-là qu'elle examinât ses actions & celles de Mademoiselle de la Charce, les choses n'étoient plus en cet état, elle ne les voyoit gueres ensemble, & ils s'en défioient plus que jamais; ainsi il lui répondit, voilà bien des graces, Madame, qui combleroient de satisfaction un homme plus sensible que moi, mais par malheur je ne me trouve pas en situation d'en profiter, on ne dispose point de son cœur comme on le voudroit; vous dites que le vôtre n'a pû résister aux impressions que ma présence a fait sur lui, & moi je vous avouë avec peine, que le moment de vaincre l'in-

difference qui a toujours regné dans le mien, n'eſt pas encore arrivé; je ſuis fâché que vous ayez ſi mal placé des bontez que je vous exhorte de répandre ſur gens qui en feront un meilleur uſage; je ſuis confus auſſi d'être obligé de m'expliquer avec tant de franchiſe, mais ſi je cherchois des détours, je croirois déroger à la bonne foi & à la probité dont j'ai toujours fait profeſſion & deſquelles je ne me démentirai en aucune façon. La Veuve faillit à tomber de ſa hauteur, lorſqu'elle entendit ces paroles, elle s'étoit flattée qu'il l'aimoit, ou qu'il l'aimeroit par la ſuite, il lui en avoit même donné quelques eſperances dans les autres converſations qu'ils avoient eûës enſemble; mais celle-ci ne lui laiſſoit nuls moyens de douter de ſon éloignement pour elle: Quoi! ingrat, lui dit-elle, vous

ne m'aimez donc point, & vous vous mocquez ſans doute de la foibleſſe que j'ai euë de vous découvrir ma tendreſſe, & peut-être en raillez-vous avec une plus heureuſe que moi ? ne craignez-vous point d'irriter un amour que vous déſeſperez ? pourquoi ceſſez-vous ſi promptement de me tromper, l'erreur où je vivois m'étoit agréable ? Je ſuis fâché de vous déplaire, répondit le Comte, je voudrois pouvoir vous ſatisfaire, mais je vous déclare que vous vous y prenez mal pour m'y contraindre, vos menaces ne m'intimideront point, l'amour eſt une paſſion libre qui ne vient pas quand on l'appelle, & qui ſe fait ſouvent ſentir lorſqu'on voudroit l'éviter ; croyez-moi, Madame, contentez-vous de mon eſtime, ſi vous voulez me donner votre amitié, je la recevrai avec plaiſir, & pour vous

prouver l'interêt que je prens à ce qui vous regarde, je me donne la liberté de vous conseiller de cacher à tout le monde la démarche que vous avez faites aujourd'hui, & la bonne volonté dont vous m'honorez; la connoissance que le Public en auroit seroit glorieuse pour moi, mais elle ne seroit pas avantageuse pour vous; je veux bien sacrifier ma vanité en vous promettant le secret, gardez-le de même. Vous êtes trop soigneux de ma réputation, interrompit la Veuve, & vous ne l'êtes gueres de la conservation de mon repos; vous sçavez bien que je ne voulois de vous que ce que la vertu pouvoit me permettre de desirer; je me flattois qu'un amour mutuel vous obligeroit à souhaiter les mêmes choses; je crois qu'il n'y a pas de disproportions entre nous, ainsi je ne vous faisois au-

cun tort. Vous me ſupaſſez peut-être en tout, répondit le Comte, mais, Madame, je vous ai déja dit que je n'étois pas mon maître; j'ajoûterai donc, pour vous marquer ma ſincerité, qu'il y a long-tems que mon pere m'a engagé, & qu'il n'y a que la grande jeuneſſe de celle qu'il me deſtine qui retarde la concluſion de notre mariage. Que ne me diſiez-vous, reprit la Veuve, toutes ces raiſons la premiere fois que je vous inſtruiſis de mes ſentimens, j'aurois travaillé de bonne heure à ma guériſon. Je n'ai pas eu aſſez de préſomption, répondit le Comte, pour croire que la choſe fût auſſi ſérieuſe que vous voulez me le perſuader; mais la maniere dont vous me parlez, m'oblige à vous faire un aveu ingénu de l'état de ma fortune. Madame de Clairville parut très-affligée de voir évanoüir les bel-

esperances dont elle s'étoit
tée ; l'amour qu'elle sentoit
ır le Comte, & l'établissement
ısiderable qu'il auroit pû lui
curer lui avoit donné des
es si agréables, qu'il lui étoit
n dur de s'en détacher tout
n coup ; cependant comme
: n'étoit pas d'humeur à se re-
er aisément, elle s'imagina
à force de persécutions elle
ırroit gagner quelque chose ;
si elle lui dit avec une espece
douceur, au moins donnez-
i la satisfaction de vous voir
s souvent : il répondit de la
me façon, lorsque mes occu-
ions me permettront d'avoir
honneur, j'en profiterai avec
isir. Ensuite le Comte fit son
sible pour abréger la visite de la
ırmande, laquelle de son côté
ongeoit qu'à l'alonger ; enfin
: s'en retourna beaucoup moins
ıtente qu'elle n'étoit venuë,

comme il eſt aiſé de le juger par le triſte ſuccès qu'avoit eu ſa viſite ; elle ſentoit pourtant une eſpece de conſolation de s'imaginer que les charmes de Mademoiſelle de la Charce n'avoient pas eu plus d'avantage que les ſiens. Le Marquis de Parville ne penſoit point de même, il n'étoit pas ſi aiſé à tromper & pénétróit juſqu'au fond du cœur de ces Amans ; deux ou trois viſites que le Comte fit en public le confirmoient toujours dans ſes ſoupçons par les regards qui leurs échappoient. Le Comte ne put ſe ſervir qu'une fois du perſonnage de la Dame broüillée avec ſon Mary, parceque le Marquis de Parville avoit pris un appartement à l'Hôtel de Tours, ſe doutant que ces Amans ne ſeroient pas auſſi tranquilles qu'ils le paroiſſoient ; ſi il n'avoit trouvé quelques expédiens

pour s'entretenir, il concluoit que si les obstacles qu'il avoit mis aux visites du Comte ne portoient pas plus de trouble dans leurs esprits, ou ils ne s'aimoient point autant qu'il l'avoit crû, ou qu'ils pouvoient se le dire plus facilement que l'on ne pensoit ; il résolut de mettre tout en usage afin d'éclaircir ou dissiper tous ses soupçons ; pour cet effet il se logea comme je viens de dire. Il est aisé d'imaginer le dépit de Mademoiselle de la Charce & du Comte, lorsqu'ils virent le Marquis si à portée de les examiner ; ils ne douterent point que ce ne fût une ruse de son invention ; mais comme l'on devoit partir dans peu de jours pour Saint-Germain, afin de se trouver à l'arrivée de Madame la Dauphine, ils espererent que ce voyage feroit une diversion, & que l'on ne pourroit les em,

pêcher de ſe voir par tout à tout moment dans un lieu où la foule devoit être ſi nombreuſe, que l'on ſe rencontreroit inceſſamment à côté de ſes plus grands ennemis. Monſieur de la Charce y alla des premiers avec ſa ſuite, & Madame de Clairville qui étoit toujours de leur compagnie, afin de trouver plus facilement des logemens. Le Comte, qui en fut averti par Mademoiſelle de la Charce, en prit un dans la même maiſon, comme ſi le hazard ſeul l'avoit conduit; en cette occaſion il devança le Marquis, qui ne trouva plus de place & fut contraint de partager le lit d'un de ſes amis en un autre endroit. Les premiers jours ſe paſſerent tranquillement, & le Public eut le plaiſir de voir arriver la Princeſſe, dont la renommée avoit publié le merite; elle étoit attenduë du Roi, de

. Reine & de toute la Cour
vec une impatience extrême ;
y eut nombre de bals & de fê-
:s très-curieuſes & très-agréa-
les à voir pour tous les ſpecta-
:urs, l'Opera, la Comedie Fran-
oiſe, la Comedie Italienne, tout
ut mis en uſage pour marquer
ı joye que le Royaume reſſen-
oit, par l'eſperance de voir
ientôt des ſucceſſeurs à Mon-
:igneur le Dauphin. S'il étoit
oſſible d'imaginer de nouveaux
ermes, pour dire combien Ma-
lame la Princeſſe de Conty brilla
k orna toutes ces fêtes, on pour-
:oit s'en ſervir ; mais ce qui pa-
:ut, & ce qui paroîtra toujours
le cette auguſte Princeſſe, eſt
au-deſſus des expreſſions humai-
nes.

Le Marquis étoit inceſſamment
allerte pour examiner les deux
perſonnes à qui il s'intéreſſoit :
un jour il entendit que Made-

moiſelle de la Charce diſoit au Comte, que vous importe, mon cher Comte, que l'on exerce contre nous des ſtratagêmes pour déranger notre union, ſi vous m'aimez autant que vous voulez que je le croye, la malignité de nos ennemis ſera bien infructueuſe, je vous répons de mon cœur, qui ne peut recevoir d'autre idée que la vôtre ; vous lui avez appris à connoître l'amour, il n'oubliera point vos leçons ; ainſi tranquilliſez-vous, ne cherchez point à découvrir ceux qui ſe cachent ; n'eſt-ce pas une gloire pour vous de voir que l'on n'oſe vous attaquer ouvertement ? Si vous n'étiez pas ſenſible à mes maux, interrompit le Comte, je pourrois mépriſer ceux que l'on cherche à me faire ; mais vous avez la bonté d'en ſouffrir, c'eſt ce qui me touche plus vivement que je ne vous le peux dire.

ire. Ils se séparerent sans apercevoir le Marquis. Il est aisé d'imaginer quelle fut sa rage, de connoître que tous les artifices n'avoient servis qu'à serrer les nœuds qui les unissoient; il s'en prenoit à sa parente, qui attiroit & retenoit toujours le Comte. Un soir que ce dernier avoit obtenu la permission des deux Sœurs de s'introduire dans leur chambre, lorsque l'on croioit tout le monde endormi; le Comte sortit de la sienne à l'heure convenable, sans lumiere; il falloit passer devant celle de Madame de Clairville, où il entendit parler un peu haut : il reconnut la voix du Marquis, ce fut assez pour lui donner de la curiosité; il se rangea dans l'endroit qui lui parut le plus sûr pour n'être point découvert; dans ce moment le Marquis disoit à la Veuve, ne vous flattez

pas davantage, je ne peux plus douter qu'ils ne ſoient dans une intelligence ſi parfaite, qu'à moins que nous ne faſſions joüer quelque reſſort plus terrible que la lettre anonyme que nous avons écrite, nous ne pourrons les ſéparer; afin de vous prouver que ce que je dis eſt vrai, voici un diſcours que j'ai entendu, dans un tems où ils ne me croyoient pas ſi près d'eux que je l'étois; enſuite il lui répéta les paroles que Mademoiſelle de la Charce avoit dites au Comte: après ce diſcours, ajoûta-t'il, ſerez-vous encore la dupe de votre cœur, & vous doit-il reſter des eſperances d'être aimée? Peut-être que s'il ne leur étoit plus du tout permis de ſe voir, l'inconſtance qui eſt naturelle au ſexe de Mademoiſelle de la Charce, lui feroit conſiderer qu'il ne faut pas tout perdre à la fois, & que je

e ſuis point un parti à dédaigner ; pour moi j'avoüe que ſa éſiſtance m'a plus enflamé que l'auroient fait ſes douceurs, les contradictions m'animent, & je ens que je ne peux vivre heueux ſans la poſſeder ; ainſi il n'y a aucun moyen que je ne tente pour arriver à mes fins,, je me porterois même à la violence d'un enlevement, s'il en falloit venir à cette extrêmité ; je vous conſeille, continua-t'il de vous détacher de vos prétentions ſur cet Allemand, l'hiſtoire que vous m'avez conté des deſſeins de ſon pere pour ſon établiſſement, eſt une ſuppoſition qu'il a imaginé pour vous dépaïſer, car Mademoiſelle de la Charce l'aime trop pour n'en être pas aimée ; ſouvenez-vous de l'action qu'il fit lorſque le feu prit dans la maiſon où nous étions, & de mille autres circonſtances qui marquent

ſon indifference pour vous & ſa tendreſſe pour elle. Ne m'accablez pas davantage, interrompit Madame de Clairville, je ne vois que trop qu'il ne m'aime point, c'étoit un ſoulagement pour moi lorſque je croyois qu'il avoit les mêmes ſentimens à l'égard de Mademoiſelle de la Charce; mais la voir triompher de mon malheur, être l'objet de leurs railleries & de leurs mépris, ſont des choſes qui révoltent ma vanité, qui excitent ma jalouſie, & qui déſeſperent mon amour; puiſque l'ingrat me trahit ſi indignement, vengeons-nous de l'un & de l'autre, j'y conſens & le ſouhaite; mais prenons-nous-y de maniere que nous ne portions point de coups à faux. Ils eurent encore pluſieurs diſcours ſemblables, qui mirent le Comte dans une fureur difficile à exprimer; il quitta la place qu'il oc-

cupoit, lorſqu'ils alloient ſe ſéparer, ne voulant pas ſuivre ſon premier mouvement ſi près de la perſonne qu'il aimoit, de crainte de lui faire tort ; il entra dans la chambre de Meſdemoiſelles de la Charce, où il étoit attendu depuis long-tems, avec un air ſi changé & ſi extraordinaire, qu'elles en furent effrayées, appréhendant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident ; elles lui marquerent leur inquiétude ſur ce qui le regardoit : il eſt vrai, dit-il, que je ſuis outré, & ſans la conſideration que j'ai pour vous, ajoûta-t'il, en s'adreſſant à Mademoiſelle de la Charce, les traîtres à qui j'en veux auroient ſentis ſur le champ les effets de ma juſte colere, mais ils ne perdront rien pour attendre, votre bonté a toujours excuſé des perſonnes indignes du commerce des hon-

marquez aujourd'hui ; outre ces raiſons, le Marquis quoique moins vaillant, peut-être plus heureux ; enfin je ne vois que des infortunes pour moi, ſi vous n'avez pas la complaiſance de me ſacrifier votre reſſentiment : elle ajoûta tout ce qu'elle imagina de plus perſuaſif pour calmer la colere du Comte ; il crut devoir lui laiſſer croire, pour la tranquiliſer un peu, qu'il n'étoit pas ſi animé qu'il l'avoit parû d'abord ; cependant il ne lui promit rien de poſitif, n'étant pas homme à manquer à ſa parole, s'il en avoit donné une ; il agit de maniere, qu'elle penſa qu'elle avoit obtenu ce qu'elle deſiroit ; ainſi la converſation devint plus douce ; quoique Mademoiſelle de la Charce fut auſſi picquée que le Comte contre leurs ennemis communs, ſa prudence prit le deſſus ; elle vouloit inſpirer de

la modération à son Amant, ainsi elle en montra beaucoup plus qu'elle n'en avoit dans l'ame. Le Comte lui répéta plusieurs fois, qu'il ne souhaitoit de retourner en Allemagne, que pour obtenir la permission de son pere de venir mettre sa fortune à ses pieds, en l'assurant que s'il étoit son maître à present, ils ne se quitteroient qu'à la mort. Mademoiselle de la Charce étoit charmée des discours du Comte, elle y répondit avec toute la tendresse que son devoir lui laissoit la liberté de marquer. Lorsqu'ils se furent separez, le Comte rêva aux moyens de faire une querelle au Marquis, qui pût avoir les suites qu'il desiroit, sans que Mademoiselle de la Charce y eût aucune part ; il conclut aussi qu'il ne devoit rien tenter dans un lieu que la présence du Roi rendoit trop res-

peċtable pour ſe porter à la mc
dre violence : il réſolut donc
ſuſpendre ſon reſſentiment j
qu'à ce qu'ils fuſſent tous à l
ris, & de cacher avec ſoin
projets à Mademoiſelle de
Charce ; cependant, comm
croyoit n'avoir plus rien à n
nager, il ne ſe contraignoit pc
& profitoit du peu de tems
lui reſtoit pour voir Madem
ſelle de la Charce auſſi ſouv
qu'il lui étoit poſſible ; ainſ
venoit tous les jours chez Ma
me de la Charce, qui n'avoit
le courage de lui renouveller
priere d'y venir plus rareme
le Comte gardoit peu de me
res avec la Veuve, & enc
moins avec ſon Parent ; il v
lut même être de quelques p
ties de jeu avec ces deux p
ſonnes, pour avoir un préte
de bruſquer le dernier ; quar
la Dame, quelque animo

qu'il eût contre elle, ſon grand cœur ne lui auroit pas permis de s'éloigner de la politeſſe que l'on doit à un ſexe qui n'a point d'armes pour ſe défendre ; de ſon côté le Marquis l'avoit ſi bien déſabuſée des flatteuſes penſées qu'elle avoit eûë ſur la tendreſſe du Comte, qu'elle ne reſpiroit que la vengeance ; l'amour mépriſé offenſe une femme à un tel point, qu'il y en a nombre qui aimeroient mieux que l'on publia leurs faveurs, que ſi on diſoit que l'on a negligé leurs empreſſemens.

Ils revinrent tous à Paris. Le Comte ne manquoit pas de ſe trouver aux heures où on devoit joüer chez Madame de la Charce, & de ſe mettre des mêmes parties que le Marquis ; ils témoignoient aſſez d'aigreur l'un contre l'autre. Le Comte voyoit approcher le tems de ſon départ,

il ne lui étoit pas permis de le retarder ; il n'en parloit point à Mademoiſelle de la Charce, craignant de l'affliger ; il auroit ſouhaité qu'elle fût dans ſa Province quand il quitteroit Paris ; cependant il s'imaginoit que le Dauphiné ne la mettroit point en ſûreté contre les violences du Marquis, qui s'étoit propoſé de l'enlever, ſi elle ne rendoit pas de ſon bon gré plus de juſtice à ſon amour. Enfin un jour que ces deux rivaux joüoient enſemble, il y eut un coup ſi probleſmatique, qu'il fut la ſource d'une très-longue diſpute entr'eux, où ils ſe dirent tout ce que le reſpect des Dames qui étoient préſentes leur laiſſa la liberté de proferer de picquant ; le Normand parut le plus emporté : les Dames les obligerent à quitter le jeu. Le Comte ſortit en intention de chercher le Marquis par tout

où il iroit, croyant ne pouvoir rencontrer une plus belle occasion de satisfaire sa vengeance, sans que Mademoiselle de la Charce parut être le motif de leur querelle. Le Marquis eut la prudence de ne point quitter les Dames cette journée-là, ce n'est pas qu'il n'eût de la valeur, il en avoit donné des preuves à l'Armée; mais les ordres du Roi, par bonté pour ses sujets, sont terribles en pareils cas, & observez avec beaucoup de rigueur; cependant il ne pouvoit pas toujours garder la chambre. Le Comte avoit mis des espions aux environs de l'Hôtel de Tours, qui l'avertirent un jour qu'il étoit allé chez Monsieur le Maréchal de Duras; il courut se poster auprès de la maison de ce Seigneur, & lorsqu'il en vit sortir le Marquis, il fit arrêter son carosse, & lui dit qu'il seroit

bien aise de l'entretenir en particulier ; qu'il croyoit qu'il ne lui refuseroit pas de descendre & de s'éloigner de leurs gens pour quelques momens. Quoique le Marquis se douta d'abord sur quel sujet la conversation devoit tourner, il ne balança pas à mettre pied à terre ; ils allerent dans un endroit écarté, & là le Comte lui dit, vous n'ignorez pas sans doute ce qui m'amene, & les raisons que j'ai de me plaindre de vous, voici le quart-d'heure où je prétens en avoir satisfaction. Je ne reculerai point à vous la donner, répondit le Marquis ; mais faites reflexion au péril que nous courrons, sur tout moi, qui dépend pour le bien & pour les emplois d'un Monarque absolu, & contre la volonté duquel nous allons agir pour une carte bien ou mal joüée. Je suis, interrompit

le Comte, offensé de plus d'une façon; je risquerois la perte d'un Empire qu'elle ne me retiendroit pas: en finissant ces mots, il mit l'épée à la main; le Marquis fut obligé d'en faire autant; ils se porterent plusieurs coups infructueux, avec toute l'animosité de deux rivaux qui comptent acquerir leur Maîtresse par la mort de son ennemi. Le Comte reçut un coup d'épée dans le bras, ce qui redoubla sa fureur à un tel point, qu'il en donna deux au travers du corps de son ennemi; lorsque le Comte le vit tomber, il crut l'avoir mis hors d'état de lui nuire davantage; il eut la générosité d'aller dire à ses gens, que leur Maître les attendoit en tel endroit; pour lui il avoit pris toutes ses précautions, des chevaux de poste devoient se trouver à la porte saint Denis; & son Ecuyer, qui étoit sage & prudent,

auquel il avoit appris la querelle du jeu, ſans parler de celle où l'amour avoit part, devoit avoir ſoin de conduire ſon équipage juſqu'à la Ville la plus prochaine, qui ne ſeroit pas ſous la domination du Roi, où les premiers arrivez attendroient les autres ; il ne garda avec lui qu'un Valet de chambre, en qui il avoit une entiere confiance, qui ne devoit point le quitter. Après avoir couru quatre ou cinq poſtes, il s'arrêta, & dit à cet homme le deſſein qu'il avoit de retourner à Paris en habit déguiſé. Le Valet de chambre fut extrêmement ſurpris d'une pareille réſolution ; il avoit de l'eſprit & ſçavoit le danger où ſon Maître vouloit s'expoſer ; il lui dit tout ce qu'il croyoit capable de le détourner d'un projet auſſi périlleux ; mais il ne put en venir à bout, le cœur l'emporta ſur la prudence, le

Comte lui ordonna d'acheter deux habits de Payſans dont ils ſe revêtirent, & moitié ſur des chevaux convenables à leur habillement, moitié à pied, ils regagnérent Paris.

Revenons au Marquis. Ses gens ne manquerent pas d'aller où le Comte leur avoit enſeigné, & dit qu'il les attendoit ; ils le trouverent étendu ſur la terre avec beaucoup de ſang autour de lui : il eſt aiſé de juger de leur étonnement, en voyant leur Maître dans ce triſte état, & dont la foibleſſe étoit ſi grande, qu'il avoit peine à prononcer une parole ; pendant que les uns le ſoûtenoient, un autre courut chez le Chirurgien le plus près, qui arrêta le ſang le mieux qu'il lui fut poſſible ; enſuite il le fit remettre dans ſon caroſſe, s'y plaça auprès de lui, & le conduiſit à l'Hôtel de Tours, où il

logeoit : ſon arrivée cauſa
déſordre extrême dans toute
maiſon ; chacun s'empreſſa
demander par quel accident
Marquis étoit dans une ſi
toyable ſituation, & qui eſt
qui pouvoit l'y avoir rédu
Les perſonnes de ſa ſuite fir
un recit naturel de ce qui s'é
paſſé avec le Comte, de la
niere qu'il l'avoit attendu au
tir de chez Monſieur le Ma
chal de Duras, & tout ce
avoit ſuivi cette rencontre :
ajoûterent, que quoiqu'ils n'
ſent pas été témoins du comb
ils ne pouvoient douter que
ne fût lui qui eût ſi maltra
leur Maître, puiſqu'il les av
averti lui-même de l'endroit
ils le trouveroient ; qu'ap
remment lorſqu'il auroit rep
un peu de force, il les éclai
roit mieux de cette affaire : p
dant ce tems-là on le mettoi

lit ; ensuite on visita ses blessures, que l'on reconnut être considerables. Madame de Clairville qui ne comptoit plus sur la tendresse du Comte, déclamoit contre lui avec beaucoup d'emportement, & ne demandoit pas moins que de voir sa tête sur un échaffaut ; tout le monde croyoit que le jeu étoit l'unique origine de ce malheur, il n'y avoit que Mesdemoiselles de la Charce qui étoient au fait de la haine du Comte pour le Marquis. Pendant que chacun faisoit des raisonnemens sur ce sujet, Mademoiselle de la Charce emmena sa sœur dans sa chambre, où elle donna un libre cours à sa douleur : ah ! ma chere sœur, lui dit-elle en l'embrassant, y a-t'il d'infortune pareille à la mienne ? si le Comte reste à Paris, il court des risques qui me font mourir de frayeur ; si il s'en va, comme

la prudence le demande, je ne le verrai plus, & il m'oubliera; quelle affreuse alternative! cependant il faut sacrifier ma satisfaction à sa sûreté, faisons-le avertir qu'il s'éloigne promptement, & qu'il se mette à l'abri de la rigueur des loix; car, quoiqu'il soit Etranger, il les subiroit comme un autre; puisque les domestiques du Marquis l'accusent, ç'en est assez pour le rendre criminel. Helas! ce n'est pas le jeu qui cause mon désespoir, ainsi que tout le monde se l'imagine, c'est son attachement pour moi qui nous separe; s'il m'avoit moins aimée, il n'auroit pas été si sensible aux fourberies que ce malheureux Normand a mis en usage, & qu'il projettoit de redoubler pour nous désunir entierement: il n'y a que trop bien réussi, puisqu'il me reste peu d'esperance de revoir mon Amant

s une pareille avanture. Mais,
Sœur, ne perdons point de
; à le faire avertir de songer
sûreté par la fuite, envoyez
z lui, les ménagemens ne
plus de saison, que l'on lui
ce qui se passe ici, ou pour
pliquer mieux, écrivez-lui
s-même, car je ne suis pas
état de pouvoir former une
re, outre que mes larmes l'ef-
roient à mesure que je la tra-
ois. Mademoiselle d'Aleyrac
hâta de faire ce que sa sœur
iroit; elle confia son billet à
ui de leurs gens qu'elle crut
plus propre à s'acquitter de
te commission; ensuite elle
à sa sœur tout ce qu'elle crut
able d'adoucir son affliction.
n ne tarda pas a lui rendre ré-
nse, par laquelle elles appri-
nt que l'Ecuyer du Comte, à
i on avoit parlé, avoit dit que
n Maître étoit parti en poste

pour ſe rendre en ſon pays, ayant appris que Monſieur ſon Pere étoit très-malade & demandoit à le voir promptement ; qu'il étoit reſté pour conduire ſon équipage, & qu'il ne demeureroit qu'autant de tems qu'il lui en faudroit pour ſe diſpoſer à faire le voyage. Le meſſager rendit le billet à Mademoiſelle d'Aleyrac, qu'il n'avoit point donné à l'Ecuyer, puiſqu'on lui avoit recommandé de ne le donner qu'au Comte de Caprara. Ce fut alors que la douleur de Mademoiſelle de la Charce n'eut point de bornes : quoi ! s'écria-t-elle, il eſt parti, & je ne le verrai plus ; il ne m'a pas ſeulement averti ni de ſes deſſeins, ni de ſon abſence, il me quitte ſans me rien dire : ah ! il ne m'aime point autant que je m'en étois flattée. Que vouliez-vous qu'il fît, répondit Mademoiſelle d'A-

leyrac, nous nous sommes si fort opposées à l'envie qu'il marquoit de punir le Normand de ses perfidies, qu'il n'a osé en parler davantage, pendant que son grand cœur se proposoit une vengeance digne d'un homme d'honneur & de probité. Après avoir rempli ses desirs, auriez-vous jugé à propos qu'il fût venu s'exposer dans cette maison, où une partie de ceux qui y sont ne demandent que sa perte; de plus, n'auroit-il pas été bien aisé de deviner que quelque chose de bien intéressant l'y auroit amené; cette démarche seule auroit fait penser ce que vous avez caché jusqu'à present avec tant de soin; outre ces considerations, son Pere étant malade, pouvoit-il lui marquer moins d'empressement? c'est dequoi se faire un merite auprès de lui, dont vous pourrez être la récompense: si

le Pere meurt, n'êtes-vous pas aſſurée de votre bonheur. Helas! ma Sœur, reprit Mademoiſelle de la Charce, je ſuis ſi agitée & j'ai tant de penſées differentes, que je ne ſçai ce que je veux; je ne vois que des abîmes de malheurs pour moi, l'abſence du Comte me rend le jour inſupportable; la nuit aura beau revenir elle ne me le ramenera pas, ainſi je hais également le Soleil & les Etoiles: quant à la maladie de ſon Pere, c'eſt ſans doute une ſuppoſition de l'Ecuyer, qui veut donner quelque apparence de raiſon à un départ ſi précipité. J'ai beau rêver, tout eſt contre moi; ma chere Sœur, il ne me reſte que vous, qui avez aſſez de complaiſance pour prendre part à mes maux; ne vous rebutez point, je vous prie, je vois bien qu'ils ne ſont pas prêts à finir. Vous n'aurez jamais lieu,
répondit

répondit Mademoiſelle d'Aleyrac, de douter de mon amitié; c'eſt elle qui m'oblige à vous dire, que ſi vous ne pouvez vaincre votre douleur, il faut du moins eſſayer de la diſſimuler; elle agiroit même contre vous, & vous feroit un tort infini dans l'eſprit du Public; tout le monde ne lit pas au fond de votre cœur, & ne connoît point votre innocence comme moi. Je ſçai qu'il n'y a rien de contraire à la vertu dans vos ſentimens pour le Comte; mais l'eſprit humain eſt ſi porté à la cenſure, que pour une perſonne qui penſe équitablement, il y en a cent qui ſont charmées de trouver un mauvais côté aux actions les plus pures, ſoit pour exercer leurs humeurs ſatyriques, ſoit par envie, ou dans la vûë de plaire & de rendre leurs converſations plus amuſantes, dautant que la plûpart

des gens ne les trouvent agréables que quand elles ſont aſſaiſonnées du ſel de la médiſance. Tâchez donc, ma chere Sœur, continua Mademoiſelle d'Aleyrac, de vous mettre en état de paroître, lorſque la compagnie ſera revenuë du premier étonnement que lui cauſe l'avanture du Marquis. Ah ! ma Sœur, interrompit Mademoiſelle de la Charce, qu'eſt devenu le Comte ? où eſt-il ? que fait-il ? penſe-t'il à moi ? helas ! s'il y avoit bien penſé, il m'auroit donné quelques ſignes de vie ; peut-être eſt-il bleſſé & hors d'état de m'apprendre de ſes nouvelles ? Ne vous mettez point tant de chimeres dans la tête, reprit Mademoiſelle d'Aleyrac, il eſt en bonne ſanté, puiſqu'il eſt parti en poſte, & je ne doute point qu'il ne vous écrive dès qu'il ſera en ſûreté ; ne devez-vous pas

approuver ſes ménagemens ? il ſe conſerve pour vous ; ne donnez donc point d'atteinte à votre réputation par égards pour lui ; ſi votre interêt ne vous touche pas, ſongez qu'il y prend toute la part qu'un homme qui aime paſſionnément, & qui n'a que des deſſeins legitimes, doit prendre à une perſonne avec laquelle il ſouhaite de s'unir pour toujours. Que de flatteuſes idées vous me donnez, ma chere Sœur, interrompit Mademoiſelle de la Charce, ce ſont les ſeules capables de calmer un peu mon ame ; je crois même que je trouverois quelques douceurs, ſi par votre moyen je pouvois parler à ſon Ecuyer ; comme il n'a jamais paru dans cette maiſon, il n'y ſera point connu. Hé bien, reprit Mademoiſelle d'Aleyrac, tranquiliſez-vous, je tâcherai de vous donner cette ſatisfaction ;

en attendant, il faut rejoindre la compagnie, & dissimuler l'agitation où vous êtes. Il fut plus facile à cacher ces mouvemens que ces belles personnes ne le croyoient ; tout le monde étoit si occupé à raisonner sur l'affaire du jour, que l'on ne fit aucune attention à Mademoiselle de la Charce ; la querelle du jeu avoit été poussée avec tant de vivacité, que l'on ne s'avisa pas de chercher un autre sujet à l'animosité du Comte, une partie de la compagnie ignoroit qu'il y eût eu une lettre anonyme, & que le Marquis en fût l'auteur. Sa parente & lui qui l'avoient composée, ne sçavoient pas que le Comte eût entendu leur conversation nocturne de Saint Germain sur ce sujet, non plus que les beaux projets que le Normand faisoit pour bannir entierement le Comte de leur societé, & se rendre

naître de la destinée de Mademoiselle de la Charce ; ainsi les personnes les plus interessées ne pouvoient attribuer qu'au jeu ce qui partoit pourtant d'une cause bien differente.

On avertit promptement les amis & les parens du Marquis, afin de prendre les précautions necessaires, pour tourner la chose de maniere qu'elle ne pût déplaire au Roi, & qu'elle ne dérangea point sa fortune.

Mademoiselle de la Charce passa une nuit aussi terrible que la journée l'avoit été ; depuis l'arrivée du Marquis, elle souhaitoit toujours d'être seule avec sa Sœur, qui continuoit de lui dire tout ce qu'elle imaginoit de plus consolant. Le matin, pendant que Mademoiselle d'Aleyrac étoit à sa toilette, un laquais vint lui dire qu'il y avoit un Paysan dans l'anti-chambre qui lui

apportoit le petit chien qu'elle avoit marchandé il y a quelques jours à la porte de la Comedie : moi, interrompit Mademoiſelle d'Aleyrac , je n'ai point marchandé de chien. Le Payſan qui s'étoit approché de la porte de la chambre avança la tête & lui dit , vous l'avez donc oublié , Mademoiſelle ; il eſt pourtant bien joli & vous amuſera beaucoup; car il ſçait faire cent choſes & n'eſt pas cher par rapport à ſes gentilleſſes ; en même tems cet homme entra ſans en demander d'autre permiſſion. Mademoiſelle de la Chrarce rêvoit profondément, & ne faiſoit nulle attention à tout ce qui ſe paſſoit : Mademoiſelle d'Aleyrac ne ſçavoit ce que vouloit dire le Marchand de chien, elle ne ſe ſouvenoit point de ce qu'il lui vouloit perſuader ; elle careſſa le petit chien , qu'elle trouva fort à

ſon gré ; quoiqu'il fût très-beau, le prix que l'on lui faiſoit étoit ſi modique, qu'elle fut charmée de l'acheter. Le Marchand ajoûta que le pauvre animal n'avoit pas mangé de la journée, & qu'il ſeroit bien plus guai ſi on lui donnoit quelque choſe tout à l'heure ; il fit ce diſcours dans le deſſein d'éloigner des témoins qui l'importunoient ; la choſe réuſſit. puiſqu'elle ordonna aux domeſtiques qui étoient preſens d'aller chercher de la nourriture pour le petit chien. Si-tôt que l'homme ſe vit en liberté d'approcher de Mademoiſelle d'Aleyrac, il lui mit un papier dans ſa main, en lui diſant : voilà le plus important de ma commiſſion, & le prix du chien, qui eſt à vous moyennant une réponſe que je vous demande. L'étonnement de Mademoiſelle d'Aleyrac fut extrême, elle ne ſçavoit

ſi elle devoit recevoir ce qu'on lui préſentoit. Le meſſager ajoûta, ne perdez point de tems, Mademoiſelle, il eſt précieux pour ceux qui attendent avec impatience : ces paròles, qui ne ſentoient plus le Payſan, donnerent quelques ſoupçons de la verité à Mademoiſelle d'Aleyrac, elle déploya le papier & y lut ce qui ſuit.

» Vous m'avez promis votre » protection, Mademoiſelle, » voici l'occaſion où j'en ai le » plus de beſoin & la plus eſ- » ſentielle de ma vie ; vous n'i- » gnorez pas ce qui s'eſt paſſé ; » je devrois trembler pour les pé- » rils qui me menacent, & je ne » ſuis ſenſible qu'à l'abſence de » la perſonne que j'adore ; aidez- » moi, je vous ſupplie, à trouver » les moyens de lui renouveller » les aſſurances de la plus vio- » lente & de la plus fidelle paſ-

» sion qui fut & qui sera jamais:
» prenez confiance à ce porteur,
» il m'apprendra de quelle ma-
» niere je pourrai m'introduire
» jusqu'auprès de vous.

Mademoiselle d'Aleyrac tira sa Sœur de l'accablement où elle étoit, en lui montrant le billet qu'elle venoit de lire. Comment exprimer la surprise & la joye de cette tendre personne? Ah! ma Sœur, dit-elle, quel plaisir pour moi, si je peux le voir encore une fois! mais par où s'y prendre pour y réussir? dans l'état où sont les affaires, il faudra de grandes précautions: vous sçavez que nous ne sortons jamais seules, ce ne peut donc être qu'hors d'ici; de quel déguisement pourra-t'il se servir? Enfin après avoir bien examiné, il fut conclu qu'il n'y en avoit point de meilleur que celui de femme. Mademoiselle d'Aleyrac étoit

encore en possession de la clef du cabinet, elle dit au messager, n'ayant pas assez de tems pour écrire, qu'il falloit, lorsqu'il seroit nuit, qu'il vînt demander la servante qui lui étoit affectionnée; pour qu'il ne se méprît point dans l'obscurité, elle lui apprit son nom, & recommanda qu'il continuât à se donner pour la femme broüillée avec son mari, qui venoit rendre compte à son amie Mademoiselle d'Aleyrac de tous ses malheurs; qu'elle auroit soin pendant la journée de prévenir cette servante, afin qu'elle se tînt sur les avenuës à l'heure marquée, que de cette façon elle étoit persuadée qu'il n'y auroit rien à craindre. Le Comte ne cherchoit pas tant de sûreté, il se seroit exposé à toute sorte de péril pour voir Mademoiselle de la Charce, si on n'avoit pas songé pour lui à les

éviter, Le commiſſionnaire s'en alla avec ſes inſtructions ; le petit chien reſta à Mademoiſelle d'Aleyrac, qui les aimoit beaucoup, celui-là lui parut digne de ſes ſoins, c'étoit le plus beau qui fût chez Lionnois. Le Comte crut ce ſtratagême neceſſaire pour donner une entrée à ſon Valet de chambre chez Meſdemoiſelles de la Charce. Mademoiſelle de la Charce ſentoit une ſatisfaction extrême après ce meſſage, les attentions du Comte en pareille conjoncture, lui ſemblerent des marques ſi éclatantes de ſon amour, qu'elle oublia bientôt tous ſes déplaiſirs : c'eſt la difference qu'on doit mettre entre cette paſſion & toutes les autres ; des autres, les peines ſurpaſſent les biens, mais de celle-ci un moment de contentement détruit des années de ſouffrances. Mademoiſelle d'Aleyrac eut

autant d'embarras à prier sa Sœur de moderer sa joye, qu'elle en avoit une heure avant à lui conseiller de cacher sa tristesse ; tous ses mouvemens differens confirmerent bien Mademoiselle d'Aleyrac dans le penchant qu'elle avoit de ne s'attacher qu'aux livres & aux sciences, elle ne craignoit ni infidelité, ni jalousie, ni rivaux, ni rivales, non plus que de s'ennuyer quand elle habiteroit une solitude, elle ne pouvoit appréhender que la conversation de gens ignorans & grossiers, ce qu'elle évitoit autant qu'il lui étoit possible ; elle prit avec la servante les précautions qu'elle avoit promise, en l'avertissant que son amie, qui avoit un si méchant mari, lui avoit mandé qu'elle la viendroit voir, qu'elle s'adresseroit à elle, qu'elle la prioit de la bien recevoir, & lorsque leurs femmes

ſouperoient, de la faire entrer dans leur chambre, de la renfermer dans le cabinet, dont elle lui donna la clef, qu'elle lui rendroit enſuite; je vous aſſure, continua Mademoiſelle d'Aleyrac, que vous ne perdrez point vos peines à nous faire plaiſir & à être diſcrete. La ſervante lui dit de ne point douter de ſa fidelité, & qu'elle ſeroit toujours prête à leur obéir en tout. Mademoiſelle de la Charce, dont le cœur étoit content, parut auſſi tranquille devant le monde que ſi elle n'avoit pris aucune part à ce qui occupoit le reſte de la Compagnie.

La Normande déclamoit avec une fureur ſi étonnante contre le Comte, qu'il étoit aiſé de voir que ce n'étoit pas l'amitié qu'elle avoit pour ſon Parent qui la pouſſoit toute ſeule à cette animoſité, elle avoit aſſez agaſſé le

changer de goût. Je ne ſçai, repartit la Normande, ſi l'art de ſe ſçavoir moderer avec plus d'adreſſe qu'une autre, n'eſt pas une eſpece de diſſimulation, & même des plus rafinée. Ne confondez pas les eſpeces, repartit Mademoiſelle de la Charce, la moderation eſt une vertu qui a été miſe en pratique par ce qu'il y a eu de plus ſage dans le monde, & la diſſimulation un vice honteux, qui eſt ordinairement placé dans les ames baſſes, ainſi ils ne ſejournent point enſemble; ce raiſonnement étoit un peu au-deſſus de la portée de Madame de Clairville, c'eſt pourquoi elle l'interrompit, & lui dit: Quoi? l'abſence du Comte de Caprara ne vous touche point? Je fais de ce Cavalier, répondit Mademoiſelle de la Charce, tout le cas que l'on doit faire d'un homme qui a autant de merite, & à qui

le Public ne peut refuser son estime ; s'il s'est vengé des insultes du Marquis de Parville, on ne peut s'empêcher de loüer son procedé, où il n'y a ni fourberies, ni trahisons : j'avoue que je m'intéresse à ce qui le regarde, c'est pourquoi je suis ravie que ses actions soient dignes des éloges des honnêtes gens : Voilà, Madame, quels sont mes sentimens, continua-t'elle, j'aime mes amis par rapport à eux, leur gloire me touche beaucoup plus que ma satisfaction ; le Comte quitte ce Royaume avec honneur ; je serois très-fâchée qu'il y restât aux dépens de sa réputation.

Mademoiselle d'Aleyrac, qui s'apperçut que l'aigreur seule soûtenoit cette conversation, & qu'elle pourroit avoir des suites piquantes, jugea à propos de l'interrompre sur le premier pré-

texte qu'elle trouva raiſonnable, & tâcha par la ſuite qu'elle ne pût être renouée.

Enfin la ſoirée tant deſirée par nos Amans arriva ; le Comte, ſous le déguiſement de la Dame broüillée avec ſon mari, eut recours à la ſervante, qui joüa ſon rôle en perſonne habille & intéreſſée, auſſi fut-elle ſi amplement récompenſée de ſes ſoins, qu'elle auroit voulu que ce petit commerce d'amitié eût duré long-tems entre ces deux Dames ; elle plaça la derniere venuë dans le cabinet, & rendit la clef ſi adroitement à Mademoiſelle d'Aleyrac, que qui que ce ſoit ne remarqua l'action de la confidente. Meſdemoiſelles de la Charce ſe retirerent le plutôt que la bienſéance le permit, elles renvoyerent leurs femmes ſur le prétexte ordinaire de la lecture ; comme c'étoit l'occu-

pation journaliere de Mademoiselle d'Aleyrac, ce prétexte étoit plausible; lorsqu'elles furent seules on délivra le prisonnier, qui vint auprès de Mademoiselle de la Charce avec l'empressement d'un homme très-amoreux. Je ne me plaindrai jamais de la fortune, lui dit-il, puisqu'elle me donne encore une fois les moyens de vous voir & de vous assurer que ma passion, que je croyois à son dernier période, augmente à chaque moment: oüi, Mademoiselle, soyez persuadée que rien ne peut égaler l'attachement que j'ai pour vous, obligez votre cœur à rendre justice au mien. Helas! mon cher Comte, répondit Mademoiselle de la Charce, mon cœur n'est point en reste, & vous n'aurez jamais sujet de vous en plaindre; pour moi je ne me loüe pas de la fortune comme vous, elle vous

a engagé dans une affaire qui nous separé, & peut-être pour toujours: pour toujours, s'écria le Comte, quelle opinion avez-vous de mes paroles? quoi! après toutes les protestations que je vous ai faites, de ne pouvoir vivre heureux sans vous, vous doutez encore? les difficultez vous rebutent-elles? ajoûta t'il, & jugez-vous de mes sentimens par les vôtres? si vous croyez que l'absence puisse diminuer mon amour, n'ai-je pas lieu de craindre que vous ne trouviez la chose faisable, & que ce que vous appréhendez de ma part, n'ait du rapport à ce que vous pensez. Ah! Mademoiselle, que votre confiance pour moi détruise l'affreuse idée que vous aurez de la mienne; si vous ne vous sentez pas capable d'infidelité, soyez persuadée que personne n'en est plus éloigné que moi. Nos destinées sont bien dif-

ferentes, interrompit Mademoiselle de la Charce, il n'y a rien qui m'attende, mon parti est pris, je serai à vous où je ne serai jamais à qui que ce soit, quand même l'absénce me seroit aussi funeste qu'elle l'a été à bien d'autres; j'ai une foi entiere à vos paroles, continua-t'elle, mais suivant ce que vous m'avez dit, vous aurez de furieux combats contre l'amour & contre l'interêt, votre premiere Maîtresse compte sur l'amour, & Mr votre Pere soûtiendra l'interêt. Helas! que je serai foible parmi des ennemis si puissans. Mon cœur est pour vous, dit le Comte, & rien n'est capable de l'ébranler. C'est tout ce que je demande, répondit Mademoiselle de la Charce; apprenez-moi à present ce qui s'est passé entre vous & le Normand, & par quel bonheur vous avez trouvez le moyen de rentrer dans Paris?

Vous ſçavez, reprit le Comte, les ſujets de ma juſte colere contre ce fourbe, mais la crainte que j'avois de vous expoſer à la moindre cenſure, en me vengeant auſſi-tôt que j'ai été outragé, m'a obligé contre mon naturel, d'avoir pluſieurs diſputes avec lui, dont vous avez été témoin; enfin laſſé de voir ſi long-tems un homme que j'avois tant de raiſon de haïr, je réſolus à la premiere occaſion qui s'en preſenteroit, de pouſſer la choſe de maniere que la ſuite que je préméditois parut tirer ſa ſource de l'aigreur que le jeu nous inſpiroit; j'évitai de vous parler de ce projet, voulant ménager votre repos, me flattant que vos bontez pour moi vous auroient fait prendre aſſez de part à ce qui me regarde pour le troubler: enſuite il lui détailla les précautions qu'il avoit priſes pour rencontrer

ſon ennemi, leur combat & la petite bleſſure qu'il avoit reçûë, qui étoit ſi peu de choſe, qu'à peine y avoit-il penſé: il ajoûta qu'il avoit perſuadé à ſon Ecuyer & à tous ſes gens qu'il avoit des lettres qui lui apprenoient l'extrémité où étoit ſon Pere; qu'ils conduiſiſſent l'équipage par le plus court chemin, qu'il avoit encore quelques affaires à terminer à Paris, après quoi il prendroit la poſte avec le Valet de chambre qui reſteroit, & qu'il les rencontreroit en chemin; qu'enſuite il avoit ordonné au Valet de chambre, en qui il ſe fioit, de tenir des chevaux de poſte à la porte Saint Denis, pour s'en ſervir d'abord après le combat, s'il en ſortoit vainqueur, qu'en cas qu'il s'écoula un certain tems ſans le voir paroître, il vint le chercher ſur le champ de bataille, où le ſort des armes

pouvoit le faire ſuccomber malgré la juſtice de ſa cauſe ; mais, continua-t'il, la fortune m'ayant été favorable, je me ſuis rendu plutôt que l'on ne m'attendoit à la porte Saint-Denis, j'ai monté à cheval & me ſuis éloigné promptement ; puis il dit, que ne pouvant partir ſans avoir le plaiſir de prendre congé d'elle, il s'étoit déterminé à ſe déguiſer en Payſan, pour rentrer ſans péril dans Paris, quoiqu'il les eût tous bravé pour un ſujet qui lui tenoit au cœur plus que toutes choſes au monde, n'ayant jamais eu intention de quitter le Royaume ſans lui renouveller les aſſurances d'une conſtance éternelle. Enfin, pourſuivit-il, nous ſommes venus dans la Ville avec le noble déguiſement que j'avois choiſi ; je me ſuis logé en un lieu écarté, où je ne peux être connu ; cependant il falloit vous

avertir

ıvertir de toutes ces choſes, je ı'ai point trouvé de moyen qui me ſemblât plus naturel, que ce-ıui d'aller acheter un petit chièn chez Lionnois, & de l'envoyer à Mademoiſelle d'Aleyrac, de la maniere que je l'avois imaginé, pour ſervir de paſſeport à mon Valet de chambre, qui s'eſt très-bien acquitté de ſa commiſſion, puiſqu'elle a réuſſi de la façon que je le ſouhaitois, & que j'ai la joye de me trouver auprès de vous, pourſuivit-il, s'adreſſant à Mademoiſelle de la Charce. Il eſt vrai, repartit-elle, que c'eſt une extrême ſatisfaction pour moi d'avoir le plaiſir de vous voir; mais il faut abréger ce bonheur malgré nous, la juſtice du Roi eſt terrible en pareils cas, & les amis du Marquis font trop de perquiſitions pour que vous puiſſiez reſter davantage, votre sûreté m'eſt mille fois plus pré-

cieuſe que ma vie, j'avoue que votre abſence m'affligera plus que je ne le peux dire; mais la raiſon doit non-ſeulement m'y faire conſentir, mais encore vous prier de ne pas differer à ſortir des terres de la domination du Roi, quoiqu'il m'en coûte, je ſouhaite que vous ſoyez hors de la portée de vos ennemis, je ſçai m'oublier moi-même pour ne ſonger qu'à vous; je vous le répete, la régularité avec laquelle notre Monarque fait executer ſes ordres me fait frémir; pendant que je vous vois ici, ce qui réuſſit un jour, peut tourner mal le lendemain, je m'accuſerois d'en être la cauſe; quelle horrible penſée pour moi! il faut partir, mon cher Comte. Oüi, répondit-il, je ſçai bien que le bon ſens le veut, quoique ce ſoit m'arracher l'ame que de me ſéparer de vous, les inquiétudes où je vous vois

ſur ce qui me regarde, m'obligeront à me hâter, afin de vous rendre quelque tranquillité ; ſoyez ſûre que je ne coucherai pas à Paris ; laiſſez-moi donc profiter des précieux momens que je ſuis auprès de vous, pour vous ſupplier de perſeverer dans les ſentimens où vous êtes à preſent, ſouvenez-vous des miens, qui ne changeront qu'à ma mort.

Je vous ai déja dit, reprit Mademoiſelle de la Charce, que j'ai beaucoup plus à craindre que vous, vous ſçavez les ſujets de mes appréhenſions ; cependant vous m'avez raſſurée d'une maniere qui ne me permet pas de douter de vos paroles, & que vous ne penſiez tout ce que vous me dites ; n'oubliez point que vous laiſſez en France une perſonne à qui vous avez appris à aimer, & que jamais maître n'a fait une ſi bonne écoliere, puiſque je ſçai

mieux aimer que qui que ce ſoit au monde ; on m'offriroit des Monarques, que je me conſerverai pour mon cher Comte, lui dit-elle en lui tendant une de ſes mains, qu'il baiſa tendrement ; je presſerai, continua-t'elle, notre départ pour la Province, Paris n'a eu d'agrément pour moi que depuis que je vous connois, ainſi il va devenir un déſert à mes yeux. Tous les Pays que j'habiterai, répondit le Comte, ne ſeront pas plus gracieux aux miens, je ne compte pour adoucir mes peines que ſur les nouvelles que je me flatte de recevoir ſouvent de votre part, ainſi que je l'eſpere. Enſuite ils ſe donnerent des adreſſes ſûres pour s'écrire régulierement par tout où il ſeroit, puis ils ſe dirent encore tout ce que la tendreſſe peut inſpirer à deux perſonnes qui ſont fort attachées

l'une à l'autre ; ils se seroient facilement oubliez dans cette douce occupation, si Mademoiselle d'Aleyrac ne les avoit avertis que le jour paroîtroit bientôt, & qu'il ne falloit pas exposer le Comte à être vû de quelques domestiques du Marquis, qui étoient une partie de la nuit sur pied pour le service de leur maître ; ce discours fit sentir à Mademoiselle de la Charce toute la douleur qui accompagne une séparation aussi triste ; malgré la fermeté dont elle croyoit s'être armée, elle ne pût retenir un torrent de larmes qui sortit en abondance ; le Comte donna aussi des marques de sensibilité, que des gens indifferens nommeroient foiblesses, mais que ceux qui sçavent aimer approuveront. Il est plus aisé d'imaginer que d'expliquer ce qu'ils penserent en se disant le dernier adieu,

Mademoiſelle de la Charce reſta entre les bras de ſa Sœur dans un état très-embaraſſant pour la derniere, qui n'oſoit pas demander du ſecours, de crainte que l'on ne découvrît le motif de l'incommodité de Mademoiſelle de la Charce ; enfin elle fit ſi bien, qu'elle parvint à la mettre au lit, & s'y plaça avec elle, pour lui dire tout ce qu'elle crut capable de calmer ſon affliction ; mais dans ce premier mouvement elle n'écoutoit que ſa douleur. Le Comte étoit auſſi touché qu'elle, il ſe rendit à l'endroit où il avoit laiſſé ſon Valet de chambre, le déſeſpoir peint ſur le viſage, il ne ſongeoit pas même aux précautions qu'il étoit obligé de prendre, & oublioit qu'il étoit vêtu en femme, ſi ce fidele domeſtique ne l'avoit averti qu'il falloit remettre les habits de Payſans, juſqu'à ce qu'ils ſe

trouvassent en lieu à reprendre ceux qui leurs convenoient, aussi bien que des chevaux de poste; le Comte se laissa conduire par cet homme sans proferer une seule parole, il étoit si occupé de son affliction, qu'il ne pouvoit penser à autre chose; il poursuivit sa route de la même façon, jusqu'au premier endroit qui n'étoit plus sous la domination du Roi, où il s'arrêta pour attendre son équipage, ne voulant pas arriver à Vienne differemment de ce qu'il en étoit parti; il eut la satisfaction de trouver une lettre de Mademoiselle de la Charce, si tendre & si obligeante, qu'elle adoucit beaucoup l'aigreur du déplaisir qu'il sentoit de l'avoir quittée.

Venons à cette belle fille. Mademoiselle d'Aleyrac se donnoit toutes les peines imaginables pour la consoler, sans en pouvoir

venir à bout. Vous me dites, interrompit l'aînée, les meilleures raiſons que l'on puiſſe alléguer; mais, ma chere Sœur, vous ignorez le déſeſpoir que cauſe une ſéparation telle que celle du Comte & de moi; je ne le verrai plus, ah! quelle affreuſe idée, peut-elle ſe preſenter à mon imagination ſans me faire mourir? les plus beaux jours ſeront de ſombres nuits pour moi, tout ce qui ſe preſentera à mes yeux me deviendra inſupportable; que ne m'eſt-il permis de vivre dans une ſolitude, juſqu'à ce que je puiſſe vivre avec lui? Tâchez de vous ôter toutes ces penſées de l'eſprit, interrompit Mademoiſelle d'Aleyrac, je ſçai bien que votre douleur eſt juſte, mais il ne vous eſt point permis de la montrer; nous ne ſommes pas au monde pour nous ſeules, nous devons nous attacher à meriter

l'eſtime du Public ; ſi on ſçavoit où vous réduit l'excès de votre paſſion, on ſoupçonneroit bien des choſes qui ne ſont point ; par égards pour vous-même contraignez-vous, & ne paroiſſez point auſſi agitée que vous l'êtes en effet, conſiderez que vous n'êtes pas la premiere qui avez eſſuyé les malheurs & les peines de l'abſence, vous devez même avoir une eſpece de ſatisfaction que bien d'autres n'ont point, puiſque votre Amant vous quitte malgré lui ; vous avez lieu d'en être contente, il vous aime autant que vous l'aimez, il vous a juré une fidelité inviolable, donnez-lui le tems de ſe mettre en état de vous tenir parole. Helas ! reprit Mademoiſelle de la Charce, comment pourra-t'il, avec toute la bonne volonté qu'il m'a marquée, changer celle de ſon Pere & ſe défaire de ſa premiére

Maîtresse ? mon idée deviendra peut-être bien foible, quand les autres seront presentes. Ne craignez point celle que vous nommez sa Maîtresse, repartit Mademoiselle d'Aleyrac, vous sçavez bien que ce n'étoit qu'un amusement, & qu'il ne l'a jamais aimée veritablement ; quant à la personne qui est du choix de son pere, il l'a toujours regardée comme un enfant, & n'a rien senti pour elle ; il vous a promis de traîner cette affaire en longueur, jusqu'à ce qu'il la puisse rompre, ou que quelques coups inesperez lui rendent sa liberté ; calmez donc vos inquiétudes, & sur tout ne les laissez pénétrer à personne ; car je ne doute pas que vous ne soyez examinée, particulierement de la Normande, à qui votre secret est connu, elle vous exposeroit à des chagrins que l'excès de votre bonne

soi ne pourroit prévenir, quand on est incapable de fourbèrie, on imagine point celle que les autres peuvent mettre en usage. Pendant tous ces discours, Mademoiselle de la Charce rêvoit si profondement, qu'à peine entendoit-elle ce que sa Sœur lui disoit, aussi l'interrompit-elle par ces paroles : quittons Paris, je ne peux plus y voir le Comte, tout le reste me déplaît ; où est-il à present ? pense-t'il à moi ? Vous ne tarderez pas à être satisfaite, répondit Mademoiselle d'Aleyrac, toutes les fêtes qui ont donné lieu à notre voyage sont finies ; vous sçavez bien que mon pere parle de s'en aller incessamment, contraignez-vous donc, pour laisser de vous le souvenir que vous meritez. Ah ! ma Sœur, interrompit Mademoiselle de la Charce, qu'il est aisé d'agir comme vous me le con-

ſeillez quand on n'a rien dans le cœur, mais ſi vous connoiſſiez l'étenduë de ma tendreſſe pour le Comte, & les appréhenſions que j'ai que la ſienne ne diminuë, vous verriez qu'il n'eſt pas facile de paroître tranquille, lorſque l'on eſt auſſi agitée ; je ferai pourtant mon poſſible, afin de vous montrer la déference que j'ai pour vos avis ; ſi je m'oublie quelquefois, corrigez-moi, je vous prie. Elles paſſerent le tems en de ſemblables diſcours : Mademoiſelle de la Charce ſe fit violence pour paroître, n'ayant pas de prétexte plauſible de reſter dans ſon particulier, comme elle l'auroit deſiré ; elle ſe montra donc malgré l'exceſſive triſteſſe dont ſon cœur étoit pénétré. Monſieur de la Charce parla de ſon départ comme d'une choſe prochaine, ce qui mit un rayon de joye dans l'eſprit de ſa

fille, qui ne demandoit qu'à s'éloigner du monde, ſur tout des lieux où elle avoit vû le Comte, & où elle ſçavoit qu'il ne pouvoit plus paroître.

Les amis du Marquis conduiſirent ſon affaire de maniere, qu'elle tourna à ſon avantage, par rapport aux Ordonnances du Roi, & ſes playes alloient aſſez bien pour donner des eſperances de ſa guériſon : ſa Parente lui apprit que Monſieur de la Charce ſe diſpoſoit à quitter Paris. L'avanture du Marquis n'avoit point diminué ſon amour, il la pria donc de faire encore une tentative auprès du Pere & de la Fille ; elle fut ſi mal reçuë de cette derniere, qui refuſa même de faire une viſite de civilité au Marquis, qu'elle s'adreſſa à M. de la Charce, comptant qu'il l'écouteroit plus favorablement. Il lui répondit comme il avoit fait la

premiere fois. La Normande étoit aigrie contre Mademoiſelle de la Charce, on ne pardonne point à une rivale preferée ; ſi elle lui avoit vû moins d'éloignement pour le Marquis, elle n'auroit pas eû tant d'empreſſement à lui procurer un joug qu'elle ſçavoit bien qui ne lui ſeroit pas agréable ; ainſi elle profita de l'occaſion pour dire au Pere, qu'il ne devoit point tant écouter les caprices de ſa Fille, lorſqu'il s'agiſſoit d'un bon établiſſement, que ſes dégoûts pour celui que l'on lui offroit avoient une cauſe blamable, puiſque leur origine venoit de l'entêtement que le Comte de Caprara lui avoit inſpiré, que la part qu'elle prenoit à ce qui le regardoit, l'obligeoit de lui dire que ſa complaiſance pour elle étoit mal placée, puiſ. qu'il l'autoriſoit dans les chimeres qu'elle ſe formoit, pour

un homme qu'elle ne reverroit jamais. Monſieur de la Charce, qui n'étoit pas d'une humeur docile, trouva ces remontrances trop vives, & peu convenables de la part de la Veuve, il eut même dans ce moment des ſoupçons de la verité de tout ce qui s'étoit paſſé, ainſi il lui dit avec un air ſec, qu'il lui étoit redevable de l'interêt qu'elle prenoit à ſa Famille, que juſqu'ici il l'avoit bien gouvernée ſans le conſeil de perſonne, qu'il la prioit de garder ſes avis pour gens qui en auroient plus de beſoin que lui; qu'il étoit bien aiſe de ramener ſa Fille chez lui, & qu'il n'en étoit point embaraſſé; il prononça ces paroles d'un ton qui ne permit pas à Madame de Clairville de repliquer, & même ils vêcurent enſemble plus froidement le peu de tems qu'ils reſterent à Paris qu'ils n'avoient fait

devant. Monſieur de la Charce & toute ſa ſuite prirent la route de Dauphiné, ſans peine & ſans chagrin, il n'y eut que Mademoiſelle d'Aleyrac qui regrettoit les gens d'eſprit qu'elle y avoit connu : on lui promit de lui envoyer tous les Ouvrages qui ſe composeroient dignes d'elle. Mademoiſelle de la Charce reçut pluſieurs lettres du Comte avant que de partir, dont elle eut lieu d'être contente; il peignoit ſa paſſion avec des couleurs ſi vives & ſi durables, qu'elle ne pouvoit preſque plus douter du bonheur dont elle ſe flattoit. Ils furent accablez de viſites après être arrivez dans leur Château; Mademoiſelle de la Charce étoit toujours polie, mais ſérieuſe, l'idée du Comte l'occupoit entierement.

Le Marquis de Creſmieux, qui étoit encore au ſervice des Ve-

nitiens, apprit leur retour par ſon ami ; il aimoit Mademoiſelle de la Charce avec la même violence, rien n'avoit été capable de diminuer ſon amour ; il pria ſon ami de lui parler en ſa faveur, mais d'une maniere qui ne pût pas lui déplaire ; il ſouhaitoit qu'il l'aſſurât que l'abſence qui détruit ſouvent les paſſions, n'avoit ſervi qu'à donner plus de force à celle qu'il ſentoit pour elle, auſſi-bien qu'à ſon reſpect & à ſa ſoumiſſion à ſes ordres ; que ſi ſon éloignement pour le rendre heureux continuoit, il en recevroit la nouvelle avec douleur, & en même tems avec la déference qu'il auroit toute ſa vie pour ſes volontez : il recommandoit à ſon ami de ne parler de rien à Monſieur de la Charce, à moins que Mademoiſelle de la Charce ne lui permît, ne voulant faire aucune démarche qui

pût lui causer du chagrin, ni renouveller ceux de son Pere contre elle : l'ami s'acquitta fort bien de sa commission. Mademoiselle de la Charce trouva tant d'égards pour elle dans le procedé du Marquis de Cresmieux, qu'elle en témoigna sa reconnoissance à celui qui lui parloit ; elle l'assura qu'il devoit compter sur son estime, & même sur son amitié, qu'elle le prioit d'en être satisfait, & de ne songer à nulles autres choses ; puisque je suis, continua-t'elle, dans les mêmes sentimens où il m'a vûë, & s'il y a quelques changemens, ce n'est qu'une augmentation de dégoût pour ce qu'il desire, sans que sa personne y ait aucune part, je fais le cas que je dois de son merite, je conviens de mon tort, mais il m'est impossible de le surmonter ; elle ajoûta plusieurs choses obligeantes pour le Mar-

quis ; mais elle ſe défendit avec trop de fermeté ſur l'article eſſentiel, pour inſiſter davantage, dautant qu'il ſçavoit que le Marquis aimoit mieux ſouffrir que d'importuner celle qu'il chériſſoit plus que ſa vie ; ainſi le Commiſſionnaire fut contraint de mander cette triſte nouvelle au Marquis ; ce n'en fut point une pour lui, il ne s'étoit pas flatté de réuſſir mieux que par le paſſé ; il ſe détermina donc à reſter où il étoit, tant que ſon amour ou ſes jours dureroient. Mademoiſelle de la Charce trouvoit plus de douceur à la Campagne qu'au milieu de Paris, depuis qu'elle ne pouvoit plus voir le Comte, elle avoit la ſatisfaction de rêver ſans diſtraction & ſans être interrompuë ; dès qu'elle étoit ſeule avec ſa Sœur, il étoit toujours le ſujet de la converſation, elle en recevoit des lettres auſſi ré-

gulierement qu'elle le pouvoit ſouhaiter : enfin on peut dire qu'elle vivoit dans une douce langueur ; cet état dura plus de trois ans, au bout deſquels les lettres du Comte devinrent un peu plus rares ; elle avoit ſi bonne opinion de lui, qu'elle reçut d'abord toutes les excuſes qu'il lui donnoit. Je me ſuis inſtruis de tout ce qui regarde le Comte, de même que j'ai appris d'original ce qui a rapport à Mademoiſelle de la Charce, ainſi pour éclaircir mon diſcours il faut le ſuivre à Vienne. Si-tôt que ſon équipage l'eut joint, il continua ſa route ; ſon Pere fut ravi de le voir, & de trouver ſa bonne mine augmentée par l'air poli & gracieux que l'on prend à la Cour de France ; ſon ancienne Maîtreſſe eut une joye extrême de ſon retour ; mais elle fut bien moderée, lorſqu'elle le trouva

plus indifferent pour elle qu'il ne l'avoit jamais paru ; il est sûr qu'il n'étoit occupé que de Mademoiselle de la Charce dans ces tems-là, & qu'il auroit juré de ne jamais changer de sentimens ; mais il étoit homme, & comme on est persuadé que l'inconstance est aussi naturelle à l'homme que l'être, par la suite il ne démentit pas cette vulgaire opinion. Ne l'accusons pourtant point si promptement, il persevera assez long-tems pour meriter quelque grace. La jeune personne qui lui étoit destinée avoit près de douze ans, à mesure qu'elle avançoit en âge, elle croissoit en beauté & en agrémens, son esprit ne cedoit point à ses premiers avantages, il étoit aisé de voir que ce seroit une des plus parfaite personne de la Cour, & qui auroit eu nombre de prétendans, si son pere ne s'étoit

déclaré hautement en faveur du Comte, à cause de l'extrême liaison d'amitié qui avoit toujours été entre lui & le pere du dernier: celui-ci ordonna à son fils de rendre à cette aimable personne tous les devoirs qui pouvoient convenir à sa jeunesse, son dessein étant d'accomplir le mariage si-tôt qu'elle auroit treize ans. Quoique le Comte n'eut aucune intention de manquer à ce qu'il avoit promis à Mademoiselle de la Charce, il obéit sans peine, parce que c'étoit un prétexte pour se délivrer des persécutions de sa premiere Maîtresse; il les avoit supporté aisément lorsqu'il n'avoit rien dans le cœur, mais à present qu'il étoit rempli par une autre idée, ses marques de tendresse, bien loin de lui causer quelques plaisirs, lui étoient devenuës très à charge; le tems que lui donnoit

la jeuneſſe de l'autre, lui laiſſoit toujours eſperer quelques changemens, qui le rendroient à celle qu'il aimoit, & dont il étoit aimé ſi parfaitement; il s'imaginoit que rien n'étoit capable de le diſtraire de ſa paſſion, il n'avoit de plaiſir ſenſible que les jours qu'il recevoit des lettres de Mademoiſelle de la Charce & ceux qu'il lui répondoit; dans quelques compagnies qu'il ſe rencontra, quoiqu'elle fût abſente, il ne voyoit qu'elle, tant elle étoit preſente à ſon eſprit & à ſon cœur; il étoit perſuadé qu'il ne changeroit jamais, cependant ſans s'en appercevoir, il s'accoûtuma auprès de ſa petite Maîtreſſe, qu'il ne voyoit d'abord que par ordre de ſon pere; il crut que le plaiſir qu'il avoit à l'entretenir n'étoit autre choſe que l'amuſement que l'on trouve aux naïvetez d'un enfant qui a

de l'eſprit : enfin le tems de conclure le mariage étant arrivé, ſon pere lui dit de ſe diſpoſer à lui donner la ſatisfaction de le voir ſi bien établi : au premier diſcours qu'il lui tint ſur ce ſujet, ſon cœur prit le parti de de Mademoiſelle de la Charce ; il parut interdit, & demanda encore du délai ; comme le pere avoit la raiſon de ſon côté, il fut étonné de la bizarrerie de ſon fils, & ne la reçut pas avec la tranquillité qu'il avoit eſperé : qu'eſt-ce qui vous engage, lui dit-il, à ſouhaiter le retardement d'une affaire auſſi avantageuſe pour vous, que celle que j'ai ménagé ? prétendez-vous m'alléguer que vous ne ſçauriez ſi-tôt renoncer à la liberté que l'état où vous êtes vous donne ? vous êtes bien en âge de vous marier ; de plus, ſi ce lien contraint quelqu'un, ce ne ſont pas les

les hommes ; j'ajoûterai encore, que ſi le parti que l'on vous propoſe étoit de ceux que l'on peut trouver tous les jours, je vous écouterois volontiers, & vous donnerois même des marques de ma complaiſance ; mais comme il n'eſt pas aiſé d'en rencontrer de ſemblable, ſongez à m'obéir. Quoi ! lorſqu'avec la naiſſance & les grandes richeſſes on joint une figure toute charmante, vous balancez ? je ne ſçai point ce qui peut cauſer un pareil caprice, je ne me donnerai pas ſeulement le ſoin de chercher à le pénétrer ; mais je ſçai que je veux que vous faſſiez une choſe qui ſera approuvée de tous les gens de bon ſens, & enviée de ceux qui ſont à portée d'y prétendre, ainſi je m'en vas travailler à votre bonheur malgré vous. Le pere prononça ces dernieres paroles d'un ton ſi im-

périeux, que le Comte n'osa y repliquer, il fut même obligé d'aller voir sa prétenduë, laquelle le reçut d'une maniere si agréable, qu'il lui découvrit des graces ausquelles il n'avoit encore point fait d'attention ; elle s'apperçut qu'il étoit plus triste qu'à l'ordinaire, elle lui demanda d'un air tendre & touchant, s'il lui étoit arrivé quelque chose de fâcheux, que s'il vouloit lui en faire confidence, elle partageroit son chagrin avec lui, si elle ne pouvoit pas le dissiper ; je voudrois, continua-t'elle, le sentir toute seule, s'il étoit possible, pour vous en délivrer entierement, & vous faire connoître dès à present la part que je prendrai toujours à tout ce qui vous regarde ; elle accompagnoit son discours de petites façons si aimables & si gracieuses, qu'insensiblement le Comte se laissa sé-

duire, & s'apperçut que l'idée de Mademoiselle de la Charce s'affoiblissoit dans son cœur, à mesure que celle-ci s'en emparoit; il vouloit pourtant lui être fidele, il crut que la fuite étoit necessaire à son projet; mais lorsqu'il songeoit à quitter cette jeune personne, elle le regarda d'une maniere si tendre, en le priant de ne la point abandonner si promptement, qu'il n'eut pas la force de sortir; on peut dire qu'il disputoit avec son cœur dans ce moment, il lui reprochoit sa legereté, il se representoit toutes les assurances d'amour & de fidelité qu'il avoit juré à Mademoiselle de la Charce, l'honnête homme combattoit pour elle, & le cœur pour celle qui étoit presente; que peuvent de froides moralitez contre une passion pétrie de feu! il connut bien en cette rencontre, que

nous ne ſommes pas plus maîtres de la durée de nos paſſions que nous le ſommes de celles de nos jours, la ſympatie les fait naître & les détruit quand il lui plaît. Il vouloit aimer éternellement Mademoiſelle de la Charce, mais cette volonté n'étoit plus que dans l'eſprit, le cœur la contrediſoit ; c'eſt environ ce tems-là qu'il commença à lui écrire plus rarement, enſuite plus froidement, quoiqu'il ſe perſuadât qu'il avoit toujours la même tendreſſe pour elle, & qu'il ſe reprochât ſouvent les plaiſirs qu'il ſentoit lorſqu'il étoit auprès de la jeune perſonne. Pendant ces entrefaites ſon pere diſpoſa toutes choſes pour la concluſion du mariage, il ſupplia l'Empereur de vouloir bien donner ſon agrément pour cette affaire ; & comme il craignoit que ſon fils ne formât encore quelques difficul-

tez, il demanda la grace à ce Prince de lui faire l'honneur de lui en parler de façon qu'il parût qu'il l'approuvoit. L'Empereur eut la bonté de donner satisfaction au pere, il dit au fils tout ce qui convenoit à ce dessein. Le Comte entraîné par son penchant, s'imagina que l'approbation de son Souverain étoit un ordre positif auquel il n'y avoit point de replique; si sa future Epouse avoit eu moins d'appas, il n'auroit peut-être pas pensé de cette sorte; car l'Empereur étoit trop juste, pour exercer son autorité en de pareilles occasions; mais son cœur ne cherchoit qu'un prétexte qui pût le disculper auprès de Mademoiselle de la Charce & auprès de lui-même Il seroit difficile de representer les divers mouvemens dont il étoit agité, il y avoit des momens où il croyoit l'aimer tou-

jours ; un inſtant après ſon aimable Maîtreſſe ſe montroit à ſes yeux avec des charmes ſi ſéduiſans, qu'il ſe repreſentoit qu'il ne lui étoit pas permis de ſe ſouſtraire à l'obéiſſance qu'il devoit à ſon Empereur, & à ſon Pere ; s'il paroiſſoit même, continua-t'il, que j'en euſſe la volonté, ils ont le pouvoir en main pour me contraindre, & me mettroient hors d'état de ſatisfaire jamais la tendreſſe que j'ai pour Mademoiſelle de la Charce ; elle eſt ſi pleine de raiſon & d'équité, ajoûtoit-il, qu'elle ſeroit la premiere à me porter à faire tout ce qui peut être utile à mes interêts ; rendons-nous donc de bonne grace, puiſque la réſiſtance ſeroit hors de ſaiſon ; conſervons pour Mademoiſelle de la Charce toute l'eſtime qu'elle merite, & une amitié auſſi ſincere que ſi elle étoit ma ſœur ;

je sens bien que je ne l'oublierai jamais, & que je desire la même chose de sa part ; mais je sens aussi qu'il faut ceder à mon étoile, qui veut m'attacher à celle que mon pere m'a choisie. Après ces raisonnemens, il se regarda comme un sujet & un fils très-soûmis, sans faire réflexion qu'il devenoit un amant infidele ; il assura son pere qu'il pouvoit disposer de lui quand il lui plairoit. Le pere fut surpris & ravi des sentimens de son fils, il en reçut toutes les marques d'amitié possible ; on prit jour pour faire la nôce avec une magnificence digne des personnes qui en étoient les principaux acteurs, & qui répondoit à la joye que sentoit le pere de procurer un établissement aussi considerable au Comte. L'idée de Mademoiselle de la Charce venoit de tems en tems troubler la satisfaction

de ce dernier ; mais le matin de la fête elle n'eut plus aucune puiſſance, lorſqu'il entra dans la chambre de la jeune Epouſe, il la trouva ſi brillante & ſi belle, & joignoit à la parure dont elle étoit ornée des graces ſi naturelles, qu'il ſe trouva l'homme du monde le plus heureux ; enfin le mariage s'accomplit, & la Comteſſe a toujours continué d'avoir de ſi bonne maniere pour ſon mari, qu'il n'a pas eu lieu de ſe repentir de ſon inconſtance ; à la verité, il redoutoit les reproches de Mademoiſelle de la Charce, qu'il ſentoit bien qu'il meritoit ; il fut pluſieurs jours à examiner de quelle façon il pourroit lui faire apprendre une nouvelle auſſi triſte pour elle ; il ne voulut charger perſonne de cette commiſſion, jugeant que ce ſeroit une augmentation de douleur à cette tendre perſonne,

qu'un ami fût témoin de sa défaite, la vanité en souffriroit autant que l'amour ; à la fin il se détermina à lui écrire, avant qu'elle pût en être instruite par les nouvelles publiques, qui ne lui expliqueroient pas comme lui les raisons qu'il avoit eû de ceder aux forces superieures, dont il dépendoit. Voici donc la lettre qu'il envoya à cette malheureuse fille.

» Vous allez sans doute, Ma-
» demoiselle, me croire le plus
» coupable de tous les hommes,
» & le plus indigne de voir le
» jour ; mais de grace ne me
» condamnez pas avant que d'a-
» voir appris ce qui cause mes
» infortunes & les vôtres, car
» j'ose encore me flatter que vous
» prendrez assez de part à ce qui
» me regarde, pour entrer dans
» ma douleur ; il n'a pas fallu
» moins que l'autorité d'un grand

» Empereur, & d'un pere abſolu
» & violent, pour me contrain-
» dre à manquer aux paroles que
» je vous avois donné, mon
» intention & ma felicité me per-
» ſuadoient que je pourrois les
» mettre à execution ; mais on
» m'a lié malgré moi à la per-
» ſonne que mon pere me deſti-
» noit ; cependant toute leur
» puiſſance ne ſera pas capable
» de diminuer la paſſion que j'au-
» rai toute ma vie pour vous :
» m'eſt-il permis de me flatter
» que vous ne m'oublierez point,
» & que vous ſerez aſſez bonne
» pour me donner quelquefois de
» vos nouvelles; je ſupplie Made-
» moiſelle votre Sœur de me con-
» tinuer ſa protection auprès de
» vous, ſoyez perſuadées toutes
» deux que perſonne n'eſt plus
» digne de vôtre pitié que le triſte
» Comte de Caprara.

Monſieur de la Charce étoit

dangereusement malade, lorsque Mademoiselle de la Charce reçut cette lettre ; le désespoir qu'elle lui causa lui fit honneur, tout le monde l'attribua à l'extrémité où étoit son pere, ainsi elle se trouva en état de donner un libre cours à sa douleur, sans que personne en soupçonnât la veritable raison ; il est certain que la situation où elle voyoit son pere, qui mourut quelques jours aprés, la toucha vivement, ainsi on peut dire qu'elle étoit accablée de tous côtez. Mademoiselle d'Aleyrac ne l'étoit gueres moins, la perte de M. de la Charce, & la compassion que lui inspiroit sa sœur, la rendoient peu differente de son aînée, qui ne pouvoit trouver d'adoucissement à ses maux, qu'en s'entretenant avec Mademoiselle d'Aleyrac. L'auriez vous crû, ma chere sœur, lui disoit-elle, que le Comte ne fût qu'un

parjure & un infidele ? vous êtes témoin des assûrances qu'il me donnoit de la durée de sa tendresse ; il devoit résister aux volontez de son pere & à tous les obstacles qui auroient pû se presenter, dans le dessein de se conserver pour moi. Quoi ! ajoûtoit-elle, après des paroles ausquelles il ne devoit jamais manquer, il m'abandonne, le perfide, & se donne à une autre ; y a-t'il sous le Ciel une trahison plus horrible ? la maniere dont je l'aimois meritoit-elle un pareil traitement ? moi qui depuis le premier moment que je l'ai connu, je n'ai songé qu'à lui plaire ; j'aurois dédaigné tous les Monarques de l'Univers pour m'attacher à lui, & l'ingrat me quitte sans peine. Pourquoi, interrompit Mademoiselle d'Aleyrac, pensez-vous qu'il vous quitte sans peine, je suis persuadée qu'il a

combattu avec vigueur, autant qu'il lui a été possible ; mais les puissances qui s'opposoient à vôtre bonheur, étoient trop redoutables pour entreprendre de les vaincre, je le crois aussi à plaindre que vous. Ah ! ma sœur, répondit Mademoiselle de la Charce, vous connoissez mal son cœur & le mien, ils ne doivent point entrer en comparaison, s'il m'a aimée, ce n'est que lorsqu'il me voyoit, & moi je sens que je serai assez malheureuse pour l'aimer jusqu'au tombeau ; mais il ignorera ma foiblesse, car il n'aura jamais de mes nouvelles ; il a la hardiesse de demander votre protection, quel usage prétend-il en faire ? que veut-il que vous me disiez en sa faveur ? que je dois continuer d'aimer un inconstant ? à quoi lui serviroit ma tendresse, pendant qu'il est entre les bras

d'une autre ? Non, il ne merite que ma haine, la raiſon me défend d'avoir d'autres ſentimens pour lui ; mais ma funeſte étoile veut que ce qui devroit être mépris & averſion, ſe change en un cruel dépit qui me perſecutera tant que je vivrai, malgré la juſtice & malgré moi. Mais, répondit Mademoiſelle d'Aleyrac, que pouvoit-il alléguer contre les ordres abſolus dont il s'eſt vû tyranniſé ? Ah ! ne l'excuſez point, interrompit Mademoiſelle de la Charce, il auroit dû aller au bout du monde, plutôt que de manquer à ſa parole. En pouvoit-il donner de poſitives, reprit Mademoiſelle d'Aleyrac, puiſqu'il dépendoit d'un pere impérieux ? Il n'a donc ſongé qu'à me tromper, pourſuivit Mademoiſelle de la Charce, s'il n'étoit pas ſon maître, pourquoi a-t'il engagé ma liberté ? on ne

peut donner un tour favorable à son procedé, aidez-moi à le haïr, plutôt que de penser à prendre son parti; je répondrai à sa lettre, après quoi il n'entendra jamais parler de moi, je marquerai plus de fermeté que lui dans mes résolutions : aussitôt elle se mit en devoir de lui écrire en ces termes.

» Un infidele ne doit inspirer » aucune compassion ; vous n'a» vez pas seulement oublié ce » que vous me deviez, mais aussi » ce que vous vous deviez à vous» même ; les raisons que vous » supposez pour votre deffense, » n'auroient point ébranlé le » cœur d'un veritable Amant, » vous ne l'avez donc jamais été; » je vous rendrai justice à l'ave» nir & j'aurai pour vous l'estime » que votre procedé merite ; ne » vous donnez plus la peine de » m'apprendre de vos nouvelles,

» je ne veux, ni ne dois en re-
» cevoir ; ne comptez plus sur
» ma foiblesse, vous n'en aurez
» jamais de preuves.

Mademoiselle d'Aleyrac applaudit à la réponse de sa sœur, car, quoiqu'il parût qu'elle eût intention d'excuser l'infidelité du Comte, elle connoissoit bien tout son tort ; ainsi ce qu'elle avoit dit en sa faveur, n'étoit que dans la vûë de diminuer la violence de l'affliction où étoit Mademoiselle de la Charce, elle voyoit bien que c'étoit avec justice qu'elle vouloit rompre tout commerce avec lui, elle s'étoit même proposée de l'en détourner par la suite, si elle s'appercevoit qu'elle relâchât de son dépit & de sa fierté pour cet ingrat ; mais elle vouloit laisser passer les premiers mouvemens avant que de mettre au jour ce qu'elle pensoit en cette occasion,

Hé bien ? ma ſœur, lui dit Mademoiſelle de la Charce ; une ſemblable cataſtrophe devoit-elle m'être réſervée ? auriez-vous imaginé que le Ciel me conſervât pour être l'objet d'une pareille trahiſon ? avoüons que je ſuis née ſous une étoile bien malheureuſe : je le repete encore, pourquoi me perſuader qu'il m'aimoit, & me contraindre à l'aimer ſi parfaitement, puiſqu'il n'étoit pas ſon maître, & puiſqu'il n'a pas eu la force de réſiſter ? j'aurois été me cacher au fond de l'Arabie, plutôt que de lui manquer de parole. Helas ! que ſont devenus les beaux jours qui éclairoient mon indifference, je ne la recouvrerai jamais, je le ſens bien, & que je ſouffrirai éternellement ? puiſque je devois être ſenſible, pourquoi ne l'ai-je pas été pour le Marquis de Creſmieux ? c'eſt celui-là qui étoit

digne de mon eſtime & de mon amitié. Il n'y a encore rien de perdu, interrompit Mademoiſelle d'Aleyrac, s'il croyoit que vous euſſiez intention de lui rendre juſtice, je crois qu'il ſeroit bien-tôt à vos pieds, pour vous aſſurer d'une conſtance que vous avez miſe à de grandes épreuves; tous ſes procedez ſont pleins d'honneur & de reſpect, il meriteroit un ſort plus heureux que celui que vos rigueurs lui ont cauſé. Eſt-ce ma faute? répondit Mademoiſelle de la Charce, & pour ſouhaiter de l'avoir aimé avant que mon cœur ſe fût laiſſé ſéduire par un infidele, ce n'eſt pas à dire que je puiſſe l'aimer à preſent; au contraire, les maux qui m'accablent me donnent une horreur ſi affreuſe pour tous les hommes, que je ne veux jamais entendre parler d'aucuns, mon parti eſt pris, je me déter-

mine à n'avoir plus de relation avec le ſeul qui a ſçu toucher mon cœur ; je m'arrache à moi-même en ſuivant cette réſolution, elle eſt violente & me coûtera cher, mais je la tiendrai, puiſque je la dois à ma gloire, ſans eſperance cependant qu'elle ſoit utile à mon repos ; après cet effort, je n'ai que faire de me contraindre pour le reſte des humains, toute ma tendreſſe ſe réunira à ma mere & à vous ; ſi j'avois le malheur de perdre ce qui me retient dans le monde, un Convent ſeroit ma derniere retraite. Il faut ſonger à vous, ma chere ſœur, continua-t'elle, quoique votre aînée, je ne vous ferai point de tort, & pour ne pas retarder votre établiſſement, je déclarerai à ma famille que l'on ne doit point compter ſur moi, je vous cederai tous mes droits avec plaiſir, & ſerai char-

mée de vous voir heureuſe. Ce n'eſt pas par le moyen que vous imaginez, reprit Mademoiſelle d'Aleyrac, que je puis la devenir ; depuis que je me connois, je me ſuis ſentie de l'éloignement pour le mariage ; vous n'ignorez pas le goût que j'ai pour les ſciences, il ne s'accorde pas avec les embarras que cauſent les ſoins d'une maiſon ; je ne me ſuis point preſſée de m'expliquer, parce que vous deviez me devancer, mais il faut répondre à ce que vous me dites : je vous rends graces de votre bonne volonté, & vous aſſure que ſi vous perſeverez dans la même averſion pour les hommes en général, il n'y aura que la mort qui nous ſéparera. Je ne combattrai point, interrompit Mademoiſelle de la Charce, un deſſein que je trouve raiſonnable, vous avez trop de merite pour être la proye

ı ſexe qui n'eſt petri que d'in-
:itude & de trahiſon. Cette
verſation dura encore très
g-tems, & recommençoit tou-
les fois que les deux ſœurs
ient en liberté; Mademoiſelle
a Charce ne pouvoit ſe laſſer
faire des plaintes contre la
auté de ſa deſtinée, & Made-
iſelle d'Aleyrac mettoit toute
éloquence en uſage pour la
ıſoler.

Malgré la vive paſſion que le
mte ſentoit pour la jeune
mteſſe, il ne pût s'empêcher
tre touché, lorſqu'il reçut la
ponſe de Mademoiſelle de la
arce ; il l'avoit aimée verita-
ment, & conſervoit pour elle
e eſtime qui lui faiſoit deſirer
n'en être ni oublié ni haï, il
'oit voulu menager un com-
rce d'amitié avec elle ; il lui
'ivit pluſieurs fois, & emploïoit
ıs les termes qu'il croyoit ca-

pables de l'adoucir, mais c'étoit inutilement ; à mesure qu'elle recevoit de ses lettres, elle donnoit des preuves de son courage, puisqu'elle en avoit assez pour ne les point ouvrir, & afin qu'il ne la soupçonnât pas de foiblesse, elle remettoit une envelope, & lui renvoyoit dans le même état qu'elles parvenoient jusqu'à elle. Il n'ignoroit pas qu'il meritoit le traitement qu'elle lui faisoit, mais il se flattoit que ce premier dépit pourroit finir, il crut même qu'il étoit obligé de soûtenir la chose plus long-tems, & que sa perseverance la convaincroit de la violence qu'il vouloit lui persuader que l'on lui avoit faite, en le contraignant de se donner à une autre ; pour cet effet, voyant qu'elle s'obstinoit à ne point lire ses lettres, il résolut d'en faire porter une par le Valet de chambre à qui il se con-

fioit, le même qui avoit porté le petit chien à l'Hôtel de Tours, après qu'il ſe fut battu avec le Marquis de Parville : juſques-là, cet homme n'avoit eû que des ſoupçons de l'attachement de ſon Maître pour Mademoiſelle de la Charce, mais en cette occaſion il fut obligé d'inſtruire ſon commiſſionnaire, & de lui apprendre ce que ſa diſcrétion lui avoit fait taire avant cet évenement ; il lui dit donc qu'il étoit queſtion d'aller en Dauphiné, & de trouver moyen, à la faveur de quelques déguiſemens qu'il imagineroit pendant le chemin, de rendre en main propre à Mademoiſelle de la Charce la lettre qu'il lui donna, de tâcher d'en avoir réponſe ; qu'afin que ſon abſence ne parut point extraordinaire, il falloit qu'il lui demandât en public la permiſſion d'aller voir un de ſes

parens qui étoit malade. ·
dele domestique executa
lierement les ordres de son
tre, il partit & se rendit d
Ville la plus voisine du Ch
où Madame de la Charce f
son sejour, il acheta un
d'Hermite, & alla roder
cette figure autour de la m
jusqu'à ce qu'il pût renco
Mademoiselle de la Ch
lorsqu'elle alloit à la prome
il ne tarda pas beaucoup,
vit paroître avec sa sœur
avoit un air si triste, qu'il n
lui refuser un peu de compa
il s'approcha d'elle, & lu
d'un ton aussi humble que le
sonnage qu'il representoit l
mandoit, qu'il la supplioit
faire quelques charitez, que
lui prouver ses besoins & l
cerité de ses paroles, il so
toit qu'elle voulût prendr
peine de lire les attestations

ce papier étoit rempli ; en même tems il lui donna la lettre du Comte, qui étoit cachetée & où il n'y avoit point d'adresse ; sa distraction, plutôt que sa curiosité, l'engagerent à l'ouvrir ; mais si-tôt qu'elle eut jetté les yeux dessus, il ne lui fut pas difficile d'en reconnoître l'écriture, ce qui avoit rapport au Comte étoit trop bien gravé dans sa memoire, pour la laisser un moment en doute. Quoi ! s'écria-t'elle, tout ce qui se montrera devant moi sous une figure humaine, n'y vient que pour me faire une trahison ; est-il possible que l'habit le plus simple, & qui doit couvrir des corps dont l'ame doit être innocente, soit mis en usage pour me tourmenter ; ensuite ayant regardé & reconnu le faux Hermite, allez, poursuivit-elle, en lui jettant la lettre, reportez à votre perfide

Maître, ce qui ne peut être que la continuation de ses parjures. De grace, Mademoiselle, répondit le messager, ne refusez point de vous instruire des malheurs qui l'accablent, si vous en étiez témoin comme moi, vous lui accorderiez au moins votre pitié, si vous ne vouliez pas lui rendre quelque chose de plus, je n'oserois dire votre tendresse, c'est une derniere faveur qu'il vous demande; car je ne doute pas que le mépris que vous marquez pour tout ce qui vient de sa part, ne le mette hors d'état d'en exiger d'autres, étant persuadé que la douleur dont il sera pénétré le réduira bien-tôt au tombeau. Vous peignez sa douleur, interrompit Mademoiselle de la Charce, avec des couleurs qui ne lui conviennent point; vous le sçavez aussi bien que moi, ainsi je vous regarde comme un

agent affectionné à son maître, sans faire cas de la verité, mais qui n'aura pas le don de me persuader des choses qui n'ont aucune vraisemblance; je ne veux point même en entendre parler davantage, ajoûta-t'elle avec un air fier, il m'a oubliée dans le tems qu'il devoit le plus penser à moi, qu'il me laisse la liberté de tâcher de ne me plus souvenir de lui; d'ailleurs que prétendroit il à present? puis-je avec honneur conserver quelques liaisons avec un homme qui m'a trompée si indignement? si j'avois une pareille foiblesse, je meriterois les traitemens que j'éprouve. Le messager fit encore beaucoup d'instances pour obtenir ce qu'il desiroit, il implora le secours de Mademoiselle d'Aleyrac, qui prit la lettre, & lui promit de faire son possible pour obliger sa sœur de la lire, qu'il

ſe trouvât le lendemain au m
me endroit, qu'elle lui rendr
réponſe de ſa négociation ; (
ſuite elles rentrerent dans le Cl
teau, & l'Hermite ſe retira. M
demoiſelle de la Charce voul
réſiſter aux ſollicitations de
ſœur, mais ſon cœur n'étoit j
d'accord avec ſa gloire ; en
elle ne pût s'empêcher d'écou
la lecture que Mademoiſelle d'
leyrac fit de cette lettre, (
étoit en ces termes.

» Vous me traitez comme
» plus criminel de tous les ho
» mes, lorſque vous devriez 1
» regarder comme le plus m
» heureux ; j'étois livré entre
» mains de ceux de qui je d
» pend, & par les droits de la 1
» ture & par ceux du devo
» mon amour m'a fait réſiſte
» leurs volontez beaucoup pl
» long tems que la raiſon ne
» demandoit ; j'avoüe que je c

» vois mourir plutôt que de man-
» quer à ce que je vous avois pro-
» mis ; le porteur vous aſſurera
» qu'il me reſtoit ſi peu de li-
» berté, que les moyens de finir
» mes jours m'étoient refuſez ;
» à preſent que mon obéiſſance
» forcée me laiſſe maître de ma
» deſtinée, je ſuis prêt à vous ſa-
» crifier ma vie, ordonnez de
» mon ſort, il n'y a rien que je
» ne faſſe pour n'être point haï
» de vous.

Il eſt bien tems, s'écria Mademoiſelle de la Charce, de me dire d'ordonner de ſon ſort, quand il n'eſt plus ni à ſa diſpoſition, ni à la mienne ; rompra-t'il ſon mariage ? m'a-t'il conſultée avant que de le faire ? m'a-t'il offert de ſe ſoûmettre à ma déciſion avant que de ſe livrer à une autre ? j'aurois peut-être été aſſez genereuſe pour lui conſeiller ce qui auroit contribué à ſes

avantages, j'ai l'ame aſſez noble pour préferer ſes interêts aux miens, s'il m'avoit inſtruit de ce qui ſe paſſoit ; mais l'infidele ne m'en a parlé que lorſque tout a été conclu. Oüi, je le hais, parceque je l'ai trop aimé, & que je ne ſçaurois demeurer dans l'indifference pour un homme qui m'avoit inſpiré tant d'amour. Finiſſez donc cette fois avec lui, répondit Mademoiſelle d'Aleyrac, faites une réponſe qui l'oblige à vous laiſſer en repos, plus vous en entendrez parler & plus votre tranquilité s'éloignera, vous avez trop de raiſon pour qu'il puiſſe vous reſter des eſperances ; dans les premiers tems je tâchois de l'excuſer, pour ne point aigrir votre douleur, vous étiez moins agitée avant que ſon Valet de chambre eût parû ; ce qui le rappelle dans votre ſouvenir, ne ſert qu'à vous tour-

nter ; il n'y a donc de ressour-
pour vous, qu'en oubliant cet
grat. Helas ! je ne dois donc
mpter sur aucun soulagement,
pondit Mademoiselle de la
Charce, car je ne me sens pas
e disposition à le chasser de ma
memoire, il y est trop bien gra-
vé, ce n'est pas ce messager seul
qui me le rappelle, tout y con-
tribue jusqu'au ramage des oi-
seaux, j'éprouve toutes les hor-
reurs qui suivent une passion mal-
heureuse ; & ce qui me touche
encore, c'est l'ennui que je vous
cause par mes plaintes. Ne par-
lez point de cette façon, ma
chere sœur, repartit Mademoi-
selle d'Aleyrac, il est inutile de
vous renouveller les assurances
de ma tendresse, elle doit vous
être connuë, aussi bien que le
desir que j'aurois de contribuer
à votre satisfaction ; servez-vous
de votre courage en cette occa-

ſion, le tems ne vous refuſera pas le ſecours qu'il accorde à tous les mortels, il vient à bout des choſes les plus difficiles, il guérira vos maux, comme il a fait ceux de beaucoup d'autres; répondez comme ſi vous aviez ſurmonté votre amour, marquez plus de fermeté que je ne vous en trouve, & rompez entierement un commerce qui vous feroit à preſent plus de tort que d'honneur. Mademoiſelle de la Charce ne put retenir ſes larmes pendant cette converſation, le ſoin que le Comte avoit pris d'envoyer un meſſager de ſi loin pour ſçavoir de ſes nouvelles, n'avoit trouvé que trop de ſenſibilité dans ſon cœur; mais les raiſons que lui alléguoit Mademoiſelle d'Aleyrac, paroiſſoient ſi ſolides, qu'elle n'auroit oſé les combattre, quand même elle en auroit eu quelques tentations; de plus,

lorſqu'elle penſoit que le Comte s'étoit donné à une autre, ſon dépit ſe ranimoit ; ce fut dans un de ces mouvemens qu'elle écrivit ces mots:

» Vivez pour profiter des avan-
» tages dont vous joüiſſez par la
» poſſeſſion d'une jeune & belle
» femme, & des grands biens
» qu'elle a joints aux vôtres ; je
» croyois qu'il y avoit aſſez d'an-
» tres & de cavernes dans l'U-
» nivers pour ſe dérober aux
» yeux du monde, plutôt que
» de meriter volontairement les
» titres d'ingrat & de parjure ;
» pour moi, qui ſouffriroit la
» mort avant que de manquer à
» ma parole, je tiendraï celle
» que je vous donne de ne ja-
» mais lire aucunes de vos let-
» tres par quelques voyes qu'el-
» les me viennent, & vous aſſure
» que celle-ci ſera la derniere
» que vous aurez de moi.

Hé bien, ma Sœur, dit Mademoiſelle de la Charce à Mademoiſelle d'Aleyrac, que penſez-vous de ce que je mande au Comte ? le mépris qu'il merite de ma part eſt-il aſſez marqué ? paroît-il autant d'indifference que je devrois en ſentir pour cet infidele, & dont j'avouë à ma confuſion que je ſuis bien éloignée ? je ne veux pas même revoir ſon envoyé, vous lui donnerez cette lettre, & vous lui direz qu'elle contient ma derniere volonté, qu'il peut en aſſurer ſon Maître. Mademoiſelle d'Aleyrac ſe chargea de la lettre & ſe rendit le lendemain à l'endroit où elle avoit donné rendez-vous à l'Hermite déguiſé. Il reçut ſa dépêche, changea d'habit dans la Ville où il s'étoit métamorphoſé, & reprit la route de Vienne. Le Comte connut par la réponſe de Mademoi-

ſelle de la Charce, où il y avoit plus de hauteur que de tendreſſe, qu'il ne devoit pas eſperer de place dans ſon ſouvenir, ou du moins que le dépit lui empêcheroit de lui en donner jamais aucune preuve; ſon cœur ne prenoit plus ſon parti avec la même vivacité, ainſi il ſe crut obligé de lui obéir, & de reſter dans le ſilence qu'elle lui impoſoit, s'imaginant avoir rempli tous les devoirs d'honnête homme & d'Amant, dépendant d'un Souverain & d'un Pere abſolu; il conſerva pour elle une tendre eſtime, dont il auroit ſouhaité d'être à portée de lui donner des marques par quelques ſervices eſſentiels. Pluſieurs années ſe paſſerent de cette façon par rapport au Comte.

Mademoiſelle de la Charce n'étoit pas ſi tranquille, elle ne pouvoit bannir de ſon cœur l'i-

dée du perfide qui avoit ſçû lui plaire, elle menoit la vie du monde la plus triſte & la plus ſolitaire. Madame de la Charce, qui ignoroit les ſentimens de ſa fille, attribua dans les commencemens ſa mélancolie à la perte de ſon Pere, elle étoit charmée de lui trouver un ſi bon naturel; mais voyant que le tems ne la diminuoit point, elle craignit que la retraite où elle vivoit ne contractât en elle une humeur noire, dont elle ne ſe tireroit pas quand elle voudroit; ainſi elle ſe crut obligée de lui propoſer d'aller demeurer à Grenoble, ou dans quelque autre Ville de leur Province qui conviendroit le mieux. Mademoiſelle de la Charce lui répondit, qu'à moins que cette penſée ne lui fût venuë pour ſa propre ſatisfaction, elle la ſupplioit de n'y pas ſonger, qu'elle trouvoit

beaucoup plus de douceur & d'innocence aux amusemens de la Campagne qu'à ceux des Villes, où il faut être dans une contrainte perpetuelle, que même elle se sentoit du goût pour la chasse, que si elle le trouvoit bon, elle iroit quelquefois. Mademoiselle de la Charce imagina de s'adonner à cet exercice dans la vûë de se procurer beaucoup de journée libre, où elle pourroit rêver sans contrainte à ses infortunes. Je n'ai, répondit Madame de la Charce, aucune part à la proposition que je vous ai faite d'aller dans une Ville, je voudrois seulement tâcher de dissiper cette sombre tristesse dont il me paroît que vous êtes accablée, j'ai cru que la societé du monde pourroit en venir à bout; pour moi je n'ai plus rien à desirer, après la perte que j'ai faite, que la fin d'une vie tranquille

au milieu de ma famille, ne m'étant plus permis de compter ſur aucune joye, que celle de la terminer avec vous ; puiſque vous vous plaiſez à la Campagne, demeurons-y, je ſerai bien aiſe que vous y trouviez des occupations qui faſſent couler les jours avec douceurs, c'eſt ce que rencontre rarement les gens qui ne s'attachent qu'au faux brillant du monde ; vous l'avez aſſez vû à Paris, & que ce que l'on nomme plaiſirs, laiſſe un vuide dans l'ame qui nous apprend qu'ils n'ont rien de ſolide. Mademoiſelle de la Charce fut très-contente de la réſolution de ſa Mere ; elle haïſſoit le genre humain, parce qu'elle en aimoit trop une partie ; elle ne pouvoit évaporer ſon chagrin ſur cet article, que lorſqu'elle étoit ſeule avec Mademoiſelle d'Aleyrac. Quoiqu'elle eût fait une deffenſe expreſſe au

Comte de ne s'informer jamais de ce qui la regardoit ; elle ne pouvoit souffrir qu'il lui obéît si régulierement ; elle sçavoit bien qu'elle n'avoit plus rien à esperer de sa part, & que sa gloire ne lui permettoit pas d'avoir nul commerce avec lui ; ce n'étoit pas aussi son intention : cependant la bizarerie de l'amour lui faisoit trouver mauvais ce qu'il faisoit & ce qu'il ne faisoit point ; l'ingrat, disoit-elle, je l'ai servi à son gré, lorsque je lui ai ordonné de ne pas penser davantage à moi ; il m'oublie sans peine, & ne fait plus la moindre démarche pour apprendre de mes nouvelles ; il étoit indigne de toucher un cœur comme le mien, il y a des momens où je souhaite de le voir encore une fois, ne croyez pas, dit-elle à Mademoiselle d'Aleyrac, que ce soit par foiblesse,

c'eſt pour examiner de quel front il pourroit colorer ſon inconſtance en ma préſence. Ne deſirez point, repartit ſa Sœur, une choſe qui ne peut arriver & dont la chimere ne laiſſeroit pas de vous entretenir dans une erreur de laquelle il faut vous défaire; vous devez travailler à oublier un ingrat,& tâcher par ce moyen de recouvrer le repos qu'il vous a ôté ; défiez-vous des ſentimens que vous inſpire, comme vous vous l'imaginez, l'envie de le confondre ; ils ſont cauſez par la joye que vous auriez de l'entretenir, & ils ſe maſquent du deſir de lui faire des reproches. Si vous vous donnez la peine de démêler tous les mouvemens qui vous agitent, je crains que vous n'y découvriez plus d'amour que de colere. J'écouterai toujours, continua Mademoiſelle d'Aleyrac, tout ce que vous me direz

à ce ſujet ; mais pour votre ſatisfaction, je voudrois que vous puſſiez prendre ſur vous de m'en parler moins ſouvent, puiſque ce ſeroit une marque que vous vous en ſouviendriez plus rarement ; ne croyez pas que je m'ennuye de vous entendre, ſi ce que vous m'en dites pouvoit ſoulager vos chagrins, je vous prierois de ne point ceſſer. Ma chere Sœur, interrompit Mademoiſelle de la Charce, ayez quelque indulgence pour mes malheurs, j'apporterai tous mes ſoins afin de mettre vos conſeils en uſage, je ne ſçai ſi j'y parviendrai ; cependant ſongez que ce n'eſt qu'avec vous que j'ai la triſte conſolation de me plaindre. Je vous le repete, répondit Mademoiſelle d'Aleyrac, vos peines me touchent comme les miennes propres, c'eſt pourquoi je ſouhaiterois que vous puſſiez

ſurmonter un mal qui eſt ſans remede. Ces converſations recommençoient fréquemment entre ces deux belles perſonnes, la promenade, la chaſſe & les autres amuſemens de la Campagne occupoient tour à tour Mademoiſelle de la Charce, ſans diſtraire ſon cœur de la funeſte paſſion dont il étoit rempli.

Dans ces tems-là la guerre étoit allumée par toute l'Europe, il y avoit même déja quelques années ; c'eſt celle qui ſe termina par le Traité de Riſwick, & où l'on pouvoit regarder la Princeſſe Adelaïde de Savoye comme la Déeſſe de la Paix, puiſque le mariage de Monſeigneur le Duc de Bourgogne avec cette auguſte Princeſſe fut l'article le plus conſiderable, & celui qui rendit le repos à toutes les Nations ; mais il faut revenir au tems de ces diſcor-

des, pour ſuivre mon ſujet.

Le Duc de Savoye s'étoit ligué avec l'Empereur contre la France, notre grand Roi ayant toujours paru ſi redoutable à tous les Souverains, qu'ils uniſſoient leurs forces pour tâcher de réſiſter aux ſiennes. L'Empereur envoya des Troupes au Duc de Savoye; le Comte de Caprara ſe trouva un de ceux qui furent nommez pour les commander. Mademoiſelle de la Charce, qui ne perdoit aucunes occaſions de s'inſtruire des marches du Comte, n'ignora pas long-tems qu'il étoit ſi près d'elle. Madame de la Charce avoit une terre ſur les Frontieres du Dauphiné & de la Savoye. Un mouvement que Mademoiſelle de la Charce ne put vaincre, l'obligea de dire à ſa mere qu'il ſeroit neceſſaire d'aller en ce lieu, pour empêcher par ſa préſence les déſordres que

pourroit causer le voisinage des Troupes, & en cas qu'elle ne voulût pas y rester long-tems, il falloit au moins en ôter les meubles. Madame de la Charce approuva la pensée de sa fille; elle se disposa à aller demeurer dans cette terre environ l'année 1694. Après que ces Dames eurent sejourné quelques mois dans cet endroit, un jour que Mademoiselle de la Charce étoit en habit d'Amazone, prête à monter à cheval pour aller à la chasse avec les domestiques qui avoient accoûtumé de la suivre, elle entra dans l'appartement de Madame de la Charce, pour la prier, comme elle faisoit ordinairement, de trouver bon qu'elle allât s'amuser à cet exercice, & profiter d'une très-belle journée. Dans le tems qu'elles s'entretenoient, on entendit un grand bruit dans la cour du Château,

qui augmenta juſques dans l'antichambre de Madame de la Charce, qui fut ſurpriſe des cris étonnans que pouſſoient les gens qui étoient entrez ; elle s'avança pour en demander la cauſe. Cette troupe effrayée lui dit, parlant tous enſemble : Ah, Madame, tout eſt perdu ! une partie de l'armée des ennemis paroît, & prend le chemin d'un défilé qu'ils lui nommerent, lequel étoit aſſez près pour craindre s'ils le paſſoient qu'ils ne fuſſent maîtres du pays, mais encore plutôt juſques dans ſa maiſon. Madame de la Charce étoit ſi troublée, qu'elle ne prit pas garde aux actions de Mademoiſelle de la Charce ; celle-ci s'imagina que c'étoit peut-être le Comte qui conduiſoit ce détachement, ou au moins quelqu'un qui pourroit lui dire de quoi elle étoit capable. Dans

cette vûë & animée de ses divers sentimens d'amour, de vengeance & de gloire, le cheval qui devoit la porter à la chasse fut employé à la mener où on lui dit que les gens de guerre paroissoient. Elle se munit de deux pistolets & d'un sabre, & se fit accompagner par tous ceux qui se trouverent dans la maison ; elle partit à leur tête avec une intrépidité fort au-dessus de son sexe ; il est vrai qu'elle étoit animée par une passion qui produit souvent des effets si extraordinaires, que l'on auroit peine à les concevoir avant que d'en faire l'expérience ; elle alla droit au défilé dont on avoit parlé ; elle fut assez prudente pour juger qu'il falloit qu'elle s'en rendît maîtresse avant que les ennemis pussent s'en emparer, comptant que l'entrée en étant étroite, elle pourroit la

deffendre plus aiſément avec très-peu de monde, contre un grand nombre ; que ſi elle reſtoit dans un pays découvert, ſa troupe ſeroit bien-tôt envelop-pée ; l'eſperance qu'elle avoit de rencontrer le Comte, ou de faire parler d'elle d'une maniere ſi avantageuſe, qu'il ne pût lui refuſer ſon admiration, après une démarche ſi peu commune & ſi heroïque pour une fille ; cette penſée, dis-je, avoit rendu à ſon teint & à ſes yeux l'éclat & la vivacité que pluſieurs années & beaucoup de chagrin avoient un peu effacez ; elle ſe trouva donc au bout du défilé, lorſque les ennemis en approchoient ; elle les attendit avec fermeté ; ils avançoient à grands pas : à peine eut-elle promené ſes regards ſur cette troupe, qu'elle reconnut ſon infidele en la perſonne du Commandant ;

il eſt aiſé de ſe figurer quelle fut la joye qu'elle reſſentit. Le Comte s'étoit flatté d'entrer dans le Dauphiné par cet endroit ; l'action auroit été brillante pour ſa gloire, & d'une grande utilité à ſon parti. Animé de ces vûës, il encourageoit ſes gens par ſon exemple & par ſes paroles, en leur diſant qu'ils avoient là une occaſion de prouver leur zele à leur Souverain, que ce paſſage étoit d'une grande conſéquence pour pouſſer leurs conquêtes bien avant dans le Royaume. En finiſſant ces paroles, il tira ſon ſabre pour ſe frayer le chemin. Il étoit ſi occupé de ſon deſſein, qu'il ne s'attacha pas à regarder ceux qu'il alloit attaquer, & qui paroiſſoient vouloir défendre l'entrée du défilé, lorſque Mademoiſelle de la Charce ſe montra en criant, acheve, perfide ! pour venir à bout

bout de tes heroïques entreprises, perce ce malheureux cœur, il ne merite pas un meilleur traitement, puisqu'il conserve malgré la raison & l'équité une image qu'il doit détester. Le Comte fut frappé comme d'un coup de foudre, lorsqu'il entendit ce son de voix qui lui avoit été si cher, ses yeux eurent bientôt éclaircis les soupçons de son cœur, non seulement son sabre tomba de sa main, mais lui-même chancela de telle sorte sur son cheval, qu'il fut obligé de mettre pieds à terre, & entraîné par son inclination, il se trouva aux genoux de Mademoiselle de la Charce; elle ne put retenir un mouvement de joye que cette espece de triomphe lui causoit: ce n'est point assez, lui dit-elle, de m'avoir trahie indignement, d'avoir manqué à toutes les parole que vous m'aviez données

avec tant de ſermens, vous venez encore pour accabler ma famille & détruire ſes biens; que vous reſte-t'il à faire pour me marquer votre haine? Le Comte étoit demeuré en la poſture d'un ſuppliant devant Mademoiſelle de la Charce, il n'avoit pas eu la force de dire une ſeule parole; mais ces derniers reproches, qu'il ne croyoit pas meriter, le tirerent du raviſſement où il étoit: Ah! Mademoiſelle, lui dit-il, ne troublez pas un bonheur ſur lequel je comptois ſi peu par des diſcours abſolument éloignez de la verité: quoi! j'ai la ſatisfaction de vous revoir encore, ajoûta-t'il avec un air tendre, & je ne meurs pas de joye à vos pieds. Vous ne devez pas craindre un pareil accident, répondit Mademoiſelle de la Charce, votre ſenſibilité ſur ce qui me regarde ne

va pas aſſez loin pour déranger un moment votre repos ; je ſçai le cas que je dois faire de vos paroles, ainſi il eſt inutile de vous fatiguer à vouloir me prouver le contraire de ce que je penſe ſur votre chapitre, vous êtes engagé à une autre, par conſéquent je ne ne dois jamais avoir de commerce avec vous ; je vous l'ai aſſez mandé, pour qu'il ſoit inutile de vous le repeter. Les violences que l'on m'a faites, repartit le Comte, & les réſiſtances que j'y ai oppoſées ne m'ont donc point ſervi d'excuſes auprès de vous ? que puis-je faire pour meriter quelque place dans votre ſouvenir, n'oſant plus en demander dans votre cœur ? Vous auriez bien mauvaiſe opinion du dernier, interrompit Mademoiſelle de la Charce, ſi vous le croyiez aſſez lâche pour vous donner des marques d'une

tendresse qui doit en être bannie pour toujours : le premier ne sçauroit vous être avantageux, puisque je ne peux me souvenir de vous, que comme d'un parjure que j'ai aimé de trop bonne foi, & que je voudrois n'avoir jamais connu. Vous conserverez toujours, répondit le Comte, des droits pour dispóser de mon sort, il ne tient qu'à vous de les mettre en pratique à present, je me déclare votre prisonnier, conduisez-moi où il vous plaira. Je suis trop genereuse, repartit Mademoiselle de la Charce, pour profiter de l'offre que vous me faites, je n'ai nulle envie de déranger votre réputation dans l'esprit de ceux de qui vous dépendez, faites seulement retirer vos troupes de ce lieu, leur approche a causée tant de frayeur à ma mere, que je craindrois pour sa vie, si elle alloit plus

avant. Vous ſerez obéie, répondit le Comte ; je ne peux cependant me repentir de leur avoir fait prendre cette route, puiſqu'elle me procure l'extrême felicité dont je joüis dans ce moment : m'eſt-il permis de vous demander, continua-t'il, par quelle avanture vous vous trouvez en cette contrée ? Mademoiſelle de la Charce lui expliqua les raiſons qui avoient obligé ſa mere de venir dans cette terre, ſans lui dire l'eſperance qu'elle avoit eûë de le rencontrer ou d'en entendre parler ; elle ajoûta même, qu'elle n'avoit marché que dans la vûë de deffendre ce paſſage contre qui que ce fût qu'il l'eût attaqué ; qu'ainſi s'il s'opiniâtroit à s'en rendre maître, il falloit qu'il perça ſon cœur avant que de pourſuivre ſa route. Je ſacrifierois mon ſang, ajoûta le Comte, pour le conſerver, ainſi

vous aurez la gloire d'avoir fait tourner le dos à notre armée & d'avoir ſauvé le Dauphiné au Roi de France ; cette condeſcendance ne me tiendra-t'elle lieu d'aucun merite auprès de vous ? Mon deſſein, repartit-elle, eſt de me deffendre ſi vous m'attaquez, mon cœur ne ſe ſent point de la foibleſſe de mon ſexe. Après ces paroles, pourſuivez ſi vous l'oſez, vous m'avez fait aſſez d'autres maux, terminez-les tous en cette occaſion. Ah ! je mourrois plutôt mille fois, répondit le Comte, que de ſonger davantage à un projet qui peut vous déplaire ; non, Mademoiſelle, on n'ira pas plus loin, quoi que mes envieux en puiſſent dire, trop heureux de vous prouver en cette occaſion ce que j'aurois voulu faire pour vous, ſi j'en avois été le maître. Mademoiſelle de la Charce n'étoit pas indifferente

ıx manieres du Comte, il eſt
.r qu'il riſquoit de ſe faire tort
ı abandonnant une entrepriſe
ıi paroiſſoit ſi aiſée à executer.
orſqu'elle étoit prête de lui
iſſer voir quelques marques de
ſenſibilité, elle faiſoit refle-
on qu'il ne lui étoit pas permis
en avoir pour un homme qui
: pouvoit plus être à elle, ainſi
le tâchoit de donner une nou-
:lle vigueur à ſa fierté ; mais
aignant de ſuccomber ſi la
ɔnverſation duroit plus long-
ms, elle le pria de ſe retirer,
ıiſqu'il ne convenoit ni à l'un
à l'autre d'être enſemble da-
.ntage ; comme il lui deman-
ɔit la grace de lui accorder en-
ɔre quelques momens, elle ap-
:rçut un ruban couleur de feu
ıi paſſoit par l'ouverture de la
anche de ſa chemiſe ; un mou-
:ment qu'elle ne put moderer,
ɔbligea de le tirer avec tant de

précipitation, qu'il se détacha avant que le Comte y eût pris garde, & se trouva dans les mains de Mademoiselle de la Charce avec le portrait de la Comtesse de Caprara qui étoit passé dedans : cette vûë ranima son ressentiment, elle lui parut si belle qu'elle ne put la regarder sans jalousie & sans colere ; tenez, lui dit elle en lui jettant ce portrait, il ne faut pas vous separer un moment de la copie d'un original qui vous est si cher ; souvenez-vous de la parole que vous venez de me donner de ne pas aller plus avant, je vous somme de la tenir, si vous en êtes capable, pour moi je m'éloigne, & si vous ne partez tout à l'heure, ce sera avec moi qu'il faudra disputer le passage : en finissant ces mots, Mademoiselle de la Charce tourna le dos, sans vouloir permettre au Comte de faire un seul

pas pour la ſuivre : comme la Comteſſe poſſedoit toute ſa tendreſſe, & qu'il ne lui reſtoit que beaucoup d'eſtime & de conſideration pour Mademoiſelle de la Charce, il crut qu'elle avoit lieu d'être contente du ſacrifice qu'il lui faiſoit, en ne pouſſant pas ſes conquêtes auſſi loin qu'il l'auroit pû, ſi elle ne s'y étoit oppoſée ; la vûë du portrait de la Comteſſe ſervit à le conſoler de l'éloignement de Mademoiſelle de la Charce ; j'avois toujours ſouhaité, diſoit-il en lui-même, d'être à portée de lui rendre un ſervice eſſentiel, j'en ai trouvé l'occaſion aujourd'hui, il faut en profiter ; retournons ſur nos pas, elle aura lieu d'être ſatisfaite : enſuite il ordonna à ſes gens de reprendre le chemin qu'ils avoient fait, & ſe mit à leur tête pour les conduire ; pluſieurs Officiers murmurerent d'un re-

tour si préjudiciable à leurs projets ; mais il fallut obéir. Mademoiselle de la Charce, qui sentoit un nouveau dépit contre le Comte, eut assez mauvaise opinion de lui dans ce moment, pour craindre qu'il ne manquât à sa parole, ainsi elle se posta en un lieu d'où elle pouvoit examiner sa conduite, se proposant, s'il avançoit, de fondre sur lui avec ses gens, & de ne ménager ni elle, ni lui ; mais elle ne fut pas réduite à cette extrêmité, car il s'en alla comme il lui avoit promis : elle songea à rassurer sa mere ; ainsi elle lui envoya dire qu'il n'y avoit plus rien à craindre, qu'elle avoit chassé les ennemis & délivré le Dauphiné de leur fureur. L'étonnement de Madame de la Charce ne peut s'exprimer, lorsqu'elle reçut ce message : de qui parlez-vous ? dit-elle, où est ma fille ? quel rap-

port a t'elle avec les ennemis ? Madame, lui répondit celui qui avoit parlé, c'est à elle à qui nous devons notre conservation ; c'est elle qui a chassé l'armée qui venoit nous abîmer ; tout le monde lui a beaucoup d'obligation : à chaque mot que cet homme prononçoit la surprise de Madame de la Charce redoubloit ; dans cet instant elle entendit des cris de joye du côté de la cour, elle alla à une fenêtre pour voir de quoi il s'agissoit ; elle apperçut Mademoiselle de la Charce au milieu d'une nombreuse troupe de toutes sortes de gens qui entouroient le cheval sur lequel elle étoit montée, les uns se mettoient à genoux, d'autres baisoient ses habits, & tous faisoient retentir l'air de ces paroles : voici notre liberatrice, faisons des vœux pour sa prosperité. Madame de la Charce & Mademoi-

ſelle d'Aleyrac étoient charmées de tout ce qu'elles voyoient ſans en ſçavoir le veritable ſujet, puiſqu'au premier avis que l'on vint donner de l'approche des ennemis, ces deux Dames avoient été ſi troublées, qu'elles n'avoient pas fait attention aux démarches de Mademoiſelle de la Charce : lorſquelle fut débaraſſée de la foule qui l'environnoit, elle apprit à ſa mere & à ſa ſœur ce qui s'étoit paſſé ; elle ne cacha point à la premiere que le Comte de Caprara étoit le Commandant de cette entrepriſe, & qu'il avoit eû plus de complaiſance pour elle en cette occaſion, qu'un autre n'en auroit marqué ; mais que comme perſonne de la Province ne ſçavoit qu'ils ſe fuſſent connus à Paris, il n'étoit pas à propos d'en parler ; elle ne dit rien de plus à Madame de la Charce, ſe reſervant

de découvrir ses sentimens à sa sœur, lorsqu'elle seroit en particulier. Le lendemain la maison fut pleine du voisinage, qui venoit rendre grace à Mademoiselle de la Charce de les avoir garantis du péril qui les menaçoit, & prendre part à la gloire qu'elle s'étoit acquise. Cette action, qui veritablement parut heroïque & très-utile au bien du Royaume, fit un si grand bruit, que l'on vint de tous côtez feliciter & participer à la joye de ces Dames. Monsieur Bouchu, qui étoit dans ce tems-là Intendant de Dauphiné, alla chez elle marquer à Mademoiselle de la Charce la reconnoissance que la Province conserveroit toujours pour elle : il ajoûta qu'il avoit fait sçavoir au Roi le service essentiel qu'elle avoit rendu à l'Etat. Mademoiselle de la Charce recevoit toutes les loüanges que

l'on lui donnoit avec une modeſtie digne de la nobleſſe de ſon ame ; ſon cœur étoit toujours ulceré : lorſqu'elle put entretenir ſa ſœur, elle lui conta tout ce qui s'étoit paſſé entre le Comte & elle, & combien elle avoit été frappée du portrait de la Comteſſe, de même que du plaiſir qu'il avoit de le porter à ſon bras ; j'avois beſoin de cette vûë, ma chere ſœur, pour ranimer mon reſſentiment, qui étoit prêt à s'évanoüir aux diſcours pleins de conſideration & de reſpect dont il amuſoit ma foibleſſe, mais à preſent rien ne ſçauroit plus me tromper : que ne m'eſt-il auſſi facile de le bannir entierement de mon cœur, puiſqu'il ne l'occupe que pour me tourmenter? falloit-il que je fuſſe née pour ſentir de l'amour, lorſque je devois ne ſentir que ce qu'il a de plus affreux ? Voici le tems, ré-

pondit Mademoiſelle d'Aleyrac, d'oublier cet ingrat, mille choſes gracieuſes qui ſe preſentent à vos yeux doivent bannir ſon idée de votre cœur, vous avez à preſent une réputation qui ne vous permet plus de montrer de foibleſſe, & même quand il vous en reſteroit, elle vous deviendroit inutile, il eſt marié & il aime ſa femme, en voilà aſſez pour vous guerir. Il n'y en a que trop, reprit Mademoiſelle de la Charce, mais une maladie incurable ne peut trouver de remede. Il venoit toujours beaucoup de monde chez Madame de la Charce; quelques jours après Monſieur l'Intendant y retourna, pour dire à Mademoiſelle de la Charce que le Roi étoit ſi content du zele qu'elle avoit marqué pour ſon ſervice, & de ce qu'elle avoit réuſſi en Heroïne, qu'il l'avoit fait mettre ſur l'Etat

pour une pension considerable, qu'il lui conseilloit en ami d'aller en rendre grace à ce Monarque, & recevoir de toute la Cour les applaudissemens qu'elle meritoit. Madame de la Charce étoit trop sensible aux bontez du Roi & à la gloire de sa fille pour rester dans la Province; elle se disposa donc à partir avec ses deux filles; pendant la route tout le monde demandoit à voir Mademoiselle de la Charce l'Heroïne; ce titre lui fut confirmé à Paris & à Versailles, où on ne la nommoit point autrement. Le Roi lui fit l'honneur de s'en servir, lorsqu'il parloit d'elle; elle étoit suivie dans tous les lieux où elle se montroit comme une personne extraordinaire; enfin elle eut lieu d'être satisfaite de l'approbation de ce qu'il y avoit de plus grand & du Public en general. Madame la Du-

cheſſe de Nemours, qui ſe connoiſſoit en merite & en eſprit, ſouhaita qu'elles fuſſent de ſa Cour ; elle les traita ſi gracieuſement, qu'elles ſe rendirent très-aſſiduës chez cette Princeſſe, qui goûta fort les ouvrages de Mademoiſelle d'Aleyrac. Madame de Clairville qui ſe trouva à Paris dans ce tems-là, voulut ſe mettre à la mode, en ſe vantant d'être des anciennes amies de ces Dames, elle alla leur rendre viſite ; Mademoiſelle de la Charce la reçut avec une civilité froide ; pour la Normande, comme ſon humeur n'étoit pas ſi changée que ſon viſage, elle avoit oublié le Comte lorſqu'elle eut perdu l'eſperance de le revoir, ainſi elle fit ſon poſſible pour renoüer la liaiſon qui étoit autrefois entr'elles ; mais Mademoiſelle de la Charce, dont le cœur n'étoit pas ſi libre, ne la voyoit qu'a-

vec peine, lorſqu'elle ſe ſouvenoït de tous les chagrins qu'elle lui avoit cauſé ; le Marquis de Parville ne put auſſi reſiſter à la curioſité que lui inſpirerent toutes les loüanges que l'on donnoit à Mademoiſelle de la Charce, il arriva chez elle ſans lui en faire demander la permiſſion ; il connut aiſément qu'un procedé ſi libre ne lui plaiſoit pas, elle le traita avec tant de fierté, qu'il n'oſa y retourner une ſeconde fois ; il eſt vrai qu'il n'étoit plus conduit par l'amour, l'abſence & l'éloignement l'avoit détruit ; mais rien n'avoit pû vaincre l'averſion que Mademoiſelle de la Charce avoit conçûë pour lui, en le regardant comme l'auteur des fourberies qu'elle avoit eſſuyée : les deux Normands n'inſiſterent pas davantage, & délivrerent cette Compagnie de leur importune préſence. Madame &

Mademoiselle de la Charce resterent quelques mois à Paris, avec la satisfaction d'être gracieusées de tout le monde ; mais la derniere ne pouvoit sentir de veritable joye ; le tumulte de la Cour & de la Ville ne servoit qu'à aigrir ses peines ; la solitude de la Campagne convenoit mieux à la situation de son cœur, dont elle ne pouvoit effacer l'idée du Comte : elle pria donc sa mere de retourner en Dauphiné, puisqu'après avoir remercié le Roi des graces qu'il lui avoit fait, elle n'avoit plus autre chose à souhaiter. Madame de Nemours les pressa fort de rester ; mais n'aïant rien gagné sur la mere & sur Mademoiselle de la Charce, elle se retrancha à garder Mademoiselle d'Aleyrac, qui avoit moins de goût pour la Province que les deux autres ; ce fut une dure séparation pour ces tendres sœurs :

mais enfin Madame de la Charce partit & mourut peu de temps après. Mademoiselle de la Charce accablée de ce nouveau déplaisir, ne lui survêquit pas de beaucoup, & Mademoiselle d'Aleyrac a fini ses jours à Paris, quelques années après sa mere & sa sœur. Voilà, Madame, un recit très-sincere de la vie de Mademoiselle de la Charce, tel que vous l'avez souhaité; j'ai peut-être trop circonstancié des choses de petite importance, mais j'ai cru ne devoir rien negliger de ce qui a rapport à ce que vous vouliez apprendre; je regarderai comme un grand bonheur pour moi, si cette occasion vous persuade du respect & de l'attachement avec lequel je suis, &c.

FIN.





